





l'éditeur est M. Delamonnie

RECUEIL DE PIECES CHOISIES, TANT EN PROSE QU'EN VERS; RASSEMBLÉES EN DEUX VOLUMES.

PREMIERE PARTIE.

CONTENANT. I. Voyage de Bachaumont & la Chapelle.

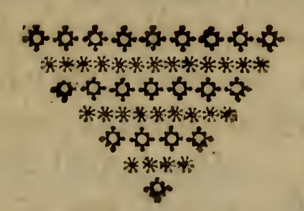
II. Lettre de Racine à l'Auteur des Heresies imaginaires, & des deux Visionnaires.

III. Poësies du Chevalier d'Aceilly.

IV. Avis à Ménage sur son Eglogue intitulée CHRISTINE.

V. Traduction du commencement de Lucrece en Vers François par Hesnault.

VI. La Satire des Satires par Boursault.



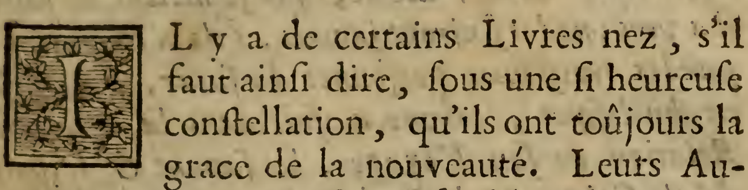
A LA HAYE,

Chez VAN-LOM, PIERRE GOSSE, & ALBERS.

M. DCC. XIV.



PREFACE.



IL y a de certains Livres nez, s'il faut ainſi dire, ſous une ſi heureuſe conſtellation, qu'ils ont toûjours la grace de la nouveauté. Leurs Auteurs, en les produiſant, ſemblent leur avoir donné un eſprit de vie qui les conſerve. C'eſt ce qui arrive lorſqu'une Piéce, en proſe ou en vers, ſérieuſe ou enjoüée, même ridicule, a pour plaire le caractére qu'elle doit avoir. Telles ſont, chacune en leur genre, celles qui compoſent ces deux Volumes. Elles ſont au nombre de dix, leſquelles, à une près, ont été déja imprimées, la plûpart même plus d'une fois, ſans qu'elles en ſoient pour cela recherchées avec moins d'empreſſement. On dira ici un mot de chacune, ſuivant l'ordre qu'il a plû à l'Imprimeur de leur donner.

La premiere de ces Piéces eſt le *Voyage* vulgairement intitulé *de Bachaumont & la Chapelle*. Quoique dès le commencement de l'ouvrage ces deux Meſſieurs déclarent y avoir travaillé en commun, Ménage néanmoins en

Ouvrages de la 1. partie.

1666. le croyoit uniquement de Bachaumont. C'est à la page 575. de la premiere édition de ses Remarques sur les Poësies de Malherbe. Comme cette note est divertissante, je la copierai ici tout au long, d'autant plus qu'elle a été retranchée en 1689. dans la seconde édition, & que la premiére ne se trouve que tres-difficilement. *Ceux*, dit-il, *qui se mêlent de faire des vers, ne les finiront jamais, s'ils m'en croient, par les troisiémes personnes du futur, si ce n'est en burlesque, comme a fait dans la curieuse Relation de son Voyage, le savant & le poli M. le Coigneux de Bachaumont, aujourd'hui le plus célébre Poëte Burlesque que nous ayons en France, & qui vient de recueillir la succession de l'illustre Scaron, & du fameux Saint-Amant. Les paroles d'un Auteur si célébre méritent d'être luës en tout lieu, & je ne dois pas les envier ici à mes Lecteurs, quand ce ne seroit que pour les délasser de la fatigue qu'ils ont euë de lire dans ces Observations tant de choses si peu galantes, & si peu agréables. Les voici.*

Quoi donc ici l'on osera

C'est Neptune qui parle.

Dire hardiment ce qu'on voudra.

Je donne avis, en passant, à M. le Coigneux de Bachaumont que l'H. en hardiment *est aspirée,*

& lui conseille en même tems comme son serviteur, son ami, & son Parent, quand il fera rimprimer sa Rélation, de réformer son vers de la sorte :

Dire tout haut ce qu'on voudra.

Continuons.

Chaque petit Dieu glosera
Sur ce que Neptune fera ?
Per Dio questo non sarà.

Voyez comme l'Auteur mêle ici agréablement l'Italien avec le François, de la même façon que le Poëte Lucilius mêloit le Grec avec le Latin ?

Ménage piqué du ridicule que l'Auteur du Voyage lui donnoit sous le nom des Précieuses de Montpellier, avoit tâché de s'en venger par ces railleries. Il les supprima pourtant depuis; soit par un effet de sa réconciliation avec Bachaumont, soit parce qu'il reconnut que la piéce, où on le railloit, étoit moins de Bachaumont que de Chapelle ; soit enfin pour ne pas rappeler le souvenir des plaisanteries qu'on avoit faites de lui. Un avis qu'il auroit pû joindre à celui de l'H. non aspirée dans *hardiment*, c'est d'avoir fait *Dio* de deux syllabes dans le vers.

Per Dio questo non sarà.

Contre la pratique des Italiens, qui ne font jamais *io*, *mio*, *Dio* &c. de deux syllabes qu'à

la fin du vers. Chapelle, à qui l'ouvrage est géneralement attribué, n'y regardoit pas de si près. Emporté par le feu de son génie, il se mettoit quelquefois au dessus des régles. Mais les beautez vives & originales, tant de ses vers que de sa prose, obtiennent aisément grace pour ces petites negligences, qui d'ailleurs ne sont pas fréquentes. Un fin * connoisseur en ce genre a parlé de Chapelle comme d'un homme qui étoit les délices des bonnes compagnies, & des agréables débauchez; qui avoit de plus un talent particulier à faire des vers d'un tour aisé, & naturel; témoin ceux-ci qu'il fit sur le champ.

Tout bon habitant du Marais,
Fait des vers qui ne coûtent guere.
Pour moi, c'est ainsi que j'en fais,
Et si je les voulois mieux faire;
Je les ferois bien plus mauvais.

Il excelloit sur tout à en faire sur deux seules rimes à chaque stance; maniere de vers tres harmonieuse, mais tres difficile, & avant lui presque inconnuë. Ceux de cette espéce qu'il fit à la loüange du Roy, lui acquirent une gratification de Sa Majesté.

C'est à lui qu'est duë une grande partie de ce qu'ont de plus beau les Comedies de Mo-

* M. de Caliéres, des bons mots & des bons contes, pag. 205 d'Amsterdam, & 332. de Paris.

liere,

lière, qui le consultoit sur tout ce qu'il faisoit, & qui avoit une déférence entiére pour la justesse, & la délicatesse de son goût.

Son vrai nom étoit Claude Emmanuel Luillier. Chapelle est un surnom qu'on lui donna, parce que Marie Chanut sa mére accoucha de lui dans le Village de la Chapelle entre Paris & S. Denys. Il étoit fils naturel de François Luillier Maitre des Comptes à Paris, & Conseiller au Parlement de Mets, qui le fit légitimer * en 1642. Ce François Luillier, mort à Pise dix ans après, étoit un homme poli, amateur des belles lettres, connu par ses rélations avec les Peirescs, les Saumaises, les Balzacs, les Gassendis. Saumaise lui dédia ses Remarques sur les Amours de Clitophon, & de Leucippe d'Achille Tace. Ce fut à sa priére que Gassendi son intime ami enseigna la Philosophie à Chapelle, qui de son côté, pour peu qu'il eût voulu s'appliquer, auroit pu se rendre digne disciple d'un tel maitre. Mais content d'une pension annuelle de huit mille livres que son Pére lui laissa, & plus sensible au plaisir qu'à la gloire, il aima mieux goûter les douceurs d'une vie libre & nonchalante.

Il mourut au mois de Septembre 1686. séze ans avant François le Coigneux de Bachau-

* Ménage Orig. Françoises, au mot *Chapelle*, où il est à remarquer qu'il a eu raison d'écrire *Luillïer*, mal écrit *Louillier* ailleurs, & même en cette édition pag. 98.

 mont,

mont son ami, mort âgé de 78. ans en 1702.

Ceux qui souhaiteront un détail plus particulier du caractére de Chapelle, en trouveront plusieurs traits réjoüissans dans l'Histoire de la Vie de Moliére imprimée à Paris l'an 1705.

II. La *Lettre à l'Auteur des Héréşies imaginaires, & des deux Visionnaires*, est une Réponse au Discours que M. de Nicole à la fin de ses Lettres intitulées *Imaginaires & Visionnaires* s'avisa de publier en 1667. contre les piéces de Théatre. Cette lettre pleine d'esprit & de sel mortifia extrémement Messieurs de Port-Royal accoutumez à porter de pareils coups à leurs adversaires. Ils furent long-tems à en chercher l'Auteur sans pouvoir le découvrir, ne pouvant s'imaginer qu'elle pût être de M. Racine qu'ils regardoient comme leur éléve. Elle étoit pourtant de lui, & il faut convenir que c'étoit là justement l'homme qu'il faloit aux Jesuites pour répondre aux Provinciales. Il en lâcha depuis une seconde, à ce qu'on dit, mais qui fut aussitôt supprimée, parce que les interessez trouvérent moyen de se raccommoder avec lui. On retira même la premiére autant qu'on put, en sorte qu'il seroit tres difficile aujourd'hui d'en deterrer un exemplaire, & que l'édition qu'on en donne ici n'a été faite que sur une copie manuscrite, mais tres correcte, qu'on a eu le bonheur de recouvrer.

III. Les petites Poësies du Chevalier de Cailly

ont

ont eu beaucoup de ſuccès. Elles furent pour la premiére fois imprimées chez André Cramoiſy à Paris 1667. Le P. Bouhours en parle avec éloge dans ſes Dialogues d'Eudoxe, & de Philante, où il cite le quatrain ſur l'étymologie d'*Alfana*, que Ménage, quoi qu'il fut fait contre lui, n'a pu s'empêcher d'appeller beau.

Alfana vient d'*Equus* ſans doute,
Mais il faut avoüer auſſi
Qu'en venant de-là juſqu'ici
Il a bien changé ſur la route.

Mais ſi ceux qui ont loüé les Epigrammes du Chevalier, en avoient voulu rapporter toutes les bonnes, il leur auroit falu copier près des trois quarts du Livre. L'Auteur étoit d'Orleans, Chevalier de l'Ordre de S. Michel, & Gentilhomme ordinaire du Roi. Il s'eſt par transpoſition de lettres nommé d'Aceilly, mais ſon vrai nom étoit de Cailly.

L'*Avis à M. Ménage ſur ſon Eglogue intitulé Chriſtine* eſt de Gilles Boileau frére aîné de Deſpréaux. C'eſt une Critique railleuſe, & piquante, où régne une agréable érudition, jointe à une grande pureté de langage. On y reléve d'une maniére un peu cauſtique la liberté que ſe donnoit M. Ménage d'adopter trop fréquemment dans ſes Poëſies les penſées, & les IV.

expreſſions d'autrui. Cette piéce, nonobſtant trois éditions qui en ont déja paru, en demandoit une nouvelle, qui apparemment ne ſera pas la derniére. Gilles Boileau, âgé ſeulement de 38. ans, mourut non pas en 1671. comme le marque Moréri, mais en 1669. Il étoit de l'Academie Françoiſe. On trouvera touchant ſon caractére diverſes particularitez dans le Commentaire qui s'imprime actuellement ſur les Oeuvres de Deſpréaux.

V. La traduction, qu'on donne ici en vers François du commencement de Lucréce, n'avoit jamais été vuë qu'en manuſcrit. Elle eſt du Sr. Heſnault, ſi connu par le fameux ſonnet de l'Avorton. C'étoit un des hommes de ſon tems qui tournoit le mieux un vers. Deſpréaux, ſi délicat là deſſus, ne le nioit pas, & quand on lui demandoit, pourquoi donc au troiſiéme chant de ſon Lutrin, & dans ſa neuviéme Satire, il en avoit parlé avec mépris? Il répondoit qu'au lieu d'Heſnault, il avoit d'abord mis Bourſault, & enſuite Perrault, avec leſquels s'étant réconcilié, il leur avoit ſubſtitué en dernier lieu Heſnault, ou comme il l'écrit, Haynaut, qui étant mort dès 1682. étoit hors d'état de former aucune plainte. Une bonne preuve du talent d'Heſnault pour la verſification, c'eſt que Madame des Houliéres apprit de lui les fineſſes de cet art, & qu'à en juger par l'Ecoliére, on doit concevoir une grande opinion

opinion du Maitre. Il réussissoit sur tout à traduire. Le seul morceau de cette version de Lucréce suffit pour convaincre de l'habileté du Traducteur.

Despréaux, comme je viens de le marquer, avoit dans les premiéres éditions de ses Satires extrémement maltraité Boursault, & cela en partie pour venger son ami Moliére, contre qui Boursault avoit autrefois écrit. Celui-ci, qui n'étoit pas né endurant, fit la petite Comedie intitulée : *La Satire des Satires*, où mettant Despréaux sur la scéne, il joüoit publiquement celui qui se croyoit seul en droit de joüer les autres Poëtes. Despréaux alarmé eut recours à son patron M. le premier Président de Lamoignon, par l'autorité duquel il obtint arrêt portant défense aux Comediens de représenter la piéce, & au Libraire, qui l'avoit imprimée, de la vendre, ni distribuer. Quelques exemplaires néanmoins s'en étant répandus avant l'arrêt, furent lus avec avidité. La critique fut trouvée juste, & Despreaux qui défera lui même à la plûpart des avis qu'elle contenoit, auroit peut-être mieux fait d'y déférer sans exception. Ces deux Poëtes étant dans la suite devenus amis, Despréaux raya de ses œuvres le nom de Boursault, & de son côté Boursault fit ce qu'il put pour supprimer entiérement sa Comedie. Les Curieux cependant l'ayant depuis recherchée, on a cru leur faire plaisir d'en renouveler au- VI.

jourd'hui

jourd'hui l'édition, afin de les mettre en état de reconnoître l'usage qu'a fait Despréaux de la Critique de Boursault.

Ouvrages de la 2. partie. I. Autant que les six ouvrages de la premiére partie, & les trois derniers de la seconde sont corrects soit pour la diction, soit pour les pensées, autant celui, qui est à la tête du second volume, péche contre les régles & du style, & du bon sens. C'est le Poëme qui a pour titre : *La Madeléne au désert de la sainte Baume.* On ne le produit ici que pour divertir le Lecteur par le ridicule de la composition. Tous les défauts que les Ecrivains judicieux évitent avec soin, le bon Moine Auteur de cette piece originale s'est rendu ingenieux à les rechercher. On peut dire qu'il y a réussi, & que si l'on avoit proposé un prix de Poësie pour les vers où entreroit le Phébus le plus raffiné, & le Galimatias le plus exquis, le Poëme de la Madeléne l'auroit infailliblement remporté. Son Auteur est le véritable Amidor des Visionnaires. Ce que Desmarets a de gayeté de cœur imaginé, le Poëte Provençal l'a de bonne foi, & tres sérieusement exécuté. On ne sauroit croire le debit qu'a eu ce chef d'œuvre de pieuse extravagance. Une infinité de gens ont écrit de toutes parts, mais inutilement à Lyon, pour en avoir des exemplaires. Il y a long-tems qu'il n'y en reste plus. C'est ce qui a fait prendre le dessein d'en donner une nouvelle édition.

Le

Le Louis d'or, moitié vers, moitié proſe, eſt un petit ouvrage tout plein d'eſprit. Son Auteur étoit un jeune homme de Caſtres, nommé Iſarn, compatriote de l'Illuſtre Paul Pelliſſon, mais auſſi beau que celui-ci étoit laid. Il mourut en la fleur de ſon âge, ſans avoir eu le tems de laiſſer d'autres compoſitions. Les connoiſſeurs ne l'en ont pas moins eſtimé, & Richelet, pag. 10. de ſa Verſification Françoiſe le met au rang de nos Poëtes modernes les plus renommez. II.

La Rélation des Campagnes de Rocroi, & de Fribourg a toûjours paſſé pour bien écrite. L'Auteur en eſt cité comme claſſique dans les Remarques du P. Bouhours, & dans le Dictionnaire de Richelet. Ceux qui ſur l'équivoque du nom l'avoient attribuée les uns à Chapelle Luillier, les autres à M. de la Chapelle de l'Academie Françoiſe, ont depuis reconnu qu'elle étoit de Henri Beſſé, Sieur de la Chapelle, Inſpecteur des beaux arts ſous le Marquis de Villacerf Surintendant des batimens Royaux. Quelques-uns néanmoins, qui ſe prétendent mieux informez, la donnent au Marquis de la Mouſſaye, homme d'eſprit & de cœur, Marechal de Camp ſous le grand Condé qui l'affectionnoit fort. Pour moi je croirois plûtôt que ce ſeroit ſur les mémoires du Marquis qu'auroit été dreſſée la Rélation. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'elle eſt généralement eſtimée, III.

&

& que soit pour l'intelligence de la guerre, soit pour la justesse de l'expression, elle peut servir d'un bon modele en ce genre. Elle fût imprimée pour la premiére fois à Paris l'an 1673.

IV. On finit par la Comedie des *Visionnaires*. C'est une piéce dont le mérite ne vieillit point. Elle est en possession de plaire depuis près de 80. ans. On ne se contente pas de la voir representer, on la veut relire. L'épithéte d'*inimitable* qu'un homme, * qui n'étoit pas prodigue de ses loüanges, lui a donnée, vaut seule un panegyrique, & si le fameux Desmarets Saint-Sorlin, Auteur de cette Comedie, n'eût point entrepris d'autre Poëme, il n'auroit jamais rien eu à démêler avec le redoutable Despréaux.

* Pelisson pag. 112. de son Hist. de l'Acad. Fr. édit. in 12. de Paris 1672.

VOYAGE



VOYAGE DE MESSIEURS DE BACHAUMONT, ET LA CHAPELLE.

C'Eſt en vers que je vous écris,
Meſſieurs les deux fréres, nourris
Auſſi bien que gens de la Ville;
Auſſi voit-on plus de Perdrix
En dix jours chez vous, qu'en dix mille
Chez les plus frians de Paris.
Vous vous attendez à l'hiſtoire
De ce qui nous eſt arrivé
Depuis que par le long pavé,
Qui conduit aux Rives de Loire,

Nous partîmes pour aller boire
Les eaux, dont je me ſuis trouvé
Aſſez mal, pour vous faire croire,
Que les Deſtins ont reſervé
Ma gueriſon & cette gloire
Au remede tant éprouvé,
Et par qui de fraîche memoire
Un de nos Amis s'eſt ſauvé
Du bâton à pomme d'yvoire.

Vous ne ſerez pas fruſtrez de vôtre attente, & vous aurez, je vous aſſûre, une aſſez bonne Relation de nos avantures; Car Monſieur de Bachaumont qui m'a ſurpris, comme j'en commençois une mauvaiſe, a voulu que nous la fiſſions enſemble, & j'eſpere qu'avec l'aide d'un ſi bon ſecond, elle ſera digne de vous être envoyée.

LA CHAPELLE.

Contre le ferment ſolemnel, que nous avions fait Monſieur de la Chapelle, & moi, d'être ſi fort unis dans le Voyage, que toutes choſes ſeroient en commun, il n'a pas laiſſé par une diſtinction philoſophique de prétendre en pouvoir ſeparer ſes pen-

ſées;

ſées ; & croyant y gagner il s'étoit caché de moi pour vous écrire ; je l'ai ſurpris ſur le fait, & n'ai pû ſouffrir qu'il eût ſeul cet avantage, ſes vers m'ont paru d'une maniere ſi aiſée, que m'étant imaginé qu'il étoit bien facile d'en faire de même,

Quoique malade, & pareſſeux,
Je n'ai pû m'empêcher de mettre
Quelques-uns des miens avec eux :
Ainſi le reſte de la Lettre
Sera l'Ouvrage de tous deux.

Bien que nous ne ſoyons pas tout à fait aſſûrez de quelle façon vous avez traité nôtre abſence ; & ſi vous meritez le ſoin que nous prenons de vous rendre ainſi compte de nos actions ; nous ne laiſſons pas néanmoins de vous envoyer le recit de tout ce qui s'eſt paſſé dans nôtre Voyage, ſi particulier, que vous en ſerez aſſûrement ſatisfaits. Nous ne vous ferons point ſouvenir de nôtre ſortie de Paris, car vous en fûtes témoins ; & peut être même que vous trouvâtes étrange de ne voir ſur nos viſages que des marques d'un mediocre chagrin. Il eſt vrai que nous reçûmes vos Embraſſemens avec aſſez de fermeté ; & nous parûmes ſans doute bien Philoſophes.

Dans les aſſauts, & les alarmes,
Que donnent les derniers adieux :
Mais il falut rendre les armes
En quittant tout de bon ces lieux,
Qui pour nous avoient tant de charmes ;
Et ce fut lors, que de nos yeux
Vous euſſiez vû couler des larmes.

Deux petits cerveaux deſſechez n'en peuvent pas fournir une grande abondance ; auſſi furent-elles en peu de temps eſſuyéees ; & nous vîmes le Bourg la Reine d'un œil ſec. Ce fut en ce lieu que nos pleurs ceſſerent, & que nôtre apetit s'aiguiſa. Mais l'air de la campagne l'avoit rendu ſi grand dès ſa naiſſance, qu'il devint tout à fait preſſant vers Antoni ; & preſqu'inſupportable à Long-jumeau. Il nous fut impoſſible de paſſer outre, ſans l'apaiſer auprès d'une fontaine, dont l'eau paroiſſoit la plus claire, & la plus vive du Monde.

Là deux Perdrix furent tirées
D'entre les deux croutes dorées
D'un bon pain rôti, dont le Creux
Les avoit juſques-là ſerrées ;
Et d'un apetit vigoureux

Tou-

Toutes deux furent devorées ;
Et nous firent mal à tous deux.

Vous ne croirez pas aiſément que des Eſtomacs auſſi bons que les nôtres ayent eu de la peine à digerer deux Perdrix froides : voilà pourtant en verité la choſe, comme elle eſt. Nous en fûmes toûjours incommodez juſques à Saint Euverte, où nous couchâmes, deux jours après nôtre départ, ſans qu'il arrivât rien qui mérite de vous être mandé. Vous ſavez le long ſéjour que nous y fîmes, & vous ſavez encore que Monſieur Boyer, dont tous les jours nous eſperions l'arrivée, en fut la cauſe. Des gens qu'on oblige d'attendre, & qu'on tient ſi long-temps en incertitude, ont apparemment de méchantes heures : mais nous trouvâmes moyen d'en avoir de bonnes dans la converſation de Monſieur l'Evêque d'Orleans, que nous avions l'honneur de voir aſſez ſouvent ; & dont l'entretien eſt tout à fait agréable. Ceux qui le connoiſſent, vous auront pû dire que c'eſt un des plus honnêtes hommes de France ; & vous en ſerez entierement perſuadez, quand nous vous aprendrons qu'il a

L'eſprit & l'ame d'un D'Elbaine,

C'eſt-à-dire avec la bonté,
La douceur & l'honnêteté
D'une vertu mâle & Romaine,
Qu'on reſpecte en l'Antiquité.

Nos ſoirées ſe paſſoient le plus ſouvent ſur les bords de la Loire; & quelquefois nos après-dinées, quand la chaleur étoit plus grande, dans les routes de la Forêt qui s'étend du côté de Paris. Un jour pendant la canicule à l'heure que le chaud eſt le plus inſuportable, nous fûmes bien ſurpris d'y voir arriver une maniere de Courier aſſez extraordinaire,

Qui ſur une Mazette outrée,
Bronchant à tout moment trotoit:
D'ours ſa caſaque étoit fourrée,
Comme le bonnet qu'il portoit:
Et le Cavalier rare étoit
Tout couvert de toile cirée,
Qui fondant par tout dégoûtoit.
Ainſi l'on peint dans des Tableaux
Un Icare tombant des nuës,
Où l'on voit dans l'air épanduës
Ses Aîles de cire en lambeaux,
Par l'ardeur du Soleil fonduës,

Choir

Choir autour de lui dans les eaux.

La comparaiſon d'un homme qui tombe des nuës, avec un qui court la poſte vous paroîtra peut-être bien hardie : mais ſi vous aviez vû le tableau d'un Icare, que nous trouvâmes quelques jours après dans une hôtellerie, cette viſion vous ſeroit venuë comme à nous ; ou tout au moins, vous ſembleroit excuſable. Enfin de quelque façon que vous la receviez, elle ne vous ſauroit paroître plus bizarre que le fut à nos yeux la figure de ce Cavalier, qui étoit par hazard nôtre Ami d'Aubeville. Quoique nôtre joye fût extrême dans ce rencontre, nous n'oſâmes pourtant pas nous hazarder de l'embraſſer en l'état qu'il étoit. Mais ſi-tôt,

Qu'au logis il fut retiré,
Débotté, frotté, déciré,
Et qu'il nous parut délaſſé,
Il fut comme il faut embraſſé.

Nous écrivîmes en ce temps-là, comme après avoir attendu l'homme que vous ſavez inutilement, nous reſolûmes enfin de partir ſans lui. Il falut avoir recours à Blavet pour nôtre voiture, n'en pouvant

trouver de commodes à Orleans. Le jour qu'il nous devoit arriver un Carosse de Paris, nous reçûmes une Lettre de Monsieur Boyer, par laquelle il nous assûroit qu'il viendroit dedans ; & que ce soir-là nous souperions ensemble. Après donc avoir donné les ordres nécessaires pour le recevoir, nous allâmes au devant de lui. A cent pas des portes parut le long des grands chemins une maniere de Coche fort délabré, tiré par quatre vilains chevaux, & conduit par un vrai cocher de loüage.

Un équipage en si mauvais ordre ne pouvoit être, que ce que nous cherchions ; & nous en fûmes bien-tôt assûrez, quand deux personnes qui étoient dedans, ayant reconnu nos livrées, firent arrêter ;

Et lors sortit avec grands cris
Un Bequillard d'une portiere ;
Fort bazané, sec, & tout gris,
Bequillant de même maniere
Que Boyer bequille à Paris.

A cette démarche qui n'eût cru voir Monsieur Boyer ? Et cependant c'étoit le petit Duc avec Monsieur Potel. Ils s'étoient tous deux servis de la commodité

de ce Caroſſe, l'un pour aller à la maiſon de Monſieur ſon Frere auprès de Tours, & l'autre à quelques affaires, qui l'appelloient dans le Païs. Après les civilitez ordinaires, nous retournâmes tous enſemble à la Ville, où nous lûmes une Lettre d'excuſe, qu'ils apportoient de la part de Monſieur Boyer, & cette fâcheuſe nouvelle nous fut depuis confirmée de bouche par ces Meſſieurs. Ils nous aſſûrerent que nonobſtant la fiévre qui l'avoit pris malheureuſement cette nuit-là, il n'eût pas laiſſé de partir avec eux, comme il avoit promis; ſi ſon Medecin qui ſe trouva chez lui par hazard à quatre heures du matin, ne l'en eût empêché. Nous crûmes ſans beaucoup de peine que, puiſqu'il ne venoit pas après tant de ſermens, il étoit aſſûrément

Fort malade, & preſqu'aux abois:
Car on peut, ſans qu'on le cajole,
Dire pour la premiere fois
Qu'il auroit manqué de parole.

Il falut donc ſe réſoudre à marcher ſans Monſieur Boyer. Nous en fûmes d'abord un peu fâchez: mais avec ſa permiſſion, en peu de temps conſolez. Le ſoupé pré-

paré pour lui, servit à regaler ceux qui vinrent à sa place. Et le lendemain tous ensemble nous allâmes coucher à Blois. Durant le chemin la conversation fut un peu goguenarde : aussi étions-nous avec des gens de bonne compagnie. Etant arrivez, nous ne songeâmes d'abord qu'à chercher Monsieur Colomb. Après une si longue absence, chacun mouroit d'envie de le voir. Il étoit dans une hôtellerie, avec Monsieur le Président le Bailleul, faisant si bien l'honneur de la Ville, qu'à peine nous put-il donner un moment pour l'embrasser. Mais le lendemain à nôtre aise nous renouvellâmes une amitié, qui par le peu de commerce que nous avions eu depuis trois années, sembloit avoir été interrompuë. Après mille questions faites toutes ensemble, comme il arrive ordinairement dans une entrevûë de fort bons amis, qui ne se sont point vûs depuis long temps ; nous eûmes, quoi qu'avec un extrême regret, curiosité d'aprendre de lui, comme de la personne la plus instruite, & que nous savons avoir été le seul témoin de tout le particulier,

Ce que fit en mourant nôtre pauvre ami Blot,
Et ses moindres discours, & sa moindre pensée.
La douleur nous défend d'en dire plus d'un mot :

Il fit tout ce qu'il fit d'une ame bien sensée.

Enfin ayant causé de beaucoup d'autres choses, qu'il seroit trop long de vous dire, nous allâmes ensemble faire la reverence à Son * Altesse Royale; & de-là dîner chez lui avec Monsieur, & Madame la Presidente le Bailleul.

Là d'une obligeante maniere,
D'un visage ouvert, & riant,
Il nous fit bonne, & grande chere,
Nous donnant à son ordinaire
Tout ce que Blois a de friand.

Son couvert étoit le plus propre du Monde. Il ne soufroit pas sur sa nape une seule miette de pain. Des verres bien rincez de toutes sortes de figures brilloient sans nombre sur son buffet; & la glace étoit tout autour en abondance.

En ce lieu seul nous bûmes frais:
Car il a trouvé des merveilles
Sur la glace, & sur les Banquets;
Et pour empêcher les bouteilles
D'être à la merci des Laquais.

Sa

* *Gaston*, Duc d'Orleans, Frére de Louis XIII. Il s'étoit retiré à Blois en 1652. où il mourut le 2. de Février l'an 1660.

Sa Salle étoit parée pour le Balet du ſoir ; toutes les Belles de la Ville priées ; tous les violons de la Province aſſemblez : & tout cela ſe faiſoit pour divertir Madame le Bailleul.

Et cette belle Preſidente
Nous parut ſi bien ce jour-là,
Qu'elle en devoit être contente.
Aſſûrément elle effaça
Tant de beautez qu'à Blois on vante.

Ni la bonne compagnie, ni les divertiſſemens qui ſe préparoient, ne pûrent nous empêcher de partir incontinent après le dîné. Amboiſe devoit être nôtre couchée, & comme il étoit déja tard, nous n'eûmes que le temps qu'il falloit pour y pouvoir arriver. La ſoirée s'y paſſa fort mélancholiquement dans le déplaiſir de n'avoir plus à voyager ſur la levée & ſur la vûë de cette agréable * Riviere,

Qui par le milieu de la France
Entre les plus heureux côteaux
Laiſſe en paix répandre ſes eaux,
Et porter par tout l'abondance

Dans

* La Loire.

Dans cent Villes, & cent Châteaux,
Qu'elle embellit de sa présence.

Depuis Amboise, jusqu'à Fontallade, nous vous épargnerons la peine de lire les incommoditez de quatre méchans gîtes, & à nous le chagrin d'un si fâcheux ressouvenir : vous saurez seulement que la joye de Monsieur de Lussans ne parut pas petite, de voir arriver chez-lui des personnes qu'il aimoit si tendrement. Mais nonobstant la beauté de sa Maison, & sa grande chere, il n'aura que les cinq vers que vous avez déja vûs :

Ni les Païs, où croît l'encens,
Ni ceux d'où vient la cassonnade,
Ne sont point pour charmer les sens
Ce qu'est l'aimable Fontallade
Du tendre & commode Lussans.

Il ne se contenta pas de nous avoir si bien reçûs chez lui, il voulut encore nous accompagner jusqu'à Blaye. Nous nous détournâmes un peu de nôtre chemin, pour aller rendre tous ensemble nos devoirs à Monsieur le Marquis de Jonsac son Beaufrere. Un compliment de part & d'autre décida la visite ; & de toutes les offres qu'il

nous

nous fit ; nous n'acceptâmes que des Perdreaux, & du pain tendre. Cette provision nous fut assez nécessaire, comme vous allez voir :

Car entre Blayes, & Jonsac,
On ne trouva que Croupignac :
Le Croupignac est très-funeste,
Car le Croupignac est un Lieu,
Où six mourans faisoient le reste
De cinq ou six cens que la Peste
Avoit envoyé devant Dieu :
Et ces six mourans s'étoient mis
Tous six dans un même Logis.
Un septiéme soi disant Prêtre
Plus pestiferé que les six,
Les confessoit par la fenêtre,
De peur, disoit-il, d'être pris
D'un mal si fâcheux, & si traître.

Ce lieu si dangereux & si miserable fut traversé brusquement ; & n'esperant pas trouver de Village, il fallut se résoudre à manger sur l'herbe, où les Perdreaux, & le pain tendre de Monsieur de Jonsac furent d'un grand secours. Ensuite d'un Repas si cavalier, continuant nôtre chemin nous

nous arrivâmes à Blaye : mais ſi tard ; & le lendemain nous en partîmes ſi matin, qu'il nous fut impoſſible d'en remarquer la ſituation qu'avec la clarté des Etoilles. Le montant qui commençoit de très-bonne heure nous obligeoit à cette diligence. Après donc avoir dit mille adieux à Luſſans, & reçû mille baiſers de lui, nous nous embarquâmes dans une petite chaloupe, & voguâmes long-temps avant le jour.

Mais ſi-tôt que par ſon flambeau
La lumiere nous fut renduë :
Rien ne s'offroit à nôtre vûë
Que le Ciel, & nôtre bateau,
Tout ſeul dans la vaſte étenduë
D'une affreuſe campagne d'eau.

La Garonne eſt effectivement ſi large depuis qu'au bec des Landes d'Ambeſſe elle eſt jointe avec la Dordogne, qu'elle reſſemble tout-à-fait à la mer ; & ſes Marées montent avec tant d'impetuoſité, qu'à moins de quatre heures nous fîmes le trajet ordinaire ;

Et vîmes au milieu des eaux,
Devant nous paroître Bordeaux ;
Dont le Port en Croiſſant reſſerre

Plus de Barques, & de Vaiſſeaux
Qu'aucun autre Port de la Terre.

Sans mentir, la Riviere étoit alors ſi couverte, que nôtre felouque eut bien de la peine à trouver une place pour aborder. La Foire, qui ſe devoit tenir dans peu de jours, avoit attiré cette grande quantité de Navires, & de Marchands, quaſi de toutes ſortes de Nations, pour charger les vins de ce païs;

Car ce fâcheux & rude Port
En cette ſaiſon a la gloire
De donner tous les ans à boire
Preſqu'à tous les Peuples du Nort.

Ces Meſſieurs emportent de là tous les ans une effroyable quantité de vins; mais ils n'emportent pas les meilleurs. On les traite d'Allemans; & nous apprîmes qu'il étoit défendu non ſeulement de leur en vendre pour enlever, mais encore de leur en laiſſer boire dans les Cabarets. Aprés être deſcendus ſur la gréve, & avoir admiré quelque temps la ſituation de cette Ville, nous nous retirâmes au Chapeau rouge, où Monſieur Taleman nous vint prendre auſſi-tôt qu'il ſût nôtre arrivée. Depuis

ce

ce moment nous nous retirâmes dans nôtre logis, pendant nôtre séjour à Bordeaux, pour y coucher. Les journées se passoient toutes entieres le plus agréablement du monde chez Monsieur l'Intendant : car les plus honnêtes gens de la ville n'ont point d'autre reduit que sa maison. Il n'y a pas un homme dans le Parlement qui ne soit ravi d'être de ses amis. Il a trouvé même que la plûpart étoient ses cousins ; & on le croiroit plûtôt Premier President de la Province, que l'Intendant. Enfin il est toûjours le même que vous l'avez vû, horsmis que sa dépense est plus grande. Mais pour Madame l'Intendante, nous vous dirons en secret qu'elle est tout-à-fait changée.

Quoi que sa beauté soit extrême,
Qu'elle ait toûjours ce grand œil bleu,
Plein de douceur, & plein de feu,
Elle n'est pourtant plus la même :
Car nous avons apris qu'elle aime,
Et qu'elle aime bien fort le Jeu.

Elle qui ne connoissoit pas autrefois les cartes, passe maintenant des nuits au lansquenet. Toutes les femmes de la ville sont

devenuës joüeuſes pour lui plaire : elles viennent régulierement chez elle pour la divertir ; & qui veut voir une belle aſſemblée, n'a qu'à lui rendre viſite. Mademoiſelle du Pin ſe trouve toûjours là bien à propos pour entretenir ceux qui n'aiment point le Jeu. En verité ſa converſation eſt ſi fine, & ſi ſpirituelle, que ce ne ſont point les plus mal partagez. C'eſt là que Meſſieurs les Gaſcons apprénent le bel air, & la belle façon de parler.

Mais cette agréable du Pin,
Qui dans ſa maniere eſt unique,
A l'eſprit méchant, & bien fin ;
Et ſi jamais Gaſcon s'en pique,
Gaſcon fera mauvaiſe fin.

Au reſte, ſans faire ici les goguenards ſur Meſſieurs les Gaſcons, puiſque Gaſcons y a, nous commencions nous-mêmes à courir quelque riſque; & nôtre retraite un peu précipitée ne fut pas mal à propos. Voyez pourtant quel malheur ; nous nous ſauvons de Bordeaux, pour donner deux jours aprés dans Agen !

Agen, cette ville fameuſe,
De tant de belles le ſéjour;

Si fatale, & si dangereuse
Aux cœurs sensibles à l'amour.
Dès qu'on en approche l'entrée,
On doit bien prendre garde à soi :
Car tel y va de bonne foi
Pour n'y passer qu'une journée,
Qui s'y sent par je ne sai quoi
Arrêté pour plus d'une année.

Un nombre infini de personnes y ont même passé le reste de leur vie, sans en pouvoir sortir. Le fabuleux Palais d'Armide ne fut jamais si redoutable. Nous y trouvâmes Monsieur de Saint Luc arrêté depuis six mois; Nort depuis quatre années, & d'Ortis depuis six semaines; & ce fut lui qui nous instruisit de toutes ces choses, & qui voulut absolument nous faire voir les enchanteresses de ce lieu. Il pria donc toutes les belles de la ville à souper; & tout ce qui se passa dans ce magnifique repas nous fit bien connoître que nous étions dans un païs enchanté. En verité ces dames ont tant de beauté, qu'elles nous surprirent dans leur premier abord; & tant d'esprit, quelles nous gagnérent dès la premiere conversation. Il est impossible de les voir, & de conserver sa liberté; & c'est

la deſtinée de tous ceux qui paſſent en ce lieu-là, s'ils ont la permiſſion d'en ſortir, d'y laiſſer au moins leur cœur pour ôtage d'un prompt retour.

Ainſi dônc qu'avoient fait les autres
Il falut y laiſſer les nôtres.
Là tous deux ils nous furent pris :
Mais, n'en déplaiſe à tant de belles,
Ce fut par l'aimable d'Ortis ;
Auſſi nous traita-t-il mieux qu'elles.

Cela ne ſe fit aſſurément que ſous leurs bons plaiſirs. Elles ne lui enviérent point cette Conquête ; & nous jugeant apparemment très-infirmes, elles ne daignérent pas employer le moindre de leurs charmes pour nous retenir. Auſſi le lendemain de grand matin trouvâmes-nous les portes ouvertes & les chemins libres : de ſorte que rien ne nous empêcha de gagner Encoſſe, ſur les coureurs que Monſieur de Chameraut nous avoit promis, & qui nous attendoient depuis un mois à Agen. C'eſt de ce veritable ami qu'on peut aſſûrer,

Et dire, ſans qu'on le cajole,
Qu'il ſait bien tenir ſa parole.

En

Encoſſe eſt un lieu dont nous ne vous entretiendrons guéres ; car excepté ſes eaux qui ſont admirables pour l'eſtomac, rien ne s'y rencontre. Il eſt au pied des Pirenées, éloigné de tout commerce, & l'on n'y peut avoir autre divertiſſement que celui de voir revenir ſa ſanté. Un petit ruiſſeau, qui ſerpente à vingt pas du village entre des ſaules & des prez les plus verds qu'on puiſſe s'imaginer, étoit toute nôtre conſolation. Nous allions tous les matins prendre nos eaux en ce bel endroit, & les aprés-dînées nous promener. Un jour que nous étions ſur les bords aſſis ſur l'herbe ; & que nous reſſouvenans des hautes marées de la Garonne, dont nous avions la memoire encore aſſez fraîche, nous examinions les raiſons que donne Deſcartes, & Gaſſendi, du flux & reflux, ſortit tout d'un coup d'entre les roſeaux les plus proches un homme qui nous avoit apparemment écoutez : c'étoit

Un vieillard tout blanc, pâle, & ſec,
Dont la barbe & la chevelure
Pendoit plus bas que la ceinture.
Ainſi l'on peint Melchiſédec,
Ou plûtôt telle eſt la figure

D'un certain vieux Evêque Grec,
Qui faiſant le Salamelec,
Dit à tous la bonne avanture :
Car il portoit un chapiteau,
Comme un couvercle de leſſive :
Mais d'une grandeur exceſſive,
Qui lui tenoit lieu de chapeau :
Et ce chapeau, dont les grands bords
Alloient tombant ſur ſes épaules,
Etoit fait de branches de ſaules,
Et couvroit preſque tout ſon corps.
Son habit de couleur verdâtre
Etoit d'un tiſſu de roſeaux,
Le tout couvert de gros morceaux
D'un cryſtal épais, & bleuâtre.

A cette apparition la peur nous fit faire deux ſignes de croix, & trois pas en arriere. Mais la curioſité prévalut ſur la crainte; & nous réſolûmes, bien qu'avec quelques petits battemens de cœur, d'attendre le vieillard extraordinaire, dont l'abord fut tout-à-fait gracieux; & qui nous parla fort civilement de cette ſorte :

Meſſieurs, je ne ſuis point ſurpris,

Que de ma rencontre imprévûë
Vous ayez un peu l'ame émûë;
Mais lors que vous aurez appris
En quel rang les Destins ont mis
Ma naïssance à vous inconnuë,
Et le sujet de ma venuë,
Vous rassurerez vos esprits.
Je suis le Dieu de ce ruisseau,
Qui d'une urne jamais tarie,
Qui panche au pied de ce côteau,
Prens le soin dans cette prairie,
De verser incessamment l'eau,
Qui la rend si verte, & fleurie.
Depuis huit jours matin & soir
Vous me venez reglément voir,
Sans croire me rendre visite.
Ce n'est pas que je ne merite
Que l'on me rende ce devoir:
Car enfin j'ai cet avantage
Qu'un canal si clair, & si net
Est le lieu de mon appanage.
Dans la Gascogne un tel partage
Est bien joli pour un cadet.
Aussi l'avez-vous trouvé tel,

Loüant mes bords, & ma verdure,
Ce qui me plaît, je vous assûre,
Plus qu'une offrande, ou qu'un autel;
Et tout à l'heure, je le jure,
Vous en serez, foi d'immortel,
Recompensez avec usure.
Dans ce petit valon champêtre
Soyez donc les très-bien venus;
Chacun de vous y sera maître:
Et puisque vous voulez connoître
Les causes du flux & reflux,
Je vous instruirai la-dessus,
Et vous ferai bien-tôt paroître
Que les raisonnemens cornus
De tous tems sont les attributs
De la foiblesse de vôtre être;
Car tous les dits, & les redits
De ces vieux rêveurs de jadis;
Ne sont que contes d'Amadis;
Même dans vos sectes derniéres
Les Descartes, les Gassendis,
Quoi qu'en différentes maniéres,
Et plus heureux, & plus hardis
A fouiller les causes premiéres,

N'ont

N'ont jamais traité ces matiéres,
Que comme de vrais étourdis.
Moi, qui ſai le fin de ceci,
Comme étant choſe qui m'importe;
Pour vous mon amour eſt ſi forte
Qu'après en avoir éclairci
Vôtre eſprit de ſi bonne ſorte,
Qu'il n'en ſoit jamais en ſouci,
Je veux que la docte cohorte
Vous en doive le grand merci,

Il nous prit lors tous deux par la main; & nous fit aſſeoir ſur le gazon à ſes côtez. Nous nous regardions aſſez ſouvent ſans rien dire, fort étonnez de nous voir en converſation avec un fleuve. Mais tout d'un coup,

Il ſe moucha, cracha, touſſa,
Puis en ces mots il commença:
Lorſque l'onde en partage échut
(*a*) Au frere du grand (*b*) Dieu qui tonne;
L'avenement à la couronne
De ce nouveau Monarque fut
Publié par tout, & falut
Que chaque Dieu fleuve en perſonne

 Allât

(*a*) Neptune Dieu de la Mer. (*b*) Jupiter Dieu du ciel, & Maître du tonnerre.

Allât lui porter ſon tribut.
Dans ce rencontre la Garonne
Entre tous les autres parut,
Mais ſi bruſque, & ſi fanfaronne,
Que ſa démarche lui déplût ;
Et le puiſſant Dieu réſolut
De châtier cette Gaſconne
Par quelque ſignalé rebut :
De fait, il en fit peu de cas,
Quand elle lui vint rendre hommage,
Il ſe renfrogna le viſage ;
Et la traita de haut en bas.
Mais elle au lieu de l'appaiſer
Ayant pris ſoin d'apprivoiſer
Avec la puiſſante Dordogne
Mille autres fleuves de Gaſcogne,
Sembla le vouloir offenſer.
Lui d'une orgueilleuſe maniére,
Comme il a l'humeur fort altiére,
Amérement s'en courrouça,
Et d'une mine froide & fiére
Deux fois ſi loin la repouſſa,
Que cette inſolente riviere
Toutes les deux fois rebrouſſa

Plus

Plus de six heures en arriére.
Bien qu'au vrai cette temeraire
Se fût attiré sur les bras
Un peu follement cette affaire,
Les grands fleuves ne crûrent pas
Devoir en un tel embarras
Se séparer de leur confrére,
Ni l'abandonner ; au contraire
Ils en murmurerent tout bas,
Accusant le Roi trop sévére :
Mais lui branlant ses cheveux blancs ;
Tout dégoutans de l'onde amére,
Taisez-vous, dit-il, insolens,
Ou vous saurez en peu de tems
Ce que peut Neptune en colere.
Sur le champ, au lieu de se taire
Plus haut encore on murmura :
Le Dieu lors en furie entra,
Son trident par trois fois serra,
Et trois fois par le Styx jura :
Quoi donc ici l'on osera
Dire hardiment ce qu'on voudra ?
Chaque petit Dieu glosera
Sur ce que Neptune fera ?

Per Dio questo non sarà,
Chacun d'eux s'en repentira,
Et pareil traitement aura ;
Car deux fois par jour on verra
Qu'à sa source on retournera,
Et deux fois mon courroux fuira :
Mais plus loin que pas un ira
Celui qui pour son malheur a
Causé tout ce désordre-là ;
Et cet exemple durera,
Tant que Neptune régnera.
A ce Dieu du noir élement
Ces rebelles, lors se soûmirent,
Et quoi que grondans obéïrent
Par force à ce commandement.
Voilà ce qu'on n'a jamais sû,
Et ce que tout le monde admire :
Aussi avions-nous résolu
Pour nôtre honneur de n'en rien dire ;
Mais aujourd'hui vous m'avez plû
Si fort que je n'ai jamais pû
M'empêcher de vous en instruire.

Il n'eut pas achevé ces mots qu'il s'écou-

coula d'entre nous deux; mais ſi vîte qu'il étoit à plus de vingt pas devant que nous nous en fuſſions apperçûs. Nous le ſuivîmes le plus legérement que nous pûmes; & voyant qu'il étoit impoſſible de l'atraper, nous lui criâmes pluſieurs fois,

Hé! Monſieur le fleuve, arrêtez,
Ne vous en allez pas ſi vîte:
Hé! de grace un mot écoutez;
Mais il ſe remit dans ſon gîte:

Et rentra dans ces mêmes roſeaux, dont nous l'avions vû ſortir. Nous allâmes en vain juſqu'à cet endroit; car le bon homme étoit déja tout fondu en eau quand nous arrivâmes, & ſa voix n'étoit plus

Qu'un murmure agréable, & doux;
Mais cet agréable murmure,
N'eſt entendu que des cailloux,
Il ne le put être de nous,
Et même, ſans vous faire injure,
Il ne l'eût pas été de vous.

Après l'avoir appellé pluſieurs fois inutilement; enfin la nuit nous obligea de retourner en nôtre logis, où nous fîmes

mille

mille reflexions ſur cette avanture. Nôtre eſprit n'étoit pas entierement ſatisfait de cet éclairciſſement ; & nous ne pouvions concevoir pourquoi dans une ſedition, où tous les Fleuves avoient trempé, il n'y en avoit eu qu'une partie de châtiez: nous revinſmes pluſieurs fois en ce même lieu, tant que nous demeurâmes à Encoſſe, pour y conjurer cet honnête fleuve de nous vouloir donner à ce ſujet un quart d'heure de converſation ; mais il ne parut plus, & nos eaux étant priſes, le tems vint enfin de s'en aller. Un Caroſſe que Monſieur le Senéchal d'Armagnac avoit envoyé nous mena bien à nôtre aiſe chez lui à Caſtille, où nous fûmes reçûs avec tant de joie, qu'il étoit aiſé de juger que nos viſages n'étoient point déſagréables au maître de la maiſon.

C'eſt chez cet illuſtre Fontrailles,
Où les tourtes, les ortolans,
Les perdrix rouges, & les cailles,
Et mille autres vols ſucculens
Nous firent horreur des mangeailles,
Dont Carbon & tant de canailles
Vous affrontent depuis vingt ans.

Vous autres cazaniers, qui ne connoiſſez que la vallée de Miſere, & vous rôtiſſeurs de Paris, vous ne ſavez ce que c'eſt que la bonne chere ; ſi vous vous y connoiſſez, & ſi vous l'aimez, comme vous dites,

Soyez donc aſſez braves gens
Pour quitter enfin vos murailles ;
Et ſi vous êtes de bon ſens
Allez, & courez chez Fontrailles
Vous gorger de mets excellens.

Vous y ſerez bien reçus aſſurément ; & vous le trouverez toûjours le même : ſans plus s'embarraſſer des affaires du monde, il ſe divertit à faire achever ſa maiſon, qui ſera parfaitement belle. Les honnêtes gens de ſa Province en ſavent fort bien le chemin : mais les autres ne l'ont jamais pû trouver. Après nous y être empifrez quatre jours avec Monſieur le Préſident de Marmieſſe, qui prit la peine de s'y rendre auſſi-tôt qu'il fut averti de nôtre arrivée, nous allâmes tous enſemble à Toulouſe deſcendre chez Monſieur l'Abbé de Beauregard, qui nous attendoit ; & qui nous donna de ces repas qu'on ne peut

faire

faire qu'à Toulouse. Le lendemain Monsieur le Président de Marmiesse nous voulut faire voir dans un dîner, jusques où peut aller la splendeur, & la magnificence, ou plûtôt avec sa permission la profusion, & la prodigalité. Le festin du * Menteur n'étoit rien en comparaison; & c'est ici qu'il faut redoubler nos efforts, pour vous en faire une description magnifique.

Toi, qui présides aux repas,
O Muse, sois-nous favorable,
Décris avec nous tous les plats
Qui parurent sur cette table:
Pour nôtre honneur & pour ta gloire
Fai qu'aucun de tous ces grands mets
Ne s'échappe à nôtre memoire;
Et fai qu'on en parle à jamais.
Mais comme nôtre esprit s'abuse
De s'imaginer qu'aux festins
Puisse présider une Muse,
Et qu'elle se connoisse en vins!
Non, non, les doctes Demoiselles
N'eurent jamais un bon morceau,
Et ces vieilles sempiternelles

* Comedie de P. *Corneille*.

Ne bûrent jamais que de l'eau.
A qui donc adreſſer ſes vœux
En des occaſions pareilles ?
Eſt-ce à vous, Bacchus, Roi des treilles ?
Mais pour rimer, Bacchus, & (*a*) Come,
Sont des Dieux de peu de ſecours ;
Et jamais de memoire d'homme
On ne leur fit un tel diſcours.

Tout nous manque au beſoin ; & de nôtre chef nous n'oſerions entreprendre une ſi grande affaire : il faut donc nous contenter de vous dire, que jamais on ne vit rien de ſi ſplendide ; & nous euſſions crû Toulouſe, ce lieu ſi renommé pour la bonne chere, épuiſé pour jamais de toute ſorte de gibier ; ſi l'un de vos Amis & des nôtres ne nous eût encore le lendemain dans un dîné fait admirer cette ville, comme un prodige, pour la quantité des belles choſes qu'elle fournit ; vous devinerez aiſément ſon nom, quand nous vous dirons,

Que c'eſt un de ces beaux eſprits,
Dont Toulouſe fut l'origine :
C'eſt le ſeul Gaſcon qui n'a pris,
Ni l'air, ni l'accent du Païs ;

(*a*) *Dieu des Feſtins.*

Et l'on jugeroit à ſa mine,
Qu'il n'a jamais quitté Paris.

Enfin c'eſt l'agréable Monſieur d'Oſneville, dont l'air & l'eſprit n'ont rien que d'un homme, qui n'auroit jamais bougé de la Cour.

Vous ſaurez qu'il eſt marié
Environ depuis une année,
Et qu'il eſt tout-à-fait lié
Du ſacré lien d'Hymenée,
Lié tout-à-fait, c'eſt-à-dire;
Qu'il eſt lié tout-à-fait bien,
Et qu'il ne lui manque plus rien,
Et qu'il a tout ce qu'il deſire,
L'épouſe eſt bien apparentée,
Et bien apparenté l'époux;
Elle jeune, riche, eſpritée;
Il eſt jeune, riche, eſprit doux.

Avec lui, & dans ſon caroſſe nous quitâmes Toulouſe pour aller à Grouille, où Monſieur le Comte d'Aubijoux nous reçût fort civilement. Nous le trouvâmes dans un petit Palais, qu'il a fait bâtir au

milieu

milieu de ſes jardins entre des fontaines & des bois, & qui n'eſt composé que de trois chambres; mais bien peintes, & tout-à-fait appropriées. Il a deſtiné ce lieu pour ſe retirer en particulier avec deux ou trois de ſes amis, ou quand il eſt ſeul s'entretenir avec ſes livres, pour ne pas dire avec ſa maîtreſſe.

Malgré l'injuſtice des cours
Dans cet agréable hermitage
Il coule doucement ſes jours:
Et vit en veritable ſage.

De vous dire qu'il tenoit une fort bonne table, & bien ſervie, ce ne ſeroit vous apprendre rien de nouveau;mais peut-être ſerez-vous ſurpris de ſavoir que faiſant ſi grande chére il ne vivoit que d'une croûte de pain par jour: auſſi ſon viſage étoit-il d'un homme mourant. Bien que ſon parc fût très-grand, & qu'il eût mille endroits tous plus beaux les uns que les autres pour ſe promener, nous paſſions les journées entiéres dans une petite iſle plantée, & tenuë auſſi propre qu'un jardin, & dans laquelle on trouve, comme par miracle, une fontaine qui jaillit, & va mouiller le

haut du berceau de grands cyprès qui l'environnent.

Sous ce berceau, qu'Amour exprès
Fit pour toucher quelque inhumaine,
L'un de nous deux un jour au frais,
Assis près de cette fontaine,
Le cœur percé de mille traits,
D'une main qu'il portoit à peine
Grava ces vers sur un cyprès:
Helas que l'on seroit heureux
Dans ce beau lieu digne d'envie,
Si toûjours aimé de Sylvie
L'on pouvoit toûjours amoureux
Avec elle passer la vie!

Vous connoîtrez par là que dans nôtre Voyage, nous ne songions pas toûjours à faire bonne chere; & que nous avions quelquefois des momens assez tendres. Au reste, quoi que Groüille ait tant de charmes, Monsieur d'Aubijoux ne nous put tenir que trois jours, après lesquels, il nous donna son carosse pour aller à Castres prendre celui de Monsieur de Penautier, qui nous mena chez lui à Penautier, à une lieuë

lieuë de Carcaſſone. Vos ſantez y furent beües mille fois avec le cher ami Balzant, qui ne nous quitta pas un moment. La comedie fut auſſi un de nos divertiſſemens aſſez grand ; parce que la troupe n'étoit pas mauvaiſe, & qu'on y voyoit toutes les Dames de Carcaſſone. Quand nous en partîmes, Monſieur de Penautier, qui ſans doute eſt un des plus honnêtes hommes du monde, voulut abſolument que nous priſſions encore ſon caroſſe pour aller à Narbonne, quoi qu'il y eût une grande journée. Le tems étoit ſi beau, que nous eſperions le lendemain ſur nos chevaux frais, & qui ſuivoient en main depuis Encoſſe, aller coucher près de Montpellier. Mais par malheur

Dans cette vilaine Narbonne,
Toûjours il pleut, toûjours il tonne ;
Toute la Nuit doncques il plût,
Et tant d'eau cette nuit il chût,
Que la campagne ſubmergée
Tint deux jours la ville aſſiégée.

Que cela ne vous ſurprenne point, quand il pleut ſix heures en cette ville, comme

c'est toûjours par orage, & qu'elle est située dans un fond, tout environné de montagnes, en peu de tems les eaux se ramassent en si grande abondance, qu'il est impossible d'en sortir, sans courir risque de se noyer. Nous le voulûmes pourtant hazarder ; mais l'accident d'un Laquais emporté par une ravine, & qui sans doute étoit perdu, si son cheval ne l'eût sauvé à la nage, nous fit rentrer bien vîte pour attendre que les passages fussent libres. Des Messieurs que nous trouvâmes se promenant dans la grande place, & qui nous parurent être des principaux du Païs, ayant apris nôtre avanture, crûrent, qu'il étoit de leur honneur de ne nous laisser pas ennuyer. Ils nous voulurent donc faire voir les raretez de leur ville ; & nous menérent d'abord dans l'Eglise Cathédrale, qu'ils prétendoient être un chef-d'œuvre pour la hauteur de ses voûtes, mais nous ne saurions pas bien dire au vrai,

Si l'architecte qui la fit,
La fit ronde, ovale, ou quarrée ;
Et moins encor s'il la bâtit
Haute, basse, large, ou serrée :
Car arrivez en ce saint lieu

Nous

Nous n'eûmes jamais autre envie
Que de faire des vœux à Dieu
De ne le voir de nôtre vie.

Ce qu'on y montre encore de rare
Est un vieux & sombre tableau,
Où l'on voit sortir un Lazare,
A demi-mort de son tombeau;
Mais le peintre l'a si bien fait
Sec, pâle, hideux, noir, effroyable,
Qu'il semble bien moins le portrait
Du bon Lazare que d'un Diable.

Ces Messieurs ne furent pas contens de nous avoir fait voir ces deux merveilles. Ils eurent encore la bonté, pour nous regaler tout-à-fait, de nous présenter à deux ou trois de leurs plus polies demoiselles, qui tomboient en verité de la verole: voilà tous les divertissemens que nous eûmes à Narbonne. Voyez par là, si deux jours que nous y demeurâmes se passerent agréablement. Toi qui nous as si bien diverti,

Digne objet de nôtre courroux,
Vieille ville toute de fange
Qui n'es que ruisseaux, & qu'égoûts;

Pourrois-tu prétendre de nous
Le moindre vers à ta loüange ?
Va, tu n'es qu'un quartier d'Hyver
De quinze ou vingt malheureux drilles;
Où l'on peut à peine trouver
Deux ou trois miſerable filles
Auſſi mal ſaines que ton air :
Va, tu n'eus jamais rien de beau,
Rien qui merite qu'on le priſe ;
Bien peu de choſe eſt ton tableau,
Et bien moins que rien ton Egliſe.

L'apoſtrophe eſt un peu violente, ou l'imprecation un peu forte ; mais nous paſſâmes dans cette étrange demeure deux journées avec tant de chagrin, qu'elle en eſt quitte à bon marché. Enfin les eaux s'écoulérent, & nos chevaux n'en ayant plus que juſques aux ſangles, il nous fut permis de ſortir. Après avoir marché trois ou quatre lieuës dans les plaines toutes noyées, & paſſé ſur de méchantes planches, un torrent qui s'étoit fait de l'égoût des eaux large comme une riviere ; Beziers, cette ville ſi propre & ſi bien ſituée, nous fit voir un Païs auſſi-beau, que celui dont nous

nous partions étoit vilain. Le lendemain ayant traversé les Landes de Saint Huberi, & goûté les bon muscats de Loupian, nous vîmes Montpellier se présenter à nous, environné de ces plantades & de ces blanquetes que vous connoissez. Nous y abordâmes à travers mille boules de mail; car on joue là le long des chemins à la Chicane. Dans la grande rue des parfumeurs, par où l'on entre d'abord, l'on croit être dans la boutique de (*a*) Martial; & cependant

Bien que de cette belle ville
Viennent les meilleures senteurs;
Son terroir en Muscat fertile
Ne lui produit jamais de fleurs.

Cette rue si parfumée conduit dans une grande place, où sont les meilleures hôtelleries. Mais nous fûmes bien-tôt épouvantez,

De rencontrer en cette place
Un grand concours de populace;
Chacun y nommoit d'Assouci.
Il sera brûlé, Dieu merci,

(*a*) Marchand Parfumeur à Paris.

Diſoit une vieille bagaſſe ;
Dieu veuille qu'autant on en faſſe
A tous ceux qui vivent ainſi.

La curioſité de ſavoir ce que c'étoit, nous fit avancer plus avant ; tout le bas étoit plein de peuple, & les fenêtres remplies de perſonnes de qualité. Nous y connûmes un des principaux de la ville qui nous fit entrer auſſi-tôt dans le logis. Dans la chambre, où il étoit, nous aprîmes qu'effectivement on alloit brûler d'Aſſouci, pour un crime qui eſt en abomination parmi les femmes. Dans cette même chambre, nous trouvâmes grand nombre de dames, qu'on nous dit être les plus polies, les plus qualifiées, & les plus ſpirituelles de la ville ; quoi que pourtant elles ne fuſſent, ni trop belles, ni trop bien miſes. A leurs petites mignardiſes, leur parler gras, & leurs diſcours extraordinaires, nous crûmes bien-tôt que c'étoit une aſſemblée des précieuſes de Montpellier ; mais bien qu'elles fiſſent de nouveaux efforts à cauſe de nous, elles ne paroiſſoient que des Précieuſes de campagne, & n'imitoient que foiblement les nôtres de Paris. Elles ſe mirent exprès ſur le chapitre des Beaux-Eſprits, afin de nous faire voir ce

qu'elles

qu'elles valoient par le commerce qu'elles ont avec eux. Il ſe commença donc une converſation aſſez plaiſante ;

Les unes diſoient que Ménage
Avoit l'air & l'eſprit galant ;
Que Chapelain n'étoit pas ſage,
Que Coſtar n'étoit pas pédant.
Et les autres croyoient Monſieur de Scuderis
Un homme de fort bonne mine,
Vaillant, riche, & toûjours bien mis,
Sa Sœur une beauté divine,
Et Pelliſſon un Adonis.

Elles en nommerent encore une très-grande quantité, dont il ne nous ſouvient plus. Après avoir bien parlé des beaux-eſprits, il fut queſtion de juger de leurs ouvrages. Dans (*a*) l'*Alaric*, & dans le (*b*) *Moyſe*, on ne loüa que le jugement, & la conduite ; & dans la *Pucelle* rien du tout ; dans Sarraſin, on n'eſtima que la Lettre de Monſieur Ménage ; & la Préface de Monſieur Pelliſſon fut traitée de ridicule ; Voiture même paſſa pour un homme groſſier. Quant

(*a*) Poëme heroïque de Mr. de *Scuderi*. (*b*) Poëme heroïque de *S. Amant*.

Quant au Romans, (*a*) *Caſſandre* fut eſtimé pour la délicateſſe de la converſation ; (*b*) *Cyrus*, & *Clelie*, pour la magnificence de l'expreſſion, & la grandeur des évenemens. Mille autres choſes ſe débiterent encore plus ſurprenantes que tout cela. Puis inſenſiblement la converſation tomba ſur d'Aſſouci, parce qu'il leur ſembla que l'heure de l'execution approchoit. Une de ces dames prit la parole, & s'adreſſant à celle qui nous avoit paru la principale, & la maîtreſſe Précieuſe :

Ma bonne, eſt-ce celui qu'on dit
Avoir autrefois tant écrit,
Même compoſé quelque choſe
En vers ſur la (*c*) *Metamorphoſe* ?
Il faut donc qu'il ſoit bel Eſprit.
Auſſi l'eſt-il, & l'un des vrais,
Reprit l'autre, & des premiers faits,
Ses lettres lui furent ſcellées
Dès leurs premieres aſſemblées :
J'ai la liſte de ces Meſſieurs,
(*d*) Son nom eſt en tête des leurs,

Puis

(*a*) Roman de *Calprenede*. (*b*) *Cyrus* & *Clelie*, deux Romans de Mademoiſelle de *Scuderi* (*c*) *D'Aſſouci* a traduit en vers burleſques une partie des *Metamorphoſes d'Ovide*. Cette Traduction eſt à peine digne *d'occuper le loiſir des Laquais & des Pages*. (*d*) D'Aſſouci n'a jamais été de l'Academie Françoiſe. C'eſt une faute que la Chapelle fait faire à ces Précieuſes, pour les rendre plus ridicules

Puis d'une mine ſerieuſe
Avec certain air affecté,
Panchant ſa tête de côté,
Et de ce ton de précieuſe,
Lui dit : Ma chere, en verité
C'eſt dommage que dans Paris
Ces Meſſieurs de l'Academie,
Tous ces Meſſieurs les Beaux-Eſprits
Soient ſujets à telle infamie.

L'envie de rire nous prit ſi furieuſement, qu'il nous falut quitter la chambre & le logis ; pour en aller éclater à nôtre aiſe dans l'hôtellerie. Nous eûmes toutes les peines du monde à paſſer dans les ruës à cauſe de l'affluence du peuple.

Là d'hommes on voyoit fort peu.
Cent mille femmes animées,
Toutes de colére enflammées,
Accouroient en foule en ce lieu
Avec des torches allumées.

Elles écumoient toutes de rage ; & jamais on n'a rien vû de ſi terrible. Les unes diſoient que c'étoit trop peu de le brûler ; les autres qu'il falloit l'écorcher vif auparavant ;

vant; & toutes, que si la Justice le leur vouloit livrer, elles inventeroient de nouveaux supplices pour le tourmenter. Enfin,

L'on auroit dit à voir ainsi
Ces Bacchantes échevelées,
Qu'au moins ce Monsieur d'Assouci
Les auroit toutes violées;

Et cependant il ne leur avoit jamais rien fait. Nous gagnâmes avec bien de la peine nôtre logis, où nous aprîmes en arrivant, qu'un homme de condition avoit fait sauver ce malheureux; & quelque tems après on nous vint dire que toute la Ville étoit en rumeur, que les femmes y faisoient une sédition, & qu'elles avoient déja déchiré deux ou trois personnes, pour être seulement soupçonnées de connoître d'Assouci: cela nous fit une très-grande frayeur,

Et de peur d'être pris aussi,
Pour amis du Sieur d'Assouci:
Ce fut à nous de faire gille;
Nous fûmes donc assez prudens,
Pour quitter d'abord cette ville,
Et cela fut d'assez bon sens.

Nous

Nous nous ſauvons donc, comme des criminels par une porte écartée, & prenons le chemin de (*a*) Maſſillargues, eſperans de pouvoir arriver avant la nuit à une demie lieuë de Montpellier. Nous rencontrâmes nôtre d'Aſſouci avec un page aſſez joli qui le ſuivoit. En deux mots il nous conta ſes diſgraces, auſſi n'avions-nous pas le loiſir d'écouter un long diſcours, ni de le faire. Chacun donc s'en alla de ſon côté, lui fort vîte, quoi qu'à pied, & nous aſſez doucement, à cauſe que nos chevaux étoient fatiguez. Nous arrivâmes devant la nuit chez Monſieur de Cauviſſon, qui penſa mourir de rire de nôtre avanture: Il prit le ſoin par ſa bonne chére, & par ſes bons lits, de nous faire bien-tôt oublier ces fatigues. Nous ne pûmes étant ſi proches de Niſmes refuſer à nôtre curioſité de nous détourner pour aller voir

Ces grands & fameux bâtimens
Du Pont du Gar, & des Arénes,
Qui nous reſtent pour monumens
Des magnificences Romaines:
Ils ſont plus entiers & plus ſains,
Que tant d'autres reſtes ſi rares,

Echa-

(*a*) Bourg à quatre lieuës de Montpellier.

Echapez aux brutales mains
De ce déluge de barbares,
Qui furent les fleaux des humains.

Fort ſatisfaits du Languedoc, nous prîmes aſſez vîte la route de Provence par cette grande prairie de Beaucaire, ſi celébre pour ſa foire ; & le même jour nous vîmes de bonne heure

Paroître ſur les bords du Rhône
Ces murs pleins d'illuſtres bourgeois,
Glorieux d'avoir autrefois
Eu chez eux la cour & le thrône
De trois ou quatre puiſſans Rois.

On y aborde par

Cette heureuſe, & fertile plaine,
Qui doit ſon nom à la vertu
Du grand & fameux Capitaine,
Par qui le fier Danois battu
Reconnut la grandeur Romaine.

Nous vîmes, pour vous parler un peu moins poëtiquement, cette belle & célébre Ville d'Arles, qui par ſon pont de bateaux nous fit paſſer de Languedoc en Provence. C'eſt aſſurément y entrer par la plus belle Por-

porte. La ſituation admirable de ce lieu y a preſque attiré toute la nobleſſe du païs, & les dames y ſont propres, galantes, & jolies; mais ſi couvertes de mouches qu'elles en paroiſſent un peu coquettes. Nous les vîmes toutes au cours où nous fûmes, faiſant fort bien leur devoir, avec quantité de Meſſieurs aſſez bien faits. Elles nous donnerent lieu de les accoſter, quoi qu'inconnuës; & ſans vanité nous pouvons dire qu'en deux heures de converſation nous avançâmes aſſez nos affaires; & que nous fîmes peut-être quelques Jaloux. Le ſoir on nous pria d'une aſſemblée, où l'on nous traita plus favorablement encore: mais avec tout cela ces belles ne pûrent obtenir de nous qu'une nuit, & le lendemain nous en partîmes, & traverſâmes avec bien de la peine

La vaſte & (*a*) pierreuſe campagne
Couverte encor de ces cailloux,
Qu'un Prince revenant d'Eſpagne
Y fit pleuvoir dans ſon courroux.

D C'eſt

(*a*) Elle eſt appellée par les Anciens Romains *Campi Lapidei*: c'eſt, dit *Pline*, Liv. III. Ch. IV. un monument de combats d'Hercule, *Herculis præliorum memoria*. Ce Heros ayant à combattre quelques Geans en cet endroit-là, Jupiter fit tomber ſur eux une pluie de pierre, qui couvrit de cailloux cette grande Plaine. Apparemment c'eſt à cette Fable que Mr. de la Chapelle fait alluſion.

C'eſt une grande plaine toute couverte de cailloux effectivement juſques à Salon petite Ville, & qui n'a point d'autre rareté que le tombeau de (*a*) Noſtradamus. Nous y couchâmes, & nous n'y dormîmes pas un moment, à cauſe des hauts cris d'une Comedienne, qui s'aviſa d'accoucher cette nuit proche de nôtre chambre de deux petits Comediens. Un tel vacarme nous fit monter à cheval de bon matin, & cette diligence servit à nous faire conſiderer plus à nôtre aiſe en arrivant à Marſeille, cette multitude de maiſons qu'ils appellent baſtides, dont toute la campagne voiſine eſt couverte. Le grand nombre en eſt plus ſurprenant que la beauté ; car elles ſont toutes fort petites, & fort vilaines. Vous avez tant oüi parler de Marſeille, que de vous en entretenir préſentement ce ſeroit répéter les mêmes choſes, & peut-être vous ennuyer.

Tout le monde ſait que Marſeille
Eſt riche, illuſtre, & ſans pareille
Pour ſon terroir, & pour ſon port ;
Mais il vous faut parler du fort,
Qui ſans doute eſt une merveille :
C'eſt Nôtre Dame de la Garde,

Gou-

(*a*) On voit par une Inſcription gravée ſur ſon tombeau qu'il mourut en 1566. âgé de 62. ans, ſix mois, & dix jours.

Gouvernement commode & beau,
A qui ſuffit pour toute garde
Un Suiſſe avec ſa hallebarde
Peint ſur la porte du château.

Ce fort eſt ſur le ſommet d'un rocher preſque inacceſſible, & ſi haut élevé, que s'il commandoit à tout ce qu'il voit au deſſous de lui, la plûpart du genre humain ne vivroit que ſous ſon plaiſir.

(*a*) Auſſi voyons-nous que nos Rois
En connoiſſant bien l'importance,
Pour le confier ont fait choix
Toûjours de gens de conſéquence,
De gens pour qui dans les alarmes,
Le danger auroit eu des charmes,
De gens prêts à tout hazarder,
Qu'on eût vû long-temps commander,
Et dont le poil poudreux eût blanchi ſous les armes.

Une deſcription magnifique, qu'on a faite autrefois de cette Place nous donna la curioſité de l'aller voir. Nous grimpâmes

 plus

(*a*) Raillerie contre Scuderi qui avoit eû le Gouvernement de cette Place, dont il avoit fait une deſcription magnifique.

plus d'une heure avant que d'arriver à l'extrémité de cette montagne, où l'on est bien surpris de ne trouver qu'une méchante mazure tremblante, prête à tomber au premier vent. Nous frappâmes à la porte; mais doucement, de peur de la jetter par terre; & après avoir heurté long-temps, sans entendre même un chien aboyer sur la tour,

Des gens qui travailloient là proche,
Nous dirent : Messieurs, là dedans
On n'entre plus depuis long-temps :
Le Gouverneur de cette roche
Retournant en cour par le coche
A depuis environ quinze ans
Emporté la clef dans sa poche.

La naïveté de ces bonnes gens nous fit bien rire, sur-tout, quand ils nous firent remarquer un écriteau que nous lûmes avec assez de peine; car le tems l'avoit presque effacé.

Portion du Gouvernement
A Loüer tout presentement.

Plus bas en petit caractere,

Il faut s'adresser à Paris,
Ou chez Conrart le Secretaire,
Ou chez (*a*) Courbé l'homme d'affaire
De tous Messieurs les Beaux-Esprits.

Croyant après cela n'avoir plus rien de rare à voir en ce Païs, nous le quittâmes sur le champ, & même avec empressement, pour aller goûter des muscats à la Cioutat. Nous n'y arrivâmes pourtant que fort tard, parce que les chemins sont rudes, & que passant par Cassis, il est bien difficile de ne s'y pas arrêter à boire. Vous n'êtes pas assûrément curieux de savoir de la Cioutat,

Que les marchands & les nochers
La rendent fort considerable :
Mais pour le muscat adorable,
Qu'un Soleil proche & favorable
Confit dans les brûlans rochers,
Vous en aurez, fréres très-chers,
Et du meilleur sur vôtre table.

Les grandes affaires que nous avions en ce lieu, furent achevées aussi-tôt que nous eûmes acheté le meilleur vin. Ainsi le lendemain vers le midi, nous nous acheminâ-

(*a*) Fameux Libraire.

mes vers Toulon. Cette Ville eſt dans une ſituation admirable, expoſée au midi, & couverte au Septentrion par des montagnes élevées juſques aux nuës, qui rendent ſon port le plus grand, & le plus ſûr qui ſoit au monde. Nous y trouvâmes Monſieur le Chevalier Paul, qui par ſa charge, par ſon merite, & par ſa dépenſe eſt le premier & le plus conſiderable du païs.

C'eſt ce Paul dont l'experience
Gourmande la mer, & le vent;
Dont le bonheur & la vaillance
Rendent formidable la France
A tous les peuples du Levant.

Ces vers ſont auſſi magnifiques que ſa mine; mais en verité quoi qu'elle ait quelque choſe de ſombre, il ne laiſſe pas d'être commode, doux, & tout-à-fait honnête. Il nous régala dans ſa caſſine, propre, & ſi bien entenduë, qu'elle ſemble un petit palais enchanté. Nous n'avions trouvé juſques-là que des orangers de médiocre grandeur, & dans des jardins; l'envie d'en voir de gros, comme des chênes, & dans le milieu des campagnes, nous fit aller juſques à Hieres. Que ce lieu nous plût! qu'il eſt char-

charmant! & quel séjour seroit-ce que Paris sous un si beau climat!

Que c'est avec plaisir, qu'aux mois
Si fâcheux en France, & si froids,
On est contraint de chercher l'ombre
Des orangers, qu'en mille endroits
On y voit, sans rang, & sans nombre,
Former des forêts, & des bois.
Là jamais les plus grands hyvers
N'ont pû leur déclarer la guerre:
Cet heureux coin de l'univers
Les a toûjours beaux, toûjours verds;
Toûjours fleuris en pleine terre.

Qu'ils nous ont donné de mépris pour les nôtres, dont les plus conservez, & les mieux gardez ne doivent pas être en comparaison appellez des orangers;

Car ces petits nains contrefaits
Toûjours tapis entre deux ais,
Et contraints sous des casemattes,
Ne sont à bien parler, que vrais
Et miserables culs-de-jattes.

Nous ne pouvions terminer nôtre voyage

ge par un lieu qui nous laissât une idée plus agréable ; aussi dès le moment ne songeâmes-nous plus qu'à retourner à Paris. Nôtre devotion nous fit pourtant détourner un peu pour aller à la Sainte Baume. C'est un lieu presque inaccessible, & que l'on ne peut voir sans effroi. C'est un antre dans le milieu d'un rocher escarpé, de plus de quatre-vingt toises de haut, fait assûrément par miracle ; car il est bien aisé de voir que les hommes

N'y peuvent avoir travaillé,
Et l'on croit avec aparence,
Que les Saints Esprits ont taillé
Ce roc, qu'avec tant de constance,
La Sainte a si long-tems mouillé
Des larmes de sa pénitence.
Mais si d'une adresse admirable
L'Ange a taillé ce roc divin,
Le Démon cauteleux, & fin
En a fait l'abord effroyable,
Sachant bien que le Pelerin
Se donneroit cent fois au Diable,
Et se damneroit en chemin.

Nous

Nous y montâmes cependant avec bien de la peine par une horrible pluie, & par la grace de Dieu, sans murmurer un seul mot. Mais nous n'y fûmes pas plûtôt arrivez, qu'il nous prit une extrême impatience d'en sortir sans savoir pourquoi. Nous examinâmes donc assez brusquement la bizarrerie de cette demeure, & nous nous instruisîmes en un moment des Religieux, de leur Ordre, de leur coûtume, & de leur maniere de traiter les passans; car ce sont eux qui les reçoivent, & qui tiennent hôtellerie.

L'on n'y mange jamais de chair,
L'on n'y donne que du pain d'orge,
Et des œufs qu'on y vend bien cher.
Les Moines hideux ont de l'air
Des gens qui sortent d'une forge:
Enfin ce lieu semble un enfer,
Ou pour le moins un coupe-gorge:
L'on ne peut être sans horreur,
Dedans cette horrible demeure,
Et la faim, la soif, & la peur
Nous en firent sortir sur l'heure.

Bien qu'il fût presque nuit, & qu'il fît le

plus vilain tems du monde, nous aimâmes mieux hazarder de nous perdre dans les montagnes, que de demeurer à la Sainte Baume. Les Reliques qui ſont à (*a*) Saint Maximin nous porterent bonheur, & nous y firent arriver avec l'aide d'un guide, ſans nous y être égarez, mais non pas, ſans y être mouillez. Auſſi le lendemain la matinée s'étant paſſée toute entiere en dévotion, c'eſt-à-dire, à faire toucher des chapelets à quantité de corps Saints, & à mettre d'aſſez groſſes pieces à tous les troncs, nous allâmes nous enyvrer d'excellente Blanchette de Negreaux, & de là coucher à Aix. C'eſt une Capitale, ſans riviere, & dont tous les dehors ſont fort déſagréables. Mais en recompenſe belle, & aſſez bien bâtie, & de bonne chere. Orgon fut enſuite nôtre couchée, lieu célébre pour tous les bons vins; & le jour d'après, Avignon nous fit admirer la beauté de ſes murailles. Madame (*b*) de Caſtelane y étoit, à qui nous rendîmes viſite auſſi-tôt, le même jour, qui fut le jour des Morts. Nous la trouvâmes chez elle en bonne compagnie;

(*a*) Petite Ville à huit lieuës d'Aix. (*b*) Si connuë depuis ſous le nom *de Marquiſe de Gange*. Elle épouſa le Baron de Caſtelane à l'âge de treize ans en 1644. & en ſecondes Nôces le Marquis de Gange en 1648.

gnie ; elle n'étoit point comme les autres veuves dans les Eglises à prier Dieu ;

Car bien qu'elle ait l'ame assez tendre
Pour tout ce qu'elle auroit cheri,
On auroit peine à la surprendre
Sur le tombeau de son mari.

Avignon nous avoit paru si beau, que nous voulûmes y demeurer deux jours, pour l'examiner plus à loisir. Le soir que nous prenions le frais sur le bord du Rhône par un beau clair de Lune, nous rencontrâmes un homme qui se promenoit, qui nous sembloit avoir de l'air du Sieur d'Assouci ; son manteau qu'il portoit sur le nez empêchoit qu'on ne le pût bien voir au visage : dans cette incertitude nous prîmes la liberté de l'accoster, & de lui demander,

Est-ce vous, Monsieur d'Assouci ?
Ouï, c'est moi, Messieurs, me voici,
N'ayant plus pour tout équipage,
Que mes vers, mon lut, & mon Page :
Vous me voyez sur le pavé
En désordre, mal propre, & sale,

Auſſi je me ſuis eſquivé,
Sans emporter paquet, ni male;
Mais enfin me voilà ſauvé;
Car je ſuis en terre Papale.

Il avoit effectivement avec lui le même page que nous lui avions vû, lors qu'il ſe ſauva de Montpellier, & que l'obſcurité nous avoit empêché de diſcerner. Il nous prit envie de ſavoir au vrai ce que c'étoit que ce petit garçon, & quelle belle qualité l'obligeoit à le mener avec lui; nous le queſtionnâmes donc aſſez malicieuſement, lui diſant:

Ce petit page qui vous ſuit,
Et qui derriere vous ſe gliſſe,
Que fait-il? en quel exercice,
En quel art l'avez-vous inſtruit?
Il fait tout, dit-il, s'il vous duit,
Il eſt bien à vôtre ſervice.

Nous le remerciâmes lors bien civilement, ainſi que vous euſſiez fait, & ne lui répondîmes autre choſe,

Qu'adieu, bon ſoir, & bonne nuit:
De vôtre page qui vous ſuit,
Et qui derriere vous ſe gliſſe,

Et

Et de tout ce qu'il ſait auſſi,
Grandmerci Monſieur d'Aſſouci ;
D'un ſi bel offre de ſervice,
Monſieur d'Aſſouci grandmerci.

Nôtre lettre finira par ce bel endroit, quoi qu'elle ſoit écrite de Lion : ce n'eſt pas que nous n'ayons encore à vous mander des beautez du Pont-Saint-Eſprit ; des bons vins de Condrieux, & de Côte-rôtie ; mais en verité nous ſommes ſi las d'écrire, que la plume nous tombe des mains, outre que nous voulons avoir dequoi vous entretenir, lors que nous aurons le plaiſir de vous revoir : cependant,

Si nous allions tout vous déduire,
Nous n'aurions plus rien à vous dire :
Et vous ſaurez qu'il eſt plus doux
De cauſer buvant avec vous,
Qu'en voyageant de vous écrire.
Adieu les deux freres nourris,
Auſſi bien que gens de la ville
Que nous aimons plus que dix mille
Des plus aimables de Paris.

Date

Date.

De Lion, où l'on nous a dit,
Que le Roi par un rude édit,
Avoit fait défenſes expreſſes,
Expreſſes défenſes à tous
De plus porter chauſſes Suiſſeſſes;
Cet édit, qui n'eſt rien pour nous,
Vous réduit en grandes détreſſes,
Groſſes bedaines, groſſes feſſes;
Car où diable vous mettrez-vous?

Adreſſe.

A Meſſieurs les aînez BROUSSINS,
Chacun enſeignera la ruë;
Car leur demeure eſt plus connuë
Au Marais que les Capucins.

LETTRE

LETTRE DE Mr. LA CHAPELLE A Mr. MOREAU,

Ecrite de St. Lazare, à l'âge de 20. ans.

JE ne vous ferai point ici la description de la Maison de St. Lazare où je suis, puisque je vous la vais faire en Vers; je me contenterai seulement de vous dire pour vous exciter à compassion, que je suis dans un lieu où on me donne tout ce qui m'est inutile, & rien de ce qui m'est nécessaire. J'ai un Benitier, & je n'ai point de pot de chambre auprès de mon lit. J'ai un prié-Dieu, & je n'ai point de chaise ni de table dans ma chambre. J'ai un surplis, & je n'ai point de chemise. J'ai un bonnet pour le jour, & je n'en ai point de nuit. J'ai une soutane, & je n'ai point de robe de chambre. J'ai des pantoufles, & je n'ai point de souliers. A table j'ai des serviettes, des assiettes, des couteaux, des cuiliers, & je n'ai rien à manger. Enfin, Monsieur, dans les conversations je n'ai que des gens qui m'importunent, & je n'en ai point qui me divertissent : car tous leurs entretiens ne sont que des invectives contre les vicieuses coûtumes du siécle & de s'emporter, particu-

ticulierement contre ceux qui au lieu de dire, *Je me recommande à vos bonnes graces*; disent, quand ils se quittent, *je suis vôtre serviteur.*

STANCES.

TOi qui nous fais voir la sagesse
Jointe avec la vivacité ;
Toi qui ravis la liberté
Aux Dames par ta gentillesse,
Comme aux hommes par ta bonté,

Moreau, le pauvre Solitaire,
Qui sans ta consolation
Seroit mort dans la mission ;
En ce peu de mots te va faire
Une triste description.

Dans une froide plaine assise
Est une chetive maison,
Où jamais ne fut vû tison,
Et qui ne peut parer la Bize
Que par quelque foible cloison.

Ceux qui ce logement bâtirent,
Desirant se mortifier,
Et n'y faire rien que prier,
Une grande Eglise ils y firent,

Et pas une cave ou grenier.

Je puis dire que rien ne fume
Jamais en ce funeſte lieu,
Et qu'on n'y voit jamais de feu,
Que quand aux Vêpres on allume
L'Encenſoir pour honorer Dieu.

Là, de pauvres gens pâles, blêmes,
Secs, tous meurtris & decharnez,
Par les coups qu'ils ſe ſont donnez,
Diſent qu'aſſurément eux-mêmes,
Et tous les autres ſont damnez.

Nuit & jour ils ſont en priéres,
Tant ils ont crainte de l'Enfer,
Et pour mieux ſurmonter la chair,
Se donnent cent coups d'étriviéres,
Ce qui s'appelle en triompher.

Ce lieu où ſans ſonner ſonnette,
Perſonne n'entre ni n'en ſort,
Eſt le lieu d'où moins vif que mort,
Je t'écris, que cette retraite
Commence à me déplaire fort.

Mais afin qu'on ne puiſſe dire,
Que pour peu de difficultez,
Mes ſemblables ſont rebutez,

Mon deſſein eſt de te décrire
Mes moindres incommoditez.

Ma Chambre ou plûtôt une armoire,
Que l'on a fait pour me ſerrer,
D'abord qu'on me la vint montrer,
Me fit rire, & j'eus peine à croire,
Que j'y puſſe jamais entrer.

Dans ce lieu, moins chambre que cage,
Un Aquilon froid & mutin
Me fait trembler ſoir & matin;
Car pour me parer de ſa rage,
Mon plus gros mur eſt de ſapin.

Apprens maintenant la ſtructure
De nos miſerables grabats,
Deux ais ſervent de matelas,
Un tapis vert de couverture,
Et deux ſervietes de deux draps.

Dès que j'abbaiſſe les paupieres,
Sur mes yeux du ſommeil battus,
Un clauſtral B*énédicamus*,
M'éveille & m'envoye aux priéres,
Qui durent trois heures & plus.

Le dîner, où plûtôt dînette,

Que ſans déjeûner on attend,
N'eſt rien qu'un petit plat, moins grand
Que la plus petite palette,
Dont ou uſe à tirer du ſang.

A ce plat on proportionne
Un peu de Vache & de Brebi,
Si peu même qu'une fourmi
N'auroit pas, à ce qu'on nous donne,
De quoi ſe ſouler à demi.

Le Vin groſſier, rouge, inſipide,
Ne peut qu'avec peine couler,
Et je ne ſaurois avaler
Ce vilain Cotignac liquide,
Sans avoir peur de m'étrangler.

Ce petit dîner, je t'aſſure,
Nous tient demie heure pourtant;
Mais ne t'en étonne pas tant,
C'eſt que Benedicité dure
Un quart d'heure, & Graces autant.

Après dîner, c'eſt l'ordinaire,
Pour aider la digeſtion,
Il y a récréation

Où l'on employe une heure entiere,
En quelque converſation.

Ces converſations Chrétiennes
Vraiment dignes de ces Oiſons,
Sont par mille ſottes raiſons,
De me prouver que les Antiennes,
Valent mieux que les Oraiſons.

Que tous les jours ma faim ſoit grande,
Mon dîner te le fait juger,
Cependant pour ne point charger
Mon eſtomach de trop de viande,
Mon ſouper n'eſt pas moins leger.

Enfin, *Moreau*, quoi que j'en diſe,
J'en dis bien moins qu'il n'y en a,
Mais il faut finir, car voilà
L'heure qui m'appelle à l'Egliſe,
Où les autres chantent déja.



POESIES DIVERSES DE MONSIEUR LA CHAPELLE.

Sur un Eclipse de Soleil.

STANCES.

QUEL moyen de s'en dispenser?
J'allois tout de bon commencer,
A vous composer sur l'Eclipse
Un livre plus gros & plus long,
Qu'un des tomes de Juste Lipse;
Tout rempli d'un savoir profond
En beau stile d'Apocalypse.

Quand Pallas, la sage pucelle,
Qui m'aime de bonne amitié,
S'apparut à moi toute telle

Qu'elle eſt au ciel dans ſa ruelle,
Sur l'eſtrade & tapis de pié :
Et quoi ! pauvre innocent, dit-elle,
Vraiment tu me fais grand' pitié,
D'aller perdre ainſi la cervelle
Rêvant à cette bagatelle
Plus qu'il ne faut de la moitié.

Surpriſe des impertinences
Que l'on débite en ce bas lieu,
J'y viens faire des remontrances
A ces fous qui ſans connoiſſances,
Raiſonnent comme il plaît à Dieu,
Gâtent mes plus belles Sciences.
Et pour l'Eclipſe à quoi tu penſes
Je te vais faire voir en peu,
Que ces forgeurs d'extravagances
Tirent cent fauſſes conſequences
D'une choſe qui n'eſt qu'un jeu.

Sache que ce jour-là mon pére
Fit à déjeûner ſi grand' chére,
Et trouva ſi bon le nectar,
Que Môme le Dieu des ſornettes
Le voyant être un peu gaillard,
Et dans ſes humeurs de goguettes,

Lui propoſa que les planettes
Joûaſſent à Colin-Maillard:

A Colin-Maillard, dit le maître
Du char brillant & lumineux,
Si par malheur je l'allois être,
Tous les hommes ſont ſi peureux,
Qu'il ſe croiroient morts quand mes feux
Commenceroient à diſparoître.
Chacun fermeroit ſa fénêtre,
Et Morin * le plus fou d'entre eux
En prédiroit quelque biſſêtre.

Quoi! tu veux conclure par-là,
Répond le grand Dieu qui foudroie,
Qu'un fat pourra troubler ma joie!
Que m'importe, s'il en fera
Des contes de ma mére-l'oie.
Je jure Styx dont l'eau tournoie
Dans le païs de Tartara,
Qu'à Colin-Maillard on joûra.
Sus, qu'on tire au ſort & qu'on voie
Qui de vous autres le ſera.

Le bon Soleil l'avoit bien dit,

* *Jean-Baptiſte Morin*, célébre Mathematicien fort entêté de l'Aſtrologie Judiciaire. Voyez ſon Article dans le Dictionnaire de *Bayle*.

Il le fut ſuivant ſon préſage :
Toute la compagnie en rît,
Et ſans différer davantage,
Auſſi-tôt la Lune s'offrit
A lui bien couvrir le viſage ;
Ce que volontiers on ſouffrit
Attendu l'étroit parentage.

Le reſte vous l'avez pû voir,
Chacun pût lors s'appercevoir
Que l'on ne voyoit preſque goûte ;
Et ſans la Lune qui ſans doute
Ne fit pas trop bien ſon devoir,
Le Soleil faiſoit banqueroute,
Le matin devenoït le ſoir,
Vous étiez tous au déſeſpoir,
Croyant la nature en déroute ;
Et pas un n'eût pû concevoir,
Que nous autres là-haut ſur la céleſte Voute
Ne faiſions que crier : *Gare le pot au noir.*

ODE, A CARRE'.

LA belle & galante maniére
Dont vous mettez Vers en lumiére,
Nous fait bien voir, Monſieur Carré,

Que

Que lorsque vous serez Curé
Vous direz peu vôtre breviaire.

Bien plûtôt aurez soin & cure,
Quand vous serez à vôtre Cure,
D'avoir toûjours force poulets,
Et de vin savoureux & frais
Très-suffisante fourniture.

Aussi ne verra-t-on chez vous
Hypocrites ni loups-garous:
Torcols à grimassante mine,
Ni cagots de telle farine,
Mais bien des gens faits comme nous.

Maintenant quant au panégyre
Que sans rougir je n'ai sû lire,
Fort vraiment vous m'obligerez,
Si lorsque vous nous récrirez,
Il vous plaît de n'en pas tant dire.

Hé quoi! Là-dedans mon éloge
Dure plus d'une heure d'horloge,
Et pas un ne voit le pourquoi;
Car je ne suis Prince ni Roi,
Et vertu nulle en moi ne loge.

Ce n'eſt pas que ſi grande lettre
Ne m'obligeât bien à vous mettre
Un tel & beau remercîment ;
Mais écrivons ſans compliment ;
Puiſque nous écrivons en mètre.

Vous ſaurez donc qu'ici la peſte
Et la guerre encor plus funeſte ,
A ravi la moité des gens.
Je ne ſai ſi les Alemans.
Voudront bien épargner le reſte.

Le Nord nous a rendu viſite ,
Suivi d'un nombreux exercite
De Lorrains , Croates , & Goths ,
Le tout pour nous mettre en repos ,
Ainſi que gazette débite.

Cependant ils ne laiſſent pas
De charger leurs chevaux de bats ,
De mainte belle & bonne harde ;
Et tout ce qu'aux champs on hazarde
Eſt le butin de leurs ſoldats

Toutes ces troupes étrangéres
Font qu'on ne ſe promene guéres :
Helas ! comment le pourroit-on ,

Puiſ-

Puisque Chaillot & Charenton
Sont à présent places frontiéres.

Je suis renfermé dans la ville,
En grand chagrin, sans croix ni pile;
Nous buvons mal, & qui pis est,
Boirons long-tems mal, s'il ne plaît
Aux gens d'armes de faire gile.

Car à Melun une grand' chaîne
Qui tient la pauvre Seine en gêne,
Empêchant nos fameux voisins
D'amener ici leurs bons vins,
Nous réduit à ceux de Surêne.

Encore en avons-nous bien peu;
Car sur ma foi ce n'est pas jeu
D'en entreprendre la voiture
Et qui le fait sans avanture
En doit belle chandelle à Dieu.

Lettre écrite de la Campagne, à Mr. de MOLIERE.

VOTRE Lettre m'a touché très-sensiblement; & dans l'impossibilité d'aller

d'aller à Paris de cinq ou ſix jours, je vous ſouhaite de tout mon cœur en repos & dans ce païs. J'y contribuerois de tout mon poſſible à faire paſſer vôtre chagrin, & je vous ferois aſſûrément connoître que vous avez en moi une perſonne qui tâchera toûjours à le diſſiper, ou pour le moins à le partager. Ce qui fait que je vous ſouhaite encore davantage ici, c'eſt que dans cette douce revolution de l'année, après le plus terrible hyver que la France ait depuis long-tems ſenti, les beaux jours ſe goûtent mieux que jamais, & ſont tout autrement beaux à la campagne qu'à la ville, où quand vous les avez, il vous manque toûjours des endroits pour en prendre tout le plaiſir. Je me promene depuis le matin juſques au ſoir avec tant de ſatisfaction & de contentement d'eſprit, que je ne ſaurois croire m'en pouvoir laſſer. En verité, mon très-cher ami, ſans vous je ne ſongerois guére à Paris de longtems, & je ne me pourrois reſoudre à la retraite, que lorſque le Soleil fera la ſienne. Toutes les beautez de la campagne ne vont faire que croître & embellir, ſur tout celles du vert, qui nous donnera des feuilles au premier jour, & que nous commençons à trouver à redire depuis que le chaud

chaud ſe fait ſentir. Ce ne ſera pas néanmoins encore ſi-tôt ; & pour ce voyage, il faudra ſe contenter de celui qui tapiſſe la terre, & qui, pour vous le dire un peu plus noblement,

Jeune & foible rampe par bas
Dans le fond des prez, & n'a pas
Encor la vigueur & la force
De pénétrer la tendre écorce
Du ſaule qui lui tend les bras.

La branche amoureuſe & fleurie,
Pleurant pour ſes naiſſans appas
Toute en ſeve & larmes l'en prie,
Et jalouſe de la prairie
Dans cinq ou ſix jours ſe promet
De l'attirer à ſon ſommet.

Vous montrerez ces beaux vers à Mademoiſelle Menou ſeulement ; auſſi bien ſont-ils la figure d'elle & de vous. Pour les autres, vous verrez bien qu'il eſt à propos, ſur tout, que vos femmes ne les voient pas, & par ce qu'ils contiennent, & parce qu'ils ſont, auſſi bien que les premiers, tous des plus méchans. Je les ai faits pour répondre à cet endroit de vôtre let-

lettre, où vous me particularisez le déplaisir que vous donnent les partialitez de vos trois grandes actrices, pour la distribution de vos rôlles. Il faut être à Paris pour en resoudre ensemble; & tâchant de faire réüssir l'application de vos rôlles à leur caractére, remedier à ce démêlé qui vous donne tant de peine. En verité, grand homme, vous avez besoin de toute vôtre tête, en conduisant les leurs, & je vous compare à Jupiter pendant la guerre de Troie. La comparaison n'est pas odieuse, & la fantaisie me prit de la suivre quand elle me vint. Qu'il vous souvienne donc de l'embarras où ce maître des Dieux se trouva pendant cette guerre, sur les différens intérêts de la troupe céleste, pour réduire les trois Déesses à ses volontez.

Si nous en voulons croire Homére,
Ce fut la plus terrible affaire
Qu'eût jamais le grand Jupiter;
Pour mettre fin à cette guerre,
Il fut obligé de quitter
Le soin du reste de la terre.

Car Pallas, bien que la Déesse
Du bon sens & de la sagesse,

Cou-

Courant par tout le guilledou,
Avec ſon caſque & ſon hibou,
Paſſa pour folle dans la Gréce ;
Et lui qui l'aime avec tendreſſe,
Penſa devenir auſſi fou.

Sa Junon la grave matrone,
Sa compagne au céleſte thrône,
Devint une dame Alizon,
En faveur de Lacedemone,
Jurant que le bon * Roi griſon *Priam.
En auroit tout le long de l'aune,
Et que tous ceux de ſa maiſon
En feroient un jour à l'aumône.

Mais de l'autre côté Cypris,
Donna congé pour lors aux Ris,
Aux Jeux, aux Plaiſirs, à la Joie ;
Et prenant l'interêt de Troie,
S'arma pour défendre Pâris.

Le bon homme auſſi Neptunus
Gagné par ſa Niéce Venus,
Et Phebus l'Archer infaillible,
Devant qui (*a*) le Fils de Thetis

Né

(*a*) *Achille*, tué par une flêche, décochée par Pâris, mais dirigée par Apollon.

Ne ſe trouva pas invincible,
Firent tous deux tout leur poſſible
Pour les Murs qu'ils avoient bâtis.

Voilà l'Hiſtoire, que t'en ſemble ?
Crois tu pas qu'un homme aviſé
Voit par là qu'il n'eſt pas aiſé
D'accorder trois femmes enſemble ?
Fais-en donc ton profit, ſur tout
Tiens-toi neutre, & tout plein d'Homére,
Dis-toi bien, qu'en vain l'homme eſpére
Pouvoir jamais venir à bout
De ce qu'un grand Dieu n'a ſû faire.

A Monſieur le Marquis de JONSAC.

CHer Marquis, les vers qu'au beau Maine,
De l'agreable Pivangou,
Fait couler ton heureuſe veine,
Vertu, non de Dieu, mais de chou,
Ne ſont pas vers à la douzaine.
Quiconque rime ainſi ſans peine
Après avoir bû comme un trou,
Doit avoir au moins pour marreine
* Celle qui cauſa la migraine, ** Minerve.*

Don

Dont Jupin crût devenir fou :
Mais encor te faut-il dire où
Nous avons lû l'Epître tienne :
Ce fut à la Croix de Lorraine,
Lieu propre à se rompre le cou,
Tant la montée en est vilaine ;
Sur tout quand entre chien & loup
On en sort chantant mirdondaine.
Or là nous étions bien neuvaine
De gens valans tous peu ou prou,
J'entens, pour exprimer mon ou,
Moi valant peu, car la huitaine
Valoit assûrement beaucoup.

Mais aurois-tu pour agréable,
Toi qui sais ce que nous valons,
Que je t'apprisse aussi les noms
Et les rangs que tenoient à table
Ces neuf modernes Epulons ?

L'Illustre Chevalier qu'*Importe*
Etoit vis-à-vis de la porte,
Joignant le Comte de Lignon,
Homme à ne dire jamais non,
Quelque rouge bord qu'on lui porte.

Après

Après lui, l'Abbé du Brouſſin,
En chemiſe montrant ſon ſein,
Rempliſſoit dignement ſa place,
Qui prenoit ſoin d'un ſeau de glace
Où rafraîchiſſoit nôtre vin.

Moliére que bien connoiſſez,
Et qui nous a ſi bien farcez
Meſſieurs les Coquets & Coquettes,
Le ſuivoit, & beuvoit aſſez
Pour vers lé ſoir être en goguettes.

Auprès de ce grand Perſonnage
Un heureux hazard avoit mis
Du Toc, d'entre nous le plus ſage;
Ravi de voir les beaux Eſprits
Quitter Marais & Marécage,
Pour venir dans ſon voiſinage
Boire à l'autre bout de Paris.

Quant à nôtre Illuſtre & grand Maître
Le très-philoſophe Barreaux,
En ce rencontre il fit paroître,
Que les anciens ni les nouveaux
N'ont encore jamais vû naître
Homme qui ſût ſi bien connoître

La

La nature des bons morceaux.

Le petit Monsieur de la Mothe,
Non (a) celui qui toûjours a botte,
Et d'un grand Prince est Précepteur ;
Mais son frere qui toûjours trotte,
Et qui comme il est grand trotteur,
En mille endroits par jour bûvotte
De ce bon vin, & de la grotte
Etoit le célébre inventeur ;
Aussi faisoit-il le neuviéme,
Avecque moi qui bien fort l'aime,
Et suis son humble serviteur.

C'est là donc qu'on lût ta legende,
Que l'on trouva pleine de grande
Gentillesse & facilité ;
Ensuite avec solemnité
Toute nôtre Bachique bande
But un grand verre à ta santé,

A cet agréable repas
Petitval ne se trouva pas
Et sais-tu bien pourquoi ? C'est parce
F 2 Qu'il

(a) *François de la Mothe le Vayer*, si connu par ses Ouvrages, a été Précepteur de *Philippe*, Frére unique de *Louis* XIV. Voyez le Dictionnaire de *Bayle* au mot *Vayer*.

Qu'il eſt toûjours avec ſa garce,
Et que ſans ceſſe il court après.

Pour la Planche, attendu l'abſence
De tant d'yvrognes d'importance,
Il craignit fort pour le Marais,
Et jugea qu'il falloit exprès
Y demeurer pour ſa défenſe.

Ton Couſin l'aimable Dampierre
Qui m'a dit s'en allant grand' erre
Qu'il devoit te voir à Jonzac,
M'a promis, cher Marquis, de mettre
Cette longue & méchante lettre
Dans ſa valiſe, ou dans ſon Sac.

Et c'eſt ce qui m'a fait la faire,
Car elle ne vaut ma foi guere,
Et ſans mentir je plaindrois fort
Ce qu'il coûteroit pour le port
De l'envoyer par l'Ordinaire.

Contre l'uſage des rideaux.

AUra des rideaux qui voudra,
Je n'en veux avoir de ma vie,

Mais

Mais puiſque tout mon quartier a
Si grand deſir, & tant d'envie
D'ouïr mes raiſons, les voilà.

Et commençant par mes voiſines,
Je leur dirai premiérement
Qu'au lit le divertiſſement
Qui ſe donne entre des courtines,
Tient un peu trop du Sacrement.

L'aiſe, & les apprêts n'y font rien;
Ce plaiſir pour le prendre bien,
Et de la plus belle maniére,
Demande un lit comme le mien,
Tout-à-fait à la cavaliere.

Pour vous, Meſſieurs les Beaux-Eſprits,
Je vous dirai de plus encore
Que jamais ſavant n'en a mis,
Car les Muſes aiment l'Aurore,
Les rideaux ſont ſes ennemis.

En effet, la troupe immortelle
Des neuf Sœurs, témoin ma Clio,
Sur leur Mont à croupe jumelle,
Dorment à l'air, ce qui s'appelle
En leur langue, être *ſub dio*.

Auſſi pour ſuivre cette mode
Jamais Auteur n'eût tour de lit,
Et qui plus eſt, jamais ne mit,
Dans le froid le plus incommode,
Qu'un laurier pour bonnet de nuit.

Sur tout j'admire entre les Dieux
Que ceux d'eau, même des riviéres,
De qui les lits ſont en des lieux
Où les rideaux viendroient des mieux,
N'en ayent pourtant jamais guéres

Car hormis les petits ruiſſeaux
Qui couvrent leurs lits d'arbriſſeaux,
Les grands fleuves, comme la Loire,
Le Rhin, & la Seine, font gloire
De n'avoir point de tels rideaux.

Et pour le Nil, un chacun ſait
Qu'il n'a pas même de chevet,
Au moins juſqu'ici quelque enquête
Qu'on ait ſû faire de ſa tête,
On ne ſait où ce Dieu la met.

AU ROI.

Sur ſon départ.

ES-tu d'accord avec les cieux
Dans ces mois ſi capricieux,
Pour qu'ainſi toûjours la Victoire
Te ſuive en tout tems, en tous lieux,
Prince à coup ſûr victorieux,
Ou plûtôt ne dois-je pas croire,
Quand je te vois laborieux
Plus qu'aucun dont parle l'Hiſtoire,
Qu'entre les Rois tu ſais le mieux
A quel prix ont voulu les Dieux,
Qu'un Heros achetât la gloire?

En effet, c'eſt toi tous les ans
Qui, devant que le Dieu des vents
Chaſſe la bize & la reſſerre,
Dès l'hyver ouvre le printemps
Par cent mille coups de tonnerre.
C'eſt toi qui viens de battre aux champs
Pour des faits ſi fiers & ſi grands,
Qu'ils finiront preſque la guerre

Même avant que les fers tranchans
Du laboureur fendent la terre.

Helas! que n'ai-je aſſez de voix
Pour faire autant que je voudrois
Voir la parfaite reſſemblance
Qu'a cette ardente diligence
Qui donne l'ame à tes exploits,
Et ton adorable clemence
Qui fait ſi bien goûter les loix:
Avec les vertus qu'autrefois
Fit éclater par excellence
(a) Un Romain pour qui la vengeance
De nos vieux ancêtres Gaulois
Sur Rome & ſur ſon inſolence
Fonda cette vaſte (b) Puiſſance
Que ſût ſi bien rendre aux François
Et partager avec (c) Byſance
(d) Charles que juſqu'à toi la France
A crû le plus grand de nos Rois.

Hé bien Muſes, & toi Phébus,
Que ne les as tu donc prévus,
Avec ton trépié, tes Oracles,

Ces

(a) Jules Céſar. (b) L'Empire. (c) Conſtantinople. (d) Charlemagne.

Ces coups jusqu'à nous inconnus ?
De tous ces vieux faits de bibus
Falloit-il faire des miracles ?
Et les vrais miracles venus,
Demeurer surpris & confus,
Rencontrer par tout des obstacles,
Et confesser n'en pouvoir plus ?

Allez, allez, Sœurs indiscrettes,
Vendre ailleurs vos vieilles fleurettes,
Cherchez ces lourdes nations
Qu'aux abois & presque sujettes,
On charme encor d'illusion ;
Et là de toutes vos sornettes
Aidez leurs menteuses gazettes
A déguiser nos actions.
Pour celles que mon Prince a faites
Plus, plus de vos inventions ;
Plus de Muses, plus de Poëtes.
Et quel besoin de fictions,
Quand au seul bruit de nos trompettes,
Tombent par tout les bastions ?

Non, non, pour mettre en sûreté
Dans la foi de l'éternité,

Ces miracles que la memoire
Consacre à l'immortalité ;
Il faudra de nécessité
Qu'une simple & modeste histoire,
Rende un compte exact de ta gloire
A toute la posterité.
Encor en sera-t-il douté,
Car, grand Roi, l'on a peine à croire
Ce qui ne peut être imité.

LETTRE

A sa Maîtresse en lui envoyant un Pâté de Liévre.

CRuelle Princesse, qui fais
Que tous les jours je me retranche
Les longs dînez de la Croix Blanche,
Et les charmans soirs du Marais,
Qu'absent tu me tourmentes ! mais
J'en aurai bien-tôt ma revanche.
Sache que déja je me plais
A voir mon cœur gros de regrets
Me reprocher le long obstacle,

Qu'im-

Qu'impitoyablement tu mets
A tous mes ſoins & leurs progrès.

Que n'a pû ſur moi ce ſpectacle
Qui m'a fait cent rivaux tous frais
Et gens dont à moins d'un miracle
Nous ne nous ſauverons jamais ?
Sache encor, qu'un certain Oracle
Et des plus ſûrs & des plus vrais,
M'a promis que (*a*) bois & forêts
Vont remettre ſur le pinacle
Ma raiſon & mon ame en paix.
Il eſt vrai qu'il y joint après
Un thériaque ou thériacle
Qu'on tient l'un des plus grands ſecrets,
Meſdames, contre vos attraits.

Or cet Oracle conſulté,
Dont j'ai déja tant profité,
C'eſt Manican, belle Inhumaine,
Qui terriblement me promène
Contre ton inhumanité,
Jurant qu'ainſi bien agité
Et bien courant la pretantaine,

Par

(*a*) Le divertiſſement de la Chaſſe.

Par les buiſſons & par la plaine,
J'oublîrai ta méchanceté.
Tu connoîtras la verité,
Et combien je ſuis en haleine
De campagne & de liberté,
Quand le meſſager de Touraine
Te portera le gros Pâté,
Qui m'a, ſans te mentir, coûté
Bien du tourment & de la peine.
C'eſt ce qui fera ſa bonté
Car de l'animal tourmenté
Provient la bonté ſouveraine;
Outre que le drole encroûté
Avoit la plus graſſe bedaine,
Dont nous ayons jamais tâté.

L'adreſſe au reſte en eſt certaine,
Le tout eſt bien étiqueté,
Et c'eſt de bonne volonté,
Que pour m'aider contre ta haine,
Un Marquis plein d'honnêteté,
Prétend qu'il te ſoit préſenté
Pour cette Saint Martin prochaine;
Ou bien de coups quelque douzaine
Payera la témerité

De

De quiconque l'aura porté,
Si dans la fin de ta ſemaine
Ton reçû ne nous eſt cotté.

Faites-en donc bien bonne chére,
Sur tout qu'il vous ſerve d'eſſai ;
Et s'il a le bien de vous plaire,
Ayez là-deſſus le cœur gai,
Vous n'en manquerez ma foi guére ;
Puis qu'outre la chaſſe ordinaire,
Nôtre cher ami le Boulai,
Que vous ſavez & que je ſai
Etre vôtre humble tributaire,
Aura de quoi vous ſatisfaire
En pâtez, & pas plus méchans ;
Car il a quatre bonnes filles,
C'eſt en mots aſſez approchans,
Quatre levrettes fort gentilles,
Qui battent fort ſouvent aux champs ;
Et devant qui les meilleurs drilles
Des liévres & les mieux marchans,
Ont peine à ſauver leurs guenilles,
Et ſe tirer d'entre leurs dents.
Tout me manque juſqu'au Bon Sens :
Adieu, cachez bien ces vetilles,
Ou les montrez à peu de gens.

A Meſſieurs de NANTOUILLET & de SERCELLES.

A Vous, les deux que je cheris
De l'amitié dont (a) Toxaris
Veut qu'on s'aime en ſon dialogue,
A vous, non à d'autres j'écris ;
Et ſache quiconque à mépris
Tient, qu'on l'excluë, & m'épilogue,
Qu'en vos deux grands noms ſont compris
Tous ceux qu'en ſon premier prologue,
(b) Maître François a ſi bien mis.

Or je vous écris pour vous dire,
Après une humble grand merci
D'avoir bien voulu nous écrire,
Que nous ne faiſons rien ici
Que dormir, manger, boire & rire,
Bien diſputer, mieux contredire,
Jouër gros argent, & qu'ainſi
Sans à vos procés en rien nuire,
Que vôtre ſubſtitut Pleſſi
N'a garde de laiſſer détruire ;

Vous

(a) C'eſt le nom d'un Dialogue que *Lucien* a compoſé ſur l'Amitié. (b) Rablais.

Vous devez ſans mais, & ſans ſi,
Nous rejoindre au plûtôt, gros Sire.
Sur tout n'ayez aucun ſouci,
De n'y trouver pas de quoi frire,
Vous verrez cuiſine reluire,
Et briller office farci
De cent bouteilles de Teſſi,
Et de tout ce qu'a ſû produire
Provence, & de meilleur élire,
Pour regaler un Prince, ſi
Capable de la bien conduire.
L'huile entre'autres a réuſſi,
Si bien qu'on s'en ſert à tout cuire;
Croyez-nous bien fournis auſſi
Des mets de ce bon païs-ci,
Et de tout ce que Roüen tire
Du chaud climat & du tranſi.

Et vous, Carteſiens fameux,
Sur ce comete tant affreux,
Mandez-nous ce qu'eût fait Deſcartes:
De peur que ſon choc déſaſtreux
Ne mît tout nôtre Monde en deux;
N'eût-il point eû les fiévres quartes?
Qu'en penſe le monde peureux?
Eſt-ce aux beuveurs, vuideurs de quartes,
Aux nez rouges & lumineux,

Ou

Ou plûtôt aux beaux doucereux,
Bien perruquez, mangeurs de tartes,
Qu'en veut cet Aſtre aux longs cheveux ?
Qu'en dit Morin le ſonge-creux,
L'envoye-t-il brouiller les cartes
Chez les Sarmates ? Eſt-ce entr'eux
Et les fiers deſcendans des Parthes,
Qu'il doit laiſſer tomber ſes feux :

Moi, qui ſais qu'il ne mord ni ruë
Non plus que Fortune, ou Deſtin,
Je ne vous en parle qu'afin
De mieux ſavoir de vous l'iſſuë
Du dîner, où ſans retenuë
(*a*) Picard vous aura dans le vin
Dit la verité toute nuë.
Contez-nous donc vôtre feſtin,
Si du Parnaſſe aſtronomin
La troupe en parut fort émuë :
Le grand (*b*) Huges, & le (*c*) Caſſin
Ont-ils ſué ſoir & matin
A luneter malgré la nuë
Dans tout l'Olympe cryſtalin ?
Sa hauteur au juſte ont-ils ſuë ?
Ont ils pû depuis ſa venuë

Suivre

(*a*) Fameux Mathematicien. (*b*) M. Huygens. (*c*) M. Caſſini.

Suivre sa marche & son chemin ?

Vous aurez vû l'ami Turlin,
Que de bien bon cœur je saluë :
Pour le voir, le bon (a) rondelin,
Point n'est besoin de longue vûë.
Si l'avez vû, lui qui n'est gruë,
Ni (b) telescopier grimelin,
Vous en aura dit tout le fin :
Mais adieu, trop rimer me tuë.

SONNET

Contre ses Parens.

OUI, Moreau, ma façon de vivre
Est de voir peu d'honnêtes gens,
Et prier Dieu qu'il me délivre
Sur tout de Messieurs mes parens.

Ce que j'ai souffert avec eux.
Surpasse même la souffrance,
De celui qui pour sa constance,
Dans l'Ecriture est si fameux.

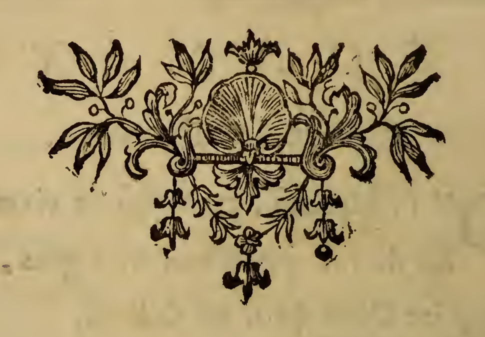
Helas!

(a) Mot burlesque & fait à plaisir, pour signifier un homme fort gros. (b) Qui se sert de lunettes de longue vûë.

Helas ! ce ſage miſerable
N'eut jamais affaire qu'au Diable
Qui le mit nud ſur le fumier.

Pour voir ſa patience entiére,
Il falloit que Job eût affaire
Aux deux ſœurs de Mr. (*a*) Louillier.

(*a*) C'eſt le nom du pére de la Chapelle, comme on l'a d
dans la Préface.

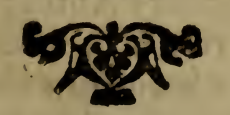


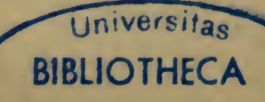
A FILIS
Le jour de l'An.

CHere Filis, pour mes étrennes
Ne me donnez rien dans les aînes.

Pour mettre au bas du portrait du Sieur d'Aſſouci.

ON vous avertit que voici
Le portrait du grand d'Aſſouci ;
Cette merveille de nôtre âge.
Contemplez-le bien donc, & ſi
A peu près au traits du viſage
Vous croyez qu'un tel perſonnage
Ne peut qu'avoir bien réüſſi ;
Achetez vîte ſon ouvrage,
Et vous verrez qu'il eſt ainſi.





LETTRE

A L'AUTEUR DES HERESIES Imaginaires & des deux Visionnaires.

MONSIEUR,

Je vous déclare que je ne prens point d
parti entre M. Desmarests & vous. Je laif
se à juger au monde quel est le visionnai
re de vous deux. J'ai lû jusques ici vos le
tres avec assez d'indifference, quelquefo
avec plaisir, quelquefois avec dégoût, se
lon qu'elles me sembloient bien ou m
écrites. Je remarquois que vous prétendi
prendre la place de l'Auteur des petites le
tres, mais je remarquois en même temp
que vous étiez beaucoup au dessous de lu
& qu'il y avoit une grande difference e
tre une Provinciale & une Imaginaire.

Je m'étonnois même de voir le Port-Royal aux mains avec M. Chamillard & Desmarests. Où est cette fierté, disois-je, qui n'en vouloit qu'au Pape, aux Archevêques & aux Jesuites? & j'admirois en secret la conduite de ces Peres qui vous ont fait prendre le change, & qui ne sont plus maintenant que les spectateurs de vos querelles. Ne croyez pas pour cela que je vous blâme de les laisser en repos. Au contraire si j'ay à vous blâmer de quelque chose, c'est d'étendre vos inimitiez trop loin, & d'interesser dans le démêlé que vous avez avec Desmarests, cent autres personnes dont vous n'avez aucun sujet de vous plaindre.

Et qu'est-ce que les Romans & les Comedies peuvent avoir de commun avec le Jansénisme? Pourquoi voulez-vous que les ouvrages d'esprit soient une occupation peu honorable devant les hommes, & horrible devant Dieu? Faut-il, parce que Desmarests a fait autrefois un Roman & des Comedies, que vous preniez en aversion tous ceux qui se sont mêlez d'en faire? Vous avez assez d'ennemis, pourquoi en chercher de nouveaux? O que le Provincial étoit bien plus sage que vous! voyez comme il flate l'Academie dans le tems

qu'il perſecute la Sorbonne. Il n'a pas voulu ſe mettre tout le monde ſur les bras. Il a ménagé les faiſeurs de Romans, il s'eſt fait violence pour les loüer ; car Dieu merci vous ne loüez jamais que ce que vous faites ; & croyez-moi, ce ſont peut-être les ſeuls gens qui vous étoient favorables.

Mais ſi vous n'étiez pas content d'eux, il ne falloit pas tout d'un coup les injurier. Vous pouviez employer des termes plus doux que ces mots d'*empoiſonneurs publics*, & de *gens horribles parmi les Chrêtiens*. Penſez-vous que l'on vous en croie ſur vôtre parole? Non, non, Monſieur, on n'eſt point accoûtumé à vous croire ſi legerement. Il y a vingt ans que vous dites tous les jours que les cinq Propoſitions ne ſont pas dans Janſénius, cependant on ne vous croit pas encore.

Mais nous connoiſſons l'auſterité de vôtre morale. Nous ne trouvons point étrange que vous damniez les Poëtes, vous en damnez bien d'autres qu'eux. Ce qui nous ſurprend, c'eſt de voir que vous voulez empêcher les hommes de les honorer. Hé, Monſieur, contentez-vous de donner les rangs dans l'autre monde, ne reglez point les récompenſes de celui-ci ; vous l'avez

quitté il y a long-tems, laiſſez-le juger des choſes qui lui appartiennent; plaignez-le, ſi vous voulez, d'aimer les bagatelles, & d'eſtimer ceux qui les font, mais ne leur enviez point de miſerables honneurs auſquels vous avez renoncé. Auſſi bien il ne vous ſera pas facile de les leur ôter. Ils en ſont en poſſeſſion depuis trop de ſiecles. Sophocle, Euripide, Terence, Homére & Virgile nous ſont encore en veneration, comme ils l'ont été dans Athénes & dans Rome. Le tems qui a abattu les ſtatuës qu'on leur a élevées à tous, & les temples même qu'on a élevez à quelques-uns d'eux, n'a pas empêché que leur memoire ne vînt juſqu'à nous. Nôtre ſiecle qui ne croit pas être obligé de ſuivre vôtre jugement en toutes choſes, nous donne tous les jours des marques de l'eſtime qu'il fait de ces ſortes d'ouvrages dont vous parlez avec tant de mépris, & malgré toutes ces maximes ſeveres que toûjours quelque paſſion vous inſpire, il oſe prendre la liberté de conſiderer toutes les perſonnes en qui l'on voit luire quelques étincelles du feu qui échauffa autrefois ces grands génies de l'antiquité.

Vous croyez ſans doute qu'il eſt plus honorable de faire des enluminures, des cha-

millardes & des onguents pour la brûlure. Que voulez-vous ? Tout le monde n'eſt pas capable de s'occuper à des choſes ſi importantes, tout le monde ne peut pas écrire contre les Jeſuites. On peut arriver à la gloire par plus d'une voye.

Mais, direz vous, il n'y a plus maintenant de gloire à compoſer des Romans & des Comedies. Ce que les Payens ont honoré, eſt devenu horrible parmi les Chrétiens. Je ne ſuis pas un Théologien comme vous. Je prendrai pourtant la liberté de vous dire que l'Egliſe ne nous défend point de lire les Poëtes, qu'elle ne nous commande point de les avoir en horreur: c'eſt en partie dans leur lecture que les anciens Peres ſe ſont formez. Saint Gregoire de Nazianze n'a pas fait de difficulté de mettre la Paſſion de nôtre Seigneur en Tragédie. Saint Auguſtin cite Virgile auſſi ſouvent que vous citez S. Auguſtin.

Je ſais bien qu'il s'accuſe de s'être laiſſé attendrir à la Comedie, & d'avoir pleuré en liſant Virgile; qu'eſt-ce que vous concluez de là ? Direz-vous qu'il ne faut plus lire Virgile, ni aller à la Comedie ; mais ſaint Auguſtin s'accuſe auſſi d'avoir pris trop de plaiſir aux chants de l'Egliſe, eſt-ce à dire qu'il ne faut plus aller à l'Egliſe ?

Et

Et vous autres qui avez ſuccedé à ces Peres, de quoi vous êtes vous aviſez de mettre en françois les Comedies de Terence? faloit-il interrompre vos ſaintes occupations pour devenir des traducteurs de Comedie? Encore ſi vous nous les aviez données avec leurs graces, le Public vous ſeroit obligé de la peine que vous avez priſe. Vous direz peut être que vous en avez retranché quelques libertez, mais dites auſſi que le ſoin qu'on prend de couvrir les paſſions d'un voile d'honnêteté, ne ſert qu'à les rendre plus dangereuſes. Ainſi vous voilà vous-mêmes au rang des empoiſonneurs.

Eſt-ce que vous êtes maintenant plus ſaints que vous n'êtiez en ce tems-là? Point du tout, mais en ce tems-là Deſmareſts n'avoit pas écrit contre vous. Le crime du Poëte vous a irritez contre la poëſie. Vous n'avez pas conſideré que ni Monſieur d'Urfé, ni Corneille, ni Gomberville vôtre ancien ami, n'étoient point reſponſables de la conduite de Deſmareſts. Vous les avez enveloppez dans ſa diſgrace. Vous avez même oublié que Mademoiſelle de Scuderi avoit fait une peinture avantageuſe du Port-Royal dans ſa Clelie; cependant j'avois ouï dire que vous aviez ſouffert pa-

tiemment qu'on vous eût loüé dans ce livre horrible. L'on fit venir au désert le volume qui parloit de vous : il y courut de main en main, & tous les solitaires voulurent voir l'endroit où ils étoient traitez d'illustres. Ne lui a-t-on pas même rendu ses loüanges dans l'une des Provinciales, & n'est-ce pas elle que l'Auteur entend, lorsqu'il parle d'une personne qu'il admire sans la connoître ?

Mais, Monsieur, si je m'en souviens, on a loüé même Desmarests dans ces lettres. D'abord l'Auteur en avoit parlé avec mépris, sur le bruit qui couroit qu'il travailloit aux Apologies des Jesuites. Il vous fit savoir qu'il n'y avoit point de part ; aussitôt il fut loüé comme un homme d'honneur, & comme un homme d'esprit.

Tout de bon, Monsieur, ne vous semble-t-il pas qu'on pourroit faire sur ce procedé les mêmes reflexions que vous avez faite tant de fois sur le procedé des Jesuites. Vous les accusez de n'envisager dans les personnes que la haine, ou l'amour qu'on avoit pour leur compagnie, vous deviez éviter de leur ressembler. Cependant on vous a vû de tout tems loüer & blâmer le même selon que vous étiez contens, ou mal satisfaits de lui. Sur quoi je

vous

vous ferai reſſouvenir d'une petite hiſtoire que m'a contée autrefois un de vos amis. Elle marque aſſez bien vôtre caractere.

Il diſoit qu'un jour deux Capucins arriverent au Port-Royal, & y demanderent l'hoſpitalité. On les reçut d'abord aſſez froidement, comme tous les Religieux y étoient reçus; mais enfin il étoit tard, & l'on ne pût pas ſe diſpenſer de les recevoir. On les mit tous deux dans une chambre, & on leur porta à ſouper. Comme ils étoient à table, le diable qui ne vouloit pas que ces bons Peres ſoupaſſent à leur aiſe, mit dans la tête de quelqu'un de vos Meſſieurs que l'un de ces Capucins étoit un certain Pere Maillard qui s'étoit depuis peu ſignalé à Rome en ſollicitant la Bulle du Pape contre Janſénius. Ce bruit vint aux oreilles de la Mere Angelique. Elle accourut au parloir avec précipitation, & demande qu'eſt-ce qu'on a ſervi aux Capucins? quel pain, & quel vin on leur a donné? la Touriére lui répond qu'on leur a donné du pain blanc & du vin des Meſſieurs. Cette Supérieure zelée commande qu'on le leur ôte, & que l'on mette devant eux du pain des valets & du cidre. L'ordre s'execute, ces bons Peres qui avoient bû chacun un coup, ſont bien étonnez de ce changement. Ils pre-

prenent pourtant la chofe en patience, & fe couchent, non fans admirer le foin qu'on prenoit de leur faire faire penitence. Le lendemain ils demanderent à dire la Meffe, ce qu'on ne pût pas leur refufer. Comme ils la difoient, Monfieur de Bagnols entre dans l'Eglife, & fut bien furpris de trouver le vifage d'un Capucin de fes parens dans celui que l'on prenoit pour le pere Maillard. Monfieur de Bagnols avertit la Mere Angelique de fon erreur, & l'affura que ce Pere étoit un fort bon Religieux, & même dans le cœur affez ami de la verité. Que fit la mere Angelique? elle donna des ordres tout contraires à ceux du jour de devant. Les Capucins furent conduits avec honneur de l'Eglife dans le Refectoir, où ils trouverent un bon déjeûné qui les attendoit, & qu'ils mangerent de fort bon cœur, beniffant Dieu qui ne leur avoit pas fait manger leur pain blanc le premier.

Voilà, Monfieur, comme vous avez traité Defmarefts, & comme vous avez toûjours traité tout le monde. Qu'une femme fût dans le defordre, qu'un homme fût dans la débauche, s'ils fe difoient de vos amis, vous efperiez toûjours de leur falut; s'ils vous étoient peu favorables, quelque ver-

vertueux qu'ils fussent, vous apprehendiez toûjours le jugement de Dieu pour eux. La ſcience étoit traitée comme la vertu. Ce n'étoit pas aſſez pour être ſavant d'avoir étudié toute ſa vie, d'avoir lû tous les Auteurs, il faloit avoir lû Janſénius, & n'y avoir point lû les Propoſitions. Je ne doute point que vous ne vous juſtifiïez par l'exemple de quelque Pere, car qu'eſt-ce que vous ne trouvez point dans les Peres? Vous direz que ſaint Jerôme à loüé Rufin comme le plus ſavant homme de ſon ſiecle, tant qu'il a été ſon ami, & qu'il traita le même Rufin comme le plus ignorant homme de ſon ſiecle, depuis qu'il ſe fut jetté dans le parti d'Origene. Mais vous m'avoûrez que ce n'eſt pas cette inégalité de ſentiment qui l'a mis au rang des Saints & des Docteurs de l'Egliſe.

Et ſans ſortir encore de l'exemple de Deſmareſts, quelles exclamations ne faites-vous point ſur ce qu'un homme qui a fait autrefois des Romans, & qui confeſſe, à ce que vous dites, qu'il a mené une vie dereglée, a la hardieſſe d'écrire ſur les matieres de la Religion? Dites-moi, Monſieur, que faiſoit dans le monde Monſieur le Maître? Il plaidoit, il faiſoit des vers, tout cela eſt également profane ſelon vos maximes. Il

avoüë

avouë aussi dans une lettre qu'il a été dans le dereglement, & qu'il s'est retiré chez vous pour pleurer ses crimes. Comment donc avez vous souffert qu'il ait tant fait de traductions, tant de livres sur les matieres de la Grace? Ho, ho, direz-vous, il a fait auparavant une longue & serieuse penitence; il a été deux ans entiers à bêcher le jardin, à faucher les prez, à laver les vaisselles. Voilà ce qui l'a rendu digne de la doctrine de Saint Augustin. Mais, Monsieur, vous ne savez pas quelle a été la penitence de Demarests. Peut-être a-t-il fait plus que tout cela. Croyez-moi, vous n'y regarderiez point de si près s'il avoit écrit en vôtre faveur; c'étoit-là le seul moyen de sanctifier une plume profanée par de Romans & des Comedies.

Enfin je vous demanderois volontiers ce qu'il faut que nous lisions, si ces sortes d'ouvrages sont défendus? Nous ne pouvons pas toûjours lire vos livres: & puis, à vous dire la verité, vos livres ne se font plus lire comme ils faisoient. Il y a longtems que vous ne dites plus rien de nouveau. En combien de façons avez-vous conté l'histoire du Pape Honorius? Que l'on regarde ce que vous avez fait depuis dix ans, vos Disquisitions, vos Dissertations, vos

Reflexions, vos Considerations, vos Observations, on n'y trouvera autre chose sinon que les Propositions ne sont pas dans Jansénius. Hé, Messieurs, demeurez-en là, ne le dites plus. Aussi-bien, à vous parler franchement, nous sommes resolus d'en croire plûtôt le Pape & le Clergé de France que vous.

Pour vous, Monsieur, qui entrez maintenant en lice contre Desmarests, nous ne refusons point de lire vos lettres. Poussez vôtre ennemi à toute rigueur. Examinez chrétiennement ses mœurs, & ses livres. Feüilletez les Registres du Châtelet; employez l'autorité de saint Augustin & de saint Bernard pour le déclarer visionnaire, établissez de bonnes regles pour nous aider à reconnoître les fous. Nous nous en servirons en tems & lieu; mais ne lui portez point de coups qui puissent retomber sur les autres. Sur tout je vous le repete, gardez-vous bien de croire vos lettres aussi bonnes que les lettres Provinciales; ce seroit une étrange vision que celle-là, je vois bien que vous voulez attraper le genre d'écrire. L'enjoûment de Monsieur Pascal à plus servi à vôtre parti que tout le serieux de Monsieur Arnauld. Mais cet enjoûment n'est point du tout vôtre caractere

ractere, vous retombez dans les froides plaisanteries des enluminures. Vos bons mots ne sont d'ordinaire que de basses allusions. Vous croyez dire par exemple quelque chose de fort agréable quand vous dites sur une exclamation que fait Monsieur de Chamillard, que son grand O, n'est qu'un o en chiffre, & quand vous l'avertissez de ne pas suivre le grand nombre, de peur d'être un docteur à la douzaine ; on voit bien que vous vous efforcez d'être plaisant, mais ce n'est pas le moyen de l'être.

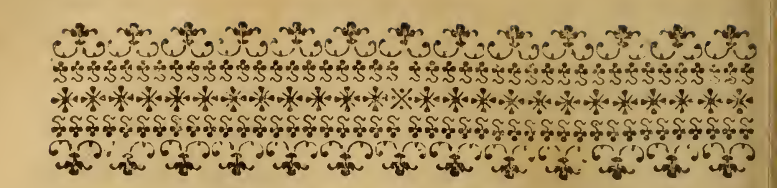
Retranchez vous donc sur le serieux, remplissez vos lettres de longues & doctes periodes. Citez les Peres. Jettez-vous souvent sur les injures, & presque toûjours sur les antitheses ; vous étes appellé à ce stile : il faut que chacun suive sa vocation. Je suis, &c.

Les deux tomes in 12. des Imaginaires & Visionnaires, furent imprimez à Paris l'an 1667. Leur Auteur sous le nom de Danvilliers étoit M. Nicole à qui s'adresse la lettre precedente, que Richelet dans son Dictionnaire, aux mots *empoisonneur* & *enjoûment*, cite comme de Racine.

POESIES

POËSIES DU CHEVALIER D'ACEILLY*.

* Ce nom est l'Anagrame de l'Auteur, qui se nommoit *le Chevalier de Cailly*. Il publia ces Poësies à Paris en 1667.



POUR MONSEIGNEUR COLBERT MINISTRE D'ETAT.

A CE Miniſtre délicat,
Qui ne peut ſouffrir qu'on étale
Ce que ſon ardeur ſans égale
Fait pour le Prince, & pour l'Etat;
De mes vers je fais, ſans éclat,
Une dédicace mentale.

AU CHEVALIER D'ACEILLY.

Sur ce qu'il a dit que ſes Poëſies ſe donnoient.

QU'AU Palais ton Livre ſe donne,
D'ACEILLY, chacun s'en étonne
Dans nôtre ſiécle où tout ſe vend;
Et quand un Libraire en demande
Des trente ſous, & qu'il les prend,
On ne peut dire qu'il le vende.
Pour trente ſous l'abandonner
Ce n'eſt pas vendre, c'eſt donner.

S. M. A.

Sur le même ſujet.

DIALOGUE.

D'un Gaſcon, & du Libraire.

LE GASCON.

POUR nous donner ſes vers, c'eſt donc vôtre perſonne
Que choiſit d'Aceilly, cet Auteur obligeant.

LE LIBRAIRE.

Oui, Monſieur, c'eſt moi qui les donne,
Quand on me donne de l'argent.

PRELUDE

La défenſe des petits Ouvrages.

VOYEZ ce grave Auteur, les mains ſur les roignons
Dire à nos Madrigaux, bas petits compagnons,
Voici mon grand Poëme, il faut lui rendre hommage.
Nôtre petit Livret ſans colere en ſoûrit,
Et dit au grave Auteur, dont le mépris l'outrage,
Nous ne ſommes pas grands, mais le monde nous lit.

****

AU LIBRAIRE.

Sur l'impreſſion de ce Livre.

TROIS Eſprits éclairez viennent de me pourſuivre
Pour l'impreſſion de ce Livre,
Et jurent qu'à jamais je dois vivre par lui :
Il eſt certes bien doux de vivre ;
Qu'on l'imprime dés-aujourd'hui.

PRE-



PREFACE.

SI je dis, comme la plûpart des autres, que mes amis m'ont presque forcé à donner enfin cet Ouvrage au Public, je dirai vrai, & cependant on ne m'en croira peut-être pas plus que ceux qui devant moi ont mis cette raison, vraie, ou fausse, à la tête de leurs Livres. J'ai bien eu de la peine à prendre le parti de m'exposer à la critique universelle, & il m'a falu bien des années pour me résoudre à en venir à l'éxécution. Il n'y en a pas un de ceux que j'ai le bien de connoître, & qui sont ensemble, & beaux esprits, & gens d'honneur, qui ne m'y ait encouragé, & qui ne m'ait fort aßuré que mon Ouvrage seroit bien reçu; mais quoi qu'ils soient & gens d'honneur, & gens d'esprit, je n'ai pu les croire que pour ce qui les regardoit en leur particulier, & n'ai pu m'y fier absolument pour ce qui regardoit le reste du monde: j'ai bien crû qu'ils me disoient de bonne foi leurs sentimens; mais je n'ai pas estimé qu'ils pussent me repondre de ceux des autres hommes, qui sont d'ordinaire si differens, & même si bisarres. Ainsi je défere entierement aux conseils de ces illustres Personnes, mais je ne crois que de bonne sorte aux esperances dont ils ont voulu me flater. Je laisse tout à la merci de cette fatalité, de laquelle on dit que dépend le bonheur, ou le malheur des Ouvrages; quelque disgrace qui puisse arriver aux miens, elle ne paßera point jusqu'à moi; ce sont des choses qui m'ont si peu coûté que la perte ne m'en doit pas être considerable; & c'est un petit bien que j'ai trouvé dans mon esprit par hazard, sans y fouiller, & mê-

me ſans ſonger qu'il y fût. Les penſées m'en ſont venues, non ſeulement ſans contrainte; mais encore bien ſouvent à la foule, & il m'a ſemblé preſque toûjours que les vers ſe faiſoient d'eux-mêmes, & que les rimes neceſſaires venoient de leur plein gré ſe placer juſtement à l'endroit où elles devoient être. La diverſité de pieces ſur un même ſujet, & la facilité de la verſification ſont des preuves de ce que je dis; & les Maîtres de l'Art l'ont fort aiſément reconnu ſans que je le diſe. On me fera juſtice de ne pas croire que je parle ici de cette abondance, & de cette facilité pour m'en glorifier; puiſqu'il eſt vrai que je n'en parle que pour me défendre, de ce que je me ſuis quelquefois amuſé à ce genre d'écrire, & que je ne l'aurois jamais fait, ſi les penſées m'euſſent donné de la peine en leur recherche, ou en leur expreſſion.

Si les Auteurs de nôtre ſiecle ont le plaiſir de vivre après la mort de tant d'illuſtres Perſonnages qui les ont précedez, ils ont auſſi bien ſouvent le déplaiſir de ſe rencontrer dans une même penſée avec ces grands hommes; & ainſi quand ils croyent avoir trouvé quelque choſe de bon, & de nouveau, il ſurvient quelque Sçavant, qui, pour leur en ôter la gloire, & la joie, leur dit hautement que cela eſt dans un certain Auteur Grec, ou Latin, dont ils n'ont peut-être jamais oui parler; & c'eſt un chagrin qui me ſeroit quelquefois arrivé, ſi je n'avois tourné la choſe à mon avantage, & ſi, au lieu de m'en attriſter, je ne m'étois réjoui de me voir aſſez heureux pour avoir rencontré en mon eſprit, ce que quelques Auteurs des plus fameux de l'Antiquité avoient rencontré dans le leur. Et dans les choſes de l'eſprit, non plus que dans celles de la fortune, je n'ai rien entrepris au de-là de mes forces, & à quoi je ne puſſe ſatisfaire de mon petit fonds; c'eſt pourquoi j'oſe dire

ici qu'il ne se trouvera rien dans ce Livre qui ne soit à moi. Comme l'Air, & l'Eau sont à tout le monde, & que ce que chacun en prend pour son usage particulier lui appartient; il en est de même de certaines pensées générales, qui sont communes à tous les hommes; & quand il arrive à quelqu'un de s'en servir, celle qu'il a prise est à lui, comme cette même pensée fut à un autre qui s'en étoit servi auparavant. Quand je dis donc quelqu'une de ces choses générales, ou même quelque particuliere qui soit en commerce parmi nous, je ne croi pas avoir rien pris d'autrui, parce que si ces choses sont vulgaires, elles sont à moi comme aux autres: & pour ce que je dis d'ailleurs, quand il se trouveroit chez tous les Auteurs du monde, je puis assurer qu'il est né chez moi, comme chez le premier des Ecrivains qui l'ait jamais dit.

J'ai mieux aimé m'arrêter à ces petits Poëmes qu'à d'autres de plus grande étendue; tant parce que je les fais en me divertissant, & sans aucune attache, que parce qu'ils sont plus à l'usage de nôtre Nation, qui assez souvent s'impatiente, ou s'endort sur les pieces qui sont de longue haleine. La plûpart du monde appelle celles-ci des Epigrammes; mais on m'obligera fort de ne me point quereller sur ce mot, & de ne point alleguer que celle-ci, ou celle-la n'a point l'air, le tour, ou la pointe de l'Epigramme. S'il arrive quelquefois que j'en aye fait une; & que le Lecteur en soit content, je m'en réjouïrai avec lui, mais pour moi je n'ai jamais affecté de faire ni Epigramme, ni autre chose. Quand il m'est venu quelque pensée en l'esprit, je l'ai mise en vers, tels que d'ordinaire ils se sont présentez d'abord; & du Recueil que j'en ai fait, j'ai formé ce Livre, que j'appelle, Diverses petites Poësies; *diverses, parce que je ne prétens pas qu'elles soient toutes d'un même gen-*

re ; & petites, tant à cause de leur peu de longueur que de leur peu de mérite.

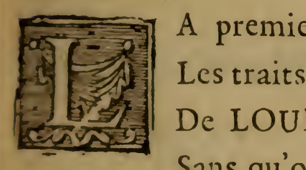
Je serois bien satisfait que la netteté, & la clarté s'y rencontrassent par tout ; parce que je les aime fort ; & que j'ai eu dessein qu'elles y fussent ; & je croi que personne ne me voudra mal, de ce que la Chronologie n'y est pas régulierement observée, & de ce que prenant les choses en confusion j'en ai fait passer quelques-unes de l'année 1667. avant quelques autres de l'année 1660. Et pour ce qui est des differentes pieces, qui se trouvent ici sur un même sujet, j'estime aussi qu'on ne trouvera point mauvais que je les aye mises en differens endroits, pour tâcher de moins ennuyer, & de mieux divertir le Lecteur.

J'aurois encore un mot à dire si je ne craignois qu'on se formalisât de l'austerité qu'on croira que j'ai pratiquée en ce Livre ; mais je ne prétens pas donner au monde de nouvelles loix ; ce que je fais n'est que pour moi, & il me seroit bien permis d'exercer envers moi quelque rigueur, s'il étoit vrai que ce que je vais dire en fût une, au lieu que ce m'est un jeu. Je dirai donc qu'en tout cet Ouvrage j'ai évité la rencontre de deux syllabes semblables en deux mots differens, en quelques lieux qu'ils se rencontrassent, & en quelque maniere qu'elles se fissent, à moins que cette petite cacophonie me soit imperceptiblement échapée ; & qu'avec cela tous les mots qui finissent par deux voyelles dont il se fait deux syllabes, sont releguez à la fin du vers, sans qu'il s'en rencontre un seul ailleurs que dans les rimes, & je les tiens tous dans une si bonne discipline qu'ils ne se présentent jamais à moi que pour être là.

DI-

DIVERSES PETITES POËSIES DU CHEVALIER D'ACEILLY.

POUR LE ROI.


A premiere fois qu'à mes yeux
Les traits, & le port glorieux
De LOUIS se firent paroître,
Sans qu'on me dit qu'il fut le Roi,
A l'instant je sentis en moi,
Qu'il l'étoit, ou qu'il devoit l'être.

L'ETAT DE LA FRANCE sous LOUÏS XIV.

LOuïs est nôtre Roi, cependant aujourd'hui
Il ne regne pas seul en France;

La

La Justice, la Paix, la Gloire, l'Abondance
Y regnent aussi-bien que lui.

SUR LE PORTRAIT

DE LA REINE

Fait par le Sieur NANTEUIL.

CE Portrait d'une Merveille
Plus belle que le Soleil,
Nous dit, Je suis le pareil
D'une Beauté sans pareille

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN

Comparé à Aléxandre.

VOus, par qui nos jours sont calmes;
Jeune Alexandre, croissez;
La Gloire offre mille palmes
A vos jours plus avancez.
D'où l'Astre du Jour se leve,

Jus-

Juſqu'où ſa courſe s'acheve,
Tout reconnoîtra vos Loix ;
Et vôtre ardeur ſans ſeconde
Vous fera pleurer cent fois
De n'avoir trouvé qu'un Monde.



POUR

MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN

DAUPHIN, dont la valeur par le Ciel fut choiſie,
Pour abattre le Trône, & l'orgueil des Tyrans,
Regnez dès l'âge de quinze ans ;
Mais allez regner en Aſie.

A LA MEMOIRE

DE PHILIPPE IV.

ROI D'ESPAGNE.

VOus étiez craint comme un tonnere,
PHILIPPE, quand vous combattiez ;
Soit dans la paix, ſoit dans la guerre,

Sur

Sur mille Rois vous l'emportiez ;
Et, sans mon Prince, vous étiez
Le plus grand Prince de la terre.

A MONSEIGNEUR
COLBERT
MINISTRE D'ETAT.

COLBERT, vous le voulez, malgré moi je tairai
Tout ce que vous doit cet Empire ;
Mais, quoi que vous fassiez, malgré vous je dirai
Que vous m'empêchez de le dire.

AU MESME.

FAUDRA-t-il que toûjours on taise aux Nations
Vos heroïques actions,
Qu'on taise des vertus qui méritent des Temples ?
COLBERT, quand jusqu'ici vous retenez nos voix,
Vous dérobez de grands exemples
A tous les Ministres des Rois.

SUR

SUR LE VOY'AGE DU ROI en 1667.

AVIS AUX FLAMANDS.

QUAND, pour vous ſoûmettre à ſa Loi,
Vous verrez approcher mon Roi,
Flamands, venez le reconnoître,
N'en craignez point l'ambition;
Il n'a point d'autre paſſion
Que de vous donner un bon Maître.

SUR LES NOUVEAUX BATIMENS DU LOUVRE.

QUAND je vois ce Palais que tout le monde admire,
Loin de l'admirer, je ſoûpire
De le voir ainſi limité:
Quoi! preſcrire à mon Prince un lieu qui le reſſere!
Une ſi grande Majeſté
A trop peu de toute la terre.

AUTRE.

LE Soleil n'a point vû de ſi vaſte maiſon ;
Mon Prince eſt le plus grand que le Temps ai
vû naître :
Quand tout eſt compaſſé par la droite raiſon ,
Le Palais doit répondre à la grandeur du Maître

AUTRE.

DESORMAIS en ces lieux peuvent tous à la foi
De toutes parts venir les Rois
Réverer en LOUïS le grand Dieu de la guerre.
Sa grandeur ſans pareil acheve un bâtiment
Où les Monarques de la Terre
Logeront tout commodément.

SUR LE MESME SUJET.

AU ROI.

SI pour la ſplendeur du Louvre ,
Grand Roi , quand ma veine s'ouvre ,
Je travaille en cent façons ;

Moi

Mon ſeul but eſt de vous plaire ;
Prétendre un autre ſalaire
C'eſt à faire à des Maſſons.

SUR LES NOUVEAUX REGLEMENS Faits par le Roi.

ILs furent toûjours beaux, ils furent toûjours bons,
Les Reglemens qu'on fit dans l'Etat des Bourbons;
Mais on peut les nommer des piéces de réſerve.
Sans l'execution dequoi ſervent les Loix ?
Nôtre Monarque en fait, comme les autres Rois ;
Il fait bien davantage, il fait qu'on les obſerve.

AU ROI, Sur quelques mouvemens nouveaux. en 1665.

AUx Peuples inquiets de vôtre voiſinage,
Qui voudront exciter l'orage
Par leurs complots noirs, & malins,

Mo-

Monarque juste, & debonnaire,
Une seule chose est à faire;
Faites que ces fâcheux ne soient plus vos voisins.



Sur le passage de nos Troupes pour secou rir les Hollandois contre l'Evêque d Munster.

EN ce besoin pressant, si nos voisins sont sages
Quand nous voudrons passer, voici ce qu'il feront:
Ils nous empêcheront de forcer les passages;
Pour nous en empêcher, ils nous les ouvriront.

Sur un Deuil que l'on prit au temps du pas sage de nos Troupes contre l'Evêque d Munster.

CE funeste appareil, qu'ici nous avons pris,
En prenant la Campagne;
Nous le ferons bien-tôt porter en Allemagne
Chez tous nos Ennemis.

POUR

POUR LE ROI.

AUX PEUPLES.

SANS jamais y trouver à dire,
Aux volontez du Roi nous devons tous ſouſcrire,
Et pour Loi prendre ſon deſir ;
Et comme il n'eut jamais ſon pareil en nul autre,
Dès que ce Prince a dit, Tel eſt notre plaiſir,
Diſons tous après lui, Tel eſt auſſi le nôtre.

A MONSEIGNEUR COLBERT, MINISTRE D'ETAT.

COLBERT, vôtre attache aux affaires
Empêchera mes vers de vous entretenir :
Sans troubler vos travaux, à l'Etat neceſſaires,
Je n'ai qu'une parole, & puis je vais finir.
De toutes les vertus vôtre ame eſt aſſortie ;
Mais j'ai ſujet de plainte, il faut vous l'avoüer :
Je me plains à bon droit de vôtre modeſtie
Qui m'empêche de vous loüer.

SUR LE BUSTE DE LOUIS XIV.

Fait par le Cavalier BERNIN.

Demande.

C'EST LOUÏS Dieu-donné que celui que tu vois,
Hé bien ! que dis-tu de ce Buſte ?

Réponſe.

Que c'eſt l'Image la plus juſte
Qui ſe fera jamais du plus juſte des Rois.

A UN POETE CHAGRIN

Couché ſur l'Etat des Gratifications Royales.

VOUS ne dormez ni jour, ni nuit,
Tout vous travaille, tout vous nuit;
Vous ne ſongez rien qui vous plaiſe;
L'inquietude vous abat.
Un Rimeur couché ſur l'Etat
Devroit dormir fort à ſon aiſe.

De quelques Vers faits ſur le nettoyement des Ruës de Paris.

ILs ſont beaux veritablement

Les vers qu'a faits Damon ſur le nettoyement
de la Capitale des Gaules.

Ils nous rendent tout propre en cette ample Cité ;
Mais d'où vient-il qu'il eſt crotté ,
Et qu'il en a juſqu'aux épaules ?

REPONSE.

SI l'habit que Damon porte
Eſt de crotes damaſſé ,
Il fut marqué de la ſorte
Par celles de l'an paſſé.

✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

SUR LE NETTOYEMENT DES RUES DE PARIS

En Novembre 1666.

COMME à Paris voir de la fange
Ce doit être une choſe étrange ,
Et que les pavez y ſont nets
Comme Carreaux de cabinets :
Le pédant le plus miſerable
De toute l'Univerſité
N'y doit plus être reputé
Un animal indécrotable
Puiſqu'il n'y ſera plus croté.

CONTRE LYCORIS.

LYCORIS, ta douceur, & ta fidelité
M'ont fait trouver en toi mille traits de beauté.
Lorsque tu ne m'es plus ni douce, ni fidelle,
Je n'y vois plus ces traits qui te rendoient si belle.

LA MORT
DU SIRE ETIENNE.

IL est au bout de ses travaux,
Il est passé le Sire Etienne;
En ce monde il eut tant de maux
Qu'on ne croit pas qu'il y revienne.

SUR LE NETTOYEMENT
DES RUES DE PARIS,
Après la Chambre de Justice.

L'ASTRE qui regne sur la France,
Et fait notre felicité,
Ne peut souffrir d'impureté
Dont la rencontre nous offense:
Du Carefour au Cabinet
On ne voit plus rien que de net.

Comme des gens à table étoient en peine d'où venoit un excellent mets qui fut servi, l'Auteur leur fit cet Impromptu.

D'Où vient ce rare mets à nos goûts inconnu ?
Faut-il que si long temps chacun s'en entretienne ?
Qu'importe d'où ce mets vienne ?
Il suffit qu'il soit venu.

****

A MONSEIGNEUR COLBERT MINISTRE D'ETAT.

CEs grandes actions qui nous surprennent tous
Et qui feront un jour admirer vôtre vie,
COLBERT, pourquoi les faites-vous,
S'il ne vous plaît pas qu'on les die ?

DE ROLAND.

DE mes meubles Roland n'a guere de pitié :
Cependant qu'en dirai-je ? est-il propre ? est-il sale ?
Lui, qui pour ne crotter les carreaux de ma Sale,
Decrote ses souliers sur mon Tapis de pié.

DE LA POESIE.

SOUVENT, pour faire en vers quelque Ouvrage nouveau,
On s'alambique le cerveau,
La ſanté ſe trouve épuiſée ;
Et pour peu qu'un ſeul mot ſoit rangé de travers,
Toute la piece eſt mépriſée.
Qu'on eſt ſot de faire des vers !

A CALISTE.

C'EST par trop m'avoir éconduit,
En deux mots, Caliſte, & ſans bruit,
Voulez-vous enfin que j'en meure ?
Pas un de mes gens ne me ſuit,
Je viens tard en votre demeure,
Et voilà mon bonnet de nuit.

SUCCESSION NECESSAIRE.

ME voilà bien gueri de la neceſſité ;
D'un Oncle qui m'eſt mort j'ai beaucoup herité,
Aujourd'hui chez moi tout abonde.
Depuis quatre à cinq ans mon Oncle pâtiſſoit.

Que

Que cet homme eſt heureux d'être dans l'autre
Monde !
Que je ſuis heureux qu'il y ſoit !

DE L'AMBITION.

EN recherchant, par folle ambition,
Un bien douteux, dont une ame eſt l'eurrée,
On perd ſouvent la douceur aſſûrée
Qu'on trouveroit en ſa condition.

SUR L'ETYMOLOGIE
De Chante-pleure.

DEPUIS deux jours on m'entretient
Pour ſçavoir d'où vient Chante-pleure ;
Au chagrin que j'en ai, je meure,
Si je ſçavois d'où ce mot vient,
Je l'y renverrois tout à l'heure.

CONTRE LA BROSSE.

QUAND la Broſſe me dit, Monſieur, j'irai
vous voir ;
Je dis entre mes dents, tu feras ton devoir ;
Mais c'eſt un glorieux, c'eſt un fat que la Broſſe :
Je vois bien cependant que ce fat y viendra

Aujourd'hui qu'il apprendra
Que j'ai Chevaux & Caroſſe.

SUR LE LIVRE d'un Rapſodiſte.

NE dis point tant qu'Artus va nous donner ſon Livre,
Et que ſon Manuſcrit eſt déja chez Courbé :
Dis plûtôt qu'un tel, pour mieux vivre,
Rend tout ce qu'il a derobé.

DU MONDE.

QUE le monde a de fous, ſans ceux qui ſont à naître,
En quelque part qu'on aille on en voit à foiſon :
Et Monſieur tel, pour n'en pas être,
Eſt-il de trop bonne maiſon ?

DE SA HAINE.

EN mon cœur la haine abonde,
J'en regorge à tout propos :
Depuis que je hais les ſots
Je hais preſque tout le monde.

Sottiſe par tout.

POUR vous en parler ſans feintiſe,
Preſque tout ce qu'on voit n'eſt que pure ſot-
tiſe
De toutes parts en l'Univers:
Je regarde par tout depuis neuf ou dix luſtres,
Le monde eſt plein de ſots divers;
Il a des ſots obſcurs, il a des ſots illuſtres.

PRESOMPTION AVEUGLE.

Dialogue.

UN fat a fort parlé durant notre repas,
Et par là s'eſt fait reconnoître.
Qu'importe d'être fat, ou de ne l'être pas?
On croît toûjours de ne le pas être.

DE LANSSAY,

QUAND chacun parle de Lanſſay,
Et que je garde le ſilence,
L'on a tort ſi l'on s'en offenſe;
J'en dis tout le bien que j'en ſai.

A UN PAUVRE GENTILHOMME.

VOus êtes d'un même lignage,
Vous, & le Comte de Berans;
Mais, à votre desavantage,
Vos revenus sont differens;
Vous voit-il en pauvre équipage,
Vous n'êtes plus de ses parens.

AUX MAGISTRATS.

O Juges! dans vos saints, & suprêmes Emplois,
Vous nous représentez la Majesté des Rois,
Quand l'Equité soûtient vos Arrêts legitimes:
Mais, lorsque l'interêt, les amis, les parens,
Font que vous appuyez l'injustice, & les crimes,
O Juges! vous voilà l'image des Tyrans.

LE MUSICIEN.

VRai Dieu! qu'afin de subsister
En ce monde il faut se contraindre!
Cent fois il m'a fallu chanter
Quand j'avois sujet de me plaindre.

A UNE DAME,

Contre un grand Cracheur.

CONTRE vous ſeulement vous devez vous fâcher
Si Claude avec ſa pituite
A gâté vôtre beau plancher.
Pour la premiere fois qu'il vous rendra viſite,
Ayez une chambre à cracher.

LE MOYEN DE REGNER.

NOUS pouvons tous regner ſans Ville, & ſans Province.
Même ſans peine & ſans ſouci ;
Nous n'avons qu'à vouloir ce que veut nôtre Prince,
Et nous regnerons tous ainſi.

POUR M. CONRART.

JE voudrois, dans l'ardeur de mon affection ;
Que Conrard ſe défit de la Religion
Où pere & mere l'on fait naître ;
Et que, ſans trop de géne en matiere de Foi,
A tout le moins il voulût être
Catholique comme Mauloi.

A MONSEIGNEUR L'ARCHEVESQUE DE....

Après une Predication qu'il fit contre l'Orgueil.

QUAND vous avez ſi bien prêché contre l'Orgueil,
Comme à vôtre Parent daignez me faire accueil;
L'honneur que je m'en fais ne doit pas vous déplaire
Et cet acte d'humilité
Ne ſera pas en verité
Le plus grand que vous puiſſiez faire.

Un homme ſent une mauvaiſe odeur dans un Bareau.

DEVANT un Tribunal des plus grands du Palais,
Une mauvaiſe odeur à mon nez eſt venue;
Qu'eſt-ce donc qui ſent ſi mauvais ?
La Juſtice eſt bien corrompue.

A M. COLBERT MINISTRE D'ETAT.

MINISTRE incomparable, oui je les chanterois

Ces

Ces grandes qualitez, dont vôtre Eſprit abonde,
Et je ſçais que j'aurois
En cela le plaiſir de plaire à tout le monde ;
Mais je vous déplairois.

Au même.

QUE je vous donne ou Vers, ou Proſe,
Grand MINISTRE, je le ſçai bien,
Je ne vous donne pas grand choſe ;
Mais je ne vous demande rien.

A IRIS.

VOUS craignez de payer mes ſervices paſſez,
Lorſque je vous en parle, Iris, vous blémiſſez,
Et vous avez pourtant dequoi me ſatisfaire.
A quoi bon de vous effrayer ?
En cas d'un amoureux ſalaire,
C'eſt un plaiſir que de payer.

CONTRE UN JUGE corrompu.

DEVANT ce Juge à quo tu ne mas intenté
Nul procès qu'il ne vuide, & que tu ne l'emportes ;
Le

Le bon droit eſt de mon côté :
Mais tes perdrix ſont les plus fortes.

LA CLEF
DES GRANDES MAISONS.
Dialogue.

CHEZ certain Préſident, à toute heure je vais,
Et ne le rencontre jamais.
Savez-vous bien pourquoi ? Non : pourquoi donc ?
C'eſt pour ce
Qu'à tirer le teſton ſon Portier eſt ardent ;
Mettez les doigts dans vôtre bourſe,
Et vous rencontrerez Monſieur le Préſident.

Contre un nouveau Magiſtrat.

AU rang des Magiſtrats vous allez donc paroître,
Sur ce point je ne dis que deux mots, & rien plus.
Monſieur, cela nous fait connoître,
Que les fous n'en ſont pas exclus.

DE

DE MONSEIGNEUR

COLBERT

MINISTRE D'ETAT.

LE Miniſtre execute, & le Prince commande ;
Ici des deux la gloire eſt grande,
Et ſur differens tons je voudrois la chanter ;
Mais ſouvent on m'a fait connoître
Que COLBERT eſt modeſte, & ne peut écoûter
Que les loüanges de ſon Maître ;
Ma Muſe, il faut le contenter,
Avec lui ſur ce point n'ayons jamais diſpute :
LOUÏS veut, COLBERT execute,
Et croit toûjours peu faire, & ne rien meriter,
Quoi que pour ſon Monarque il puiſſe executer.

POUR LE MESME.

CE me ſont des peines étranges
Que je n'oſe à COLBERT donner mille loüanges :
Sur ce point ſa defenſe arrête mon pouvoir.
Ce que j'oſe avancer quand la fureur m'agite ;
C'eſt de dire qu'il les merite,
Et ne veut pas les recevoir.

DOUCE

DOUCE PLAINTE.

QUE le ciel a pour moi de rigueurs inhumaines,
Et que mes bons desseins ont de mauvais succès !
Dans l'espace de trois semaines
Je n'ai gagné que six procès

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

POUR CLEONICE.

DEPUIS le moment glorieux
Que mes yeux virent Cleonice,
De leur felicité le Ciel fut envieux,
Il affligea mon cœur d'un éternel supplice.
Dieux ! faut-il que le cœur pâtisse
De la felicité des yeux ?

※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※

L'ENNUYEUSE ABSENCE.

EMMENER Amarante aux champs,
Et pour six jours entiers me ravir cette Belle,
Au calcul de mon cœur qui soupire pour elle,
C'est me l'ôter pour six mille ans.

LE COEUR REFUSE' A ORANTE.

MOn cœur attiré par vos charmes,
Se détache, & part de mon ſein,
Et, tout brave qu'il, en part avec deſſein
De vous aller rendre les armes.
Il eſt en vous d'en diſpoſer,
Son deſir vous l'amene, Amour vous le préſente;
Beauté victorieuſe, incomparable Orante,
Cet eſclave nouveau n'eſt point à mépriſer.

Mais quoi! ſur vôtre front, dans vos yeux, en vos geſtes,
On voit que d'injuſtes fiertez
Du mépris que vous méditez
Donnent des préſages funeſtes.
Cet infortuné vous déplaît,
En vous tout conſpire à ſa perte,
Et déja l'on diroit que vôtre bouche ouverte
De ſon malheureux ſort va prononcer l'Arrêt.

Vôtre Ame a t-elle
Quelque ſujet
D'être cruelle
A ce cœur, dont vous ſeule êtes l'aimable objet?

Il eſt ſecret,
Il eſt fidelle,
Il eſt diſcret,
Il a du zele ;
Orante, vous le connoiſſez.
Si je dis que pour vous ſa flame eſt ſans ſeconde,
Et qu'à peine un pareil ſe trouveroit au monde,
Je n'en dis pas encore aſſez.

LE DOUTE AMOUREUX.

A UNE DAME.

QUAND je viens pour ſçavoir ſi ma peine vous touche,
Vôtre bouche me chaſſe, & s'arme de courroux ;
Vos yeux doux, & mourans, me rappellent à vous,
Dois-je croire vos yeux, ou croire vôtre bouche ?

Je les croirai vos yeux, ô Miracle des belles :
Ces yeux par qui l'Amour, & s'explique, & m'inſtruit,
Où vôtre Ame paroît, & me parle ſans bruit ;
Ils me ſemblent trop beaux, pour n'être pas fidelles.

LA FILLE EN COUCHE.

LISE en couche, en faut-il rire,
Et si fort y trouver à dire ?
Cesse-t-on pour si peu d'être fille de bien ?
L'Enfant que Lise a fait n'est pas plus grand que rien.

A SA DAME,

Comme il alloit se faire saigner.

BEAUTE', qui des Beautez tenez le premier rang,
Je vous offre jusqu'à mon sang ;
Soulez-en vos rigueurs, cruelle que vous êtes ;
On m'en va tirer trois palettes.

LE MARCHANDEUR DE GANDS.

MADAME, montrez-moi des gands ;
Que vendez-vous ceux-ci ? Monsieur, rien que six francs.
Ma dame, vous en aurez quatre :
Monsieur, je n'en puis rien rabattre :
Madame un écu d'or, mais je veux vous baiser :

Monſieur, je n'ai rien fait de toute la ſemaine,
En verité c'eſt mon étreine,
Je ne veux pas vous refuſer.

Sur un Auteur malade par trop de veilles.

ALCANDRE, qui toûjours compoſe,
Tantôt en vers, tantôt en proſe,
Par l'excès du travail a perdu la ſanté.
Pour ſe rendre immortel Alcandre fait un Livre;
O l'étrange immortalité!
Que l'immortalité qui fait ceſſer de vivre.

DE LYCANDRE.

SOIT en public, ſoit en ſecret,
Lycandre a beaucoup de regret
Des longs maux que ſon pere endure.
Entendez-vous ce fin endroit?
Dans de longs maux un pere dure
Plus qu'un méchant fils ne voudroit.

LA

LA MAIN PRISE ET RETIRE'E.

SUR vôtre belle main si ma main s'est lancée,
En la prenant l'ai-je offensée ?
Pourquoi la retirer par un brusque mépris ?
Puisque mon cœur s'est laissé prendre ;
Si je le veux ôter à la main qui l'a pris,
N'ai-je pas droit de l'entreprendre !
Vous m'obligez pourtant, incomparable Iris,
Si vous la retirez de crainte de le rendre.

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

LES BAUX YEUX CRUELS.

AGREABLES tyrans des plaisirs de ma vie,
Beaux Yeux de l'aimable Sylvie,
Je ne puis soûtenir cet excès de splendeur,
Vous lancez une vive flame,
Dont l'ardeur embrase mon ame,
Et d'invincibles traits vous me percez le cœur ;
Je meurs, & ma mort est cruelle ;
Mais, puisqu'elle vous plaît, elle est juste, elle est belle.

DECLARATION D'AMOUR A ORANTE.

JE ne vous dirai pas, incomparable Orante,
La cause, ni le nom du mal qui me tourmente:
En l'état où je suis apprenez seulement
Que je cherche de jour les tristes solitudes,
Que je passe les nuits dans les inquietudes,
Qu'entretenir ma peine est mon soulagement,
Que mes yeux languissans se distilent en larmes,
Que mon cœur enfiamé s'évapore en soûpirs,
Et qu'ensemble j'espere, & crains pour mes desirs,
Depuis le jours fatal que j'aperçûs vos charmes.

❧❧❧

L'AMOUREUX INCONSTANT.

DEPUIS un an, belle Amarante.
Vous m'avez donné de l'Amour,
Qui, sans relâche, tout le jour,
Et toute la nuit me tourmente;
Je ne puis souffrir plus long-tems,
Amarante, je vous le rens.

Ré-

Réponse.

Ce qu'on a donné le reprendre
N'est pas un noble procedé,
Et de l'Amour long-tems gardé
N'est pas chose facile à rendre;
Mais si vous n'étiez point leger,
Nous pourrions bien le partager.

A UNE DAME

qui baisoit ses Moineaux.

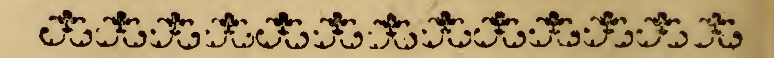
DONNER à vos Moineaux des baisers savoureux,
En leur pressant le bec de vos lévres de roses,
N'est-ce pas vous tromper dans l'usage des choses,
Et leur donner un bien qui n'est pas fait pour eux?

AUX MOINEAUX

que cette Dame baisoit.

DANS les momens qu'Amarante vous baise,
Petits Moineaux, vous ne mourez point d'aise,

J'en ſerois mort en goûtant ces appas.
Que malheureux le Ciel nous a fait naître !
Vous jouiſſez d'un bien ſans le connaître,
Je le connois, & je n'en jouis pas.



A M. CHANUT,

Sur la mort de Madame ſa femme.

PAR une loi conſtante, & dure,
L'impitoyable mort regne ſur la nature,
Sa faux détruit tout ici bas.
Si l'on fléchiſſoit la cruelle,
CHANUT, ſi le mérite exemtoit du trépas,
Le mérite eût rendu vôtre Epouſe immortelle.

Sur le même ſujet.

C'EST trop donner de pleurs à l'illuſtre memoire
D'une Ame que le Ciel couronne dans la gloire;
CHA-

CHANUT, ſur nous-mêmes pleurons,
Elle eſt vivante, & nous mourons.

CONTRE UNE DAME qui ſe vantoit à faux d'être aimée.

LYCORIS jure que je l'aime;
Puiſqu'elle en jure je la croi;
Mais mon ignorance eſt extrême,
Lycoris en ſait plus que moi.

A MADAME DE L... SUR SES VERS.

POUR ranger les mortels ſous vôtre tyrannie,
Quel beſoin d'emploier les charmes de vos Vers?
Hélas! ce n'eſt que trop, adorable Uranie,
Des charmes de vos yeux pour vaincre l'Univers.

DE JANETON.

JANETON, à ce qu'on dit,
A Luc donna la Verolle;

Mais on ment ſur ma parole,
Janeton la lui vendit.

Sur l'Etymologie du mot Italien *Alfana*, qu'on ſoûtenoit venir du Latin *Equus*.

ALFANA vient d'*Equus* ſans doute;
Mais il faut avouër auſſi
Qu'en venant de là juſqu'ici,
Il a bien changé ſur la route.

SUR LA JAUNISSE DE GLYCERE.

GLYCERE, qu'affligeoit une vieille jauniſſe,
Avec un vrai teint de ſouci,
Contoit au Medecin ſon langoureux ſupplice,
Quand le Medecin dit ainſi:
Glycere, en pareils maux, la principale choſe,
C'eſt d'aller tout droit à la cauſe,
Ou ce n'eſt point guerir, ce n'eſt que pallier.
En uſez-vous ainſi? lui répondit Glycere:
Allez donc, tout droit à mon pere,
Qui ne veut point me marier.

A

A PHILIS

Au jour des Cendres.

PHILIS, c'eſt ſans beſoin qu'on m'en fait ſouvenir,
Toute choſe ici bas m'apprend qu'il faut finir,
Et qu'anfin dans la tombe il me faudra deſcendre;
Pour le genre de mort, il n'eſt que trop certain:
Mille Amans, qu'à mes yeux vous avez mis en cendre,
Ne m'aſſûrent-ils pas d'un ſemblable Deſtin?

Un Cavalier à une Fille qui l'avoit obligé de maſquer.

SI je maſque aujourd'hui, trop aimable Sylvie,
C'eſt une choſe qu'en ma vie
Je n'ai point fait juſqu'ici.
Je la fais pour vous plaire, & vous en êtes cauſe:
Faites pour moi quelque autre choſe,
Que vous n'avez point faite auſſi.

SUR LE PORTRAIT DE PHILIS.

QUE naïve eſt la reſſemblance
De Philis, & de ſon Tableau !
Elle eſt fort belle, il eſt fort beau ;
Quand Philis garde le ſilence
On n'y voit nulle difference.

SUR LE PORTRAIT D'IRIS, AU PEINTRE.

LE Brun, tu nous as peint, d'un illuſtre pinceau,
L'incomparable Iris, de nos jours la merveille,
Et l'Ouvrage en paroît ſi bien fait, & ſi beau,
Que cet incomparable a trouvé ſa pareille.

SUR LE MESME PORTRAIT.

CETTE adorable Iris, dont je ſuis amoureux,
Reſſemble à ſa peinture autant qu'il eſt poſſible;
Elles ſont belles toutes deux :
L'une & l'autre ſe trouve à mes maux inſenſible,
L'une & l'autre eſt ſourde à mes vœux.

CON-

CONTRE LISE.

QUAND par fois il vous plaît de dire
Que Timandre pour vous inceſſamment ſoûpire,
Liſe, vous en riez, ainſi que d'un bon mot :
S'il s'étoit mis ſous vôtre empire
Vous aurriez bien raiſon d'en rire,
Timandre ſeroit un grand ſot.

POUR TIMANDRE.

Contre la même.

SI l'on en croit ta parole
De toi je fais mon idole,
Et mon amoureux bijou.
Dis-moi, Liſe, es-tu ſi folle,
Que de me croire ſi fou ?

DU BARBIER LA FONTAINE.

VOUS me coupez Barbier, tout beau ;
Oui le poil, répond la Fontaine.

Mon

Mon poil eſt donc cette ſemaine
Auſſi ſenſible que ma peau ?

A UN BUSQUE.

BUSQUE ſi proprement tourné,
Et de petites fleurs orné,
Avant que ma main te préſente
A mon incomparable Orante,
Apprens ce que pour elle, apprens ce que pour moi,
Ici je deſire de toi,
Et ne fruſtre pas mon attente.
Au poſte qu'on t'aura donné
Demeure fixement, & là toûjours prens garde
A bien faire l'emploi qu'on t'aura deſtiné :
Mais voici ce qui me regarde.

Si quelque Amant audacieux,
Dont cette Nymphe ait bleſſé l'ame,
Cherche à ſa bleſſure un dictame,
En lui baiſant la gorge, ou la bouche, ou les yeux ;
Alors, petit Buſque fidelle,
Vîte ſors de l'endroit où l'on t'avoit poſé ;
Arme la main de cette Belle,
Et montre l'ardeur de ton zele

Contre

Contre mon Rival trop osé.
Par cent coups fais lui perdre, & l'espoir & l'audace
Et le force à quitter la place.

Mais quand ces précieux instans
Que l'Amour doit à mes souffrances,
Après de longues esperances,
Viendront sur les ailes du Tems;
Durant ces amoureuses crises
Dont l'évenement est si doux,
Busque, n'oppose poit tes coups
Au progrès de mes entreprises,
Et, de grace, jamais ne te mets entre nous,
Quand je m'avancerai pour en venir aux prises.

****

LA MOUCHE PRISE VERS LES GENOUX D'UNE DAME.

SI vous-même, adorable Lise,
Prîtes la Mouche qui vola
Sur vous par dessous la chemise;
Je n'ai rien à dire à cela;
Mais si quelque homme s'en mêla,

Sans

Sans doute ce fut mal l'entendre :
Sont-ce des Mouches que doit prendre
Un homme quand il en eſt là ?

LES BEAUX YEUX ENDORMIS.

BEAUX yeux d'Amarillis pleins de traits, & de flâmes,
Qui bleſſez tant de cours, & qui brûlez tant d'Ames,
Je penſois qu'endormis vous me ſeriez plus doux ;
Mais je ſens de nouveau des bleſſures ſecrettes ;
Ah ! vous m'avez ſurpris, perfides que vous êtes :
Vous cachez-vous ainſi pour mieux faire vos coups ?

LA CARTE BLANCHE.

D'UN diſcours impoſteur c'eſt trop m'entretenir,
C'eſt trop nourrir mes feux d'une eſperance vaine ;
Nos cœurs, dans ce moment, doivent rompre, ou s'unir :
Orante, choiſiſſez, ou l'amour, ou la haine.

LE FRERE JOUEUR,

Et la Sœur amoureuſe.

MON cher frére, diſoit Sylvie,
Si tu quittois le Jeu, que je ſerois ravie!
Ne le pourras-tu point abandonner un jour?
Oui, ma Sœur, j'en perdrai l'envie
Quand tu ne feras plus l'amour.
Va méchant, tu joûras tout le tems de ta vie.

DE SYLVIE.

JE veux mourir, diſoit Sylvie,
Avec ma virginité;
C'eſt grand dommage, en verité,
Que cette charmante Beauté
Veuille ſi-tôt perdre la vie.

SUR UN MOINEAU

A UNE DAME.

AUſſi-tôt que j'entre chez vous,
Jeune Divinité dont mon cœur eſt le Temple,

Vôtre Moineau me flatte, il me fait les yeux doux;
Il me donne du bec deux, ou trois petits coups.
O le Moineau de bon exemple!

FOIBLESSE.

SYLVANDRE est accablé d'une douleur funeste
Pour deux cens mille écus qu'on lui fait dégorger,
Et six cens mille de reste
Ne peuvent le soulager.

D'UN MAUVAIS JUGE.

LYCANDRE est homme expeditif,
La table de ce Juge actif
De nos productions n'est pas long-tems chargée;
Mais ces façons d'agir sont un peu dans l'excès:
Souvent un affaire est jugée
Avant qu'il ait vû le procès.

EPITAPHE
D'UN PRODIGUE.

CI gît le prodigue Airanci

Ce

Ce glouton qui mourut plus gueux que les Apôtres:
Ne mangera-t-il point la terre où le voici ?
Il en a mangé beaucoup d'autres.

LE COMPILATEUR DE LA COUTUME.

CERTAIN jeune homme travailla
A des notes ſur la Coûtume,
Et remplit un juſte volume
De mille choſes qu'il pilla.
Pour voir ſi la piéce étoit bonne
Il s'en alla trouver un Docteur de Sorbonne;
Et le Docteur lui dit: Tout eſt bon, je n'y voi
Rien qui ſoit contraire à la Foi.

A ORONTE SUR LE PORTRAIT D'IRIS.

ORONTE, il vous le ſemble
Que le Portrait d'Iris à la belle reſſemble;
Hélas! ſi comme moi vous étiez ſon Amant,

Bien-tôt on vous verroit d'un autre ſentiment.
On y trouve, il eſt vrai, ces attraits & ces charmes,
Qui forcerent mon cœur à lui rendre les armes ;
Mais les rigueurs d'Iris, ainſi que ſes appas,
Ne s'y rencontrent pas.



D'un homme de mauvais entretien, & de bonne chere.

SES diſcours, il eſt vrai, fatiguent les oreilles,
Mais ſon Cuiſinier fait merveilles.

SAGESSE FEINTE, A LYCANOR.

DES Sages que tu vois, qui pour la gravité
Affectent des façons differentes des nôtres,
Si tu peux, Lycanor, gagne la privauté,
Et tu les trouveras auſſi fous que les autres.

Contre plusieurs qui ont signé la juste censure de Jansenius, sans autre connoissance que celle de leur propre interêt.

POURQUOI remettre au lendemain ?
Contre Jansenius j'ai la plume à la main,
Je suis prêt à signer tout ce qu'on me demande :
Qu'il soit ce qu'on voudra, Calviniste ou Romain ;
Je veux conserver ma Prebende.

****

PRIVILEGE.

DEPUIS un tems immemorable
Le monde a vû joüir quelques gens du Palais
D'un Privilege incomparable :
Ces gens volent toûjours, on ne les pend jamais.

CONTRE UN HYPOCRITE.

IL nous semble être un cœur sans fiel,
A toute heure il se mortifie,
Il a toûjours les yeux au Ciel ;
Et cependant fou qui s'y fie.

A UN MARI
qui bat sa Femme.

BATTRE ta femme de la sorte,
Sous tes pieds la laisser pour morte,
Et d'un bruit scandaleux les voisins alarmer ;
Tu vas passer pour un infame,
Compere, l'on sçait bien qu'il faut battre une femme ;
Mais il ne faut pas l'assommer.

A PHILIS.
En lui donnant un bijou.

PHILIS, rien pour rien,
Prenez de mon bien,
Donnez-moi du vôtre :
Qui donne un bijou,
A moins qu'il soit fou,
En demande un autre.

CONTRE APOLLON.

ENTRE nous jamais de négoce,
Apollon, tu m'as affronté,
J'aurois maintenant un Carosse
Du papier que tu m'as coûté.

LE MASQUE LEVÉ,

A une Dame fardée.

VOus lever sur le front un masque de Venise,
Ce fut certainement une grande entreprise,
Qui pourtant ne fit point que l'on pût vous bien voir,
Beauté, dont plus d'un sot est encore idolâtre,
Ce tour injurieux fit seulement savoir
Qu'un masque de carton en cachoit un de plâtre.

SUR UN PORTRAIT

plus beau que l'Original.

QUAND de Cloris tu nous peins le visage,
Tu nous le fais plus beau que n'est le sien;
Peintre, croi moi, réforme ton ouvrage;
C'est faire mal que de faire si bien.

A UNE DAME,

VOus me fuyez, dès le moment
Que de mon amoureux tourment
Je vous dis la moindre parole ;
Mais vous me fuyez vainement ;
Vous courez, & mon amour vole.

※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※

CONTRE AMARANTE.

Au premier jour de l'an.

EN mil ſix cens ſoixante & un
Cherche un ami nouveau parmi les riches duppes,
Qu'il te donne des gands, des bijoux, & des juppes,
Et qu'il n'ait pas un ſou qui ne te ſoit commun :
Déſormais perfide Amarante,
Je ne ſuis plus ton ſot de mil ſix cens ſoixante.

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

LES BEAUX YEUX MALADES.

A MAD. DE NERANCI.

LA Juſtice du Ciel n'eſt pas trop inhumaine
En affligeant vos yeux, aimable NERANCI,

Ils

ils souffrent bien de la peine,
Ils en ont bien fait aussi

****

Sur le Voyage de Marsal,

AU ROI.

PRENEZ garde à vôtre dessein,
Pensez-y mûrement, & plus d'une fois, SIRE:
Si vos armes passent le Rhin,
Vous aurez sur les bras tous les soins de l'Empire.

****

L'AMOUR VA MOURIR

Avec l'Esperance,

A SYLVIE.

JUSQU'ICI mon amour, qui vous doit sa naissance,
étoit entretenu d'une douce Esperance;
Aujourd'hui qu'elle meurt, il faut le secourir,
Ou, comme elle, il s'en va mourir.

C'est

C'eſt lui qui dans mon ame a gravé vôtre image,
Vos yeux, en le ſauvant, ſauveront leur Ouvrage;
Si vous ne le venez promptement ſecourir,
Il eſt mort, & je vais mourir.

D'une œillade amoureuſe, adorable Sylvie,
Vous lui redonnerez l'eſperance & la vie;
Baniſſez vos rigueurs, venez le ſecourir,
Voulez-vous nous laiſſer mourir?

IMPATIENCE AMOUREUSE.

En cet heureux jour de Lundi
J'ai ſû de ma belle inhumaine
Que je la verrois Mecredi.
Amour, ôte à cette Semaine
L'incommode, & jaloux Mardi.

A MADEMOISELLE DE SCUDERI,

Sur ſes Oeuvres.

Vos differens Ecrits, ces doux fruits de vos veilles,

De

De leurs grandes beautez ont ſurpris l'Univers ;
Mais rarement on croit, les voyant ſans pareils,
Qu'une fille ait produit ces miracles divers.
Sapho, que ce vous eſt de gloire !
Vous faites plus qu'on ne peut croire.

A ELLE,

SUR LE MESME SUJET.

QUI dit que cette Proſe, & ces Vers ſont de toi,
N'eſt pas cru comme les Oracles ;
Admirable Sapho, veux tu ſçavoir pourquoi ?
C'eſt qu'on ne croit guere aux miracles.

A LA MESME.

HONNEUR de vôtre ſexe, & du ſiécle où nous ſommes,
De vos Ecrits fameux vous nous rendez jaloux.

O que de honte pour les hommes !
Sapho que de gloire pour vous !

SUR
LES NOUVEAUX BATIMENS DU LOUVRE.

QU'ILS ſont pompeux ces Bâtimens !
Qu'ils ſont vaſtes, qu'ils ſont ſublimes !
Ils touchent le Ciel de leurs cimes,
Et l'Enfer de leurs fondemens.
Pour la matiere, & la ſtructure,
La plus ſuperbe Architecture
N'avoit r en conçû de ſi grand.
Mais à quoi bon vous les décrire ?
Savez-vous qui les entreprend ?
C'eſt Louis, & c'eſt aſſez dire.

D'UNE FEMME,
Et de ſon Mari.

LA femme a ſon favori,
Le Mari ſa favorite :

Ainſi voila quitte à quitte
Et la Femme, & le Mari.

DES GENS DE GUERRE.

JE ne connois qui que ce ſoit
De ceux qui maintenant ſuivent Mars & Bellone;
Qui (s'il ne violoit, voloit, tuoit, brûloit)
Ne fût aſſez bonne perſonne.

LE SAVETIER.

LE Savetier de nôtre coin
Rit, chante, & boit, ſans aucun ſoin,
Nul affaire ne l'importune;
Pourvû qu'il ait un cuir entier,
Il ſe moque de la fortune,
Et ſe rit de tout le quartier.

EPIGRAMME

Faite par bonheur.

JE ne ſaurois que dire, & ne ſaurois me taire;
Je veux: & ne puis faire une Epigramme ici:
Quelle ſterilité! mais quel bonheur auſſi!
J'en fais une, en diſant que je n'en ſaurois faire.

NOUVELLE AMOUR.

DIRIS je m'étois abſenté,
Pour dégager ma liberté
D'un rigoureux ſervage;
Et cette abſence m'a jetté
Dans un autre eſclavage.
Le petit Souverain des Dieux,
Cet enfant qu'on nous peint ſans yeux,
Ce tyran de mon ame,
M'eſt venu brûler en ces lieux
D'une nouvelle flame.

Cleonice, depuis un jour,
Fait que dans ce fatal ſéjour

Je pleure, & je ſoupire,
Sans eſperer que ſon Amour
Soulage mon martyre.

Toutefois, mon cœur, eſperons
Que celle que nous adorons
Nous deviendra propice;
Tel que ſoit nôtre ſort, mourons,
Mourons pour Cleonice.

Elle a mille charmes divers,
Elle chante, elle fait des vers,
Elle eſt ſage, elle eſt belle;
Rien ne l'égale en l'Univers:
Mourons d'amour pour elle.



A MONSEIGNEUR
LE MARQUIS DE LOUVOIS
CONSEILLER DU ROI
EN SES CONSEILS,
& Secretaire de ſes Commandemens.

Etant en l'Armée de Sa Majeſté en Flandre.

JE vais faire ici vôtre image ;
Et veut qu'on trouve en mon Ouvrage
Vôtre zele admirable, & vos ſoins diligens.
Soit dans la paix, ſoit d ns la guerre,
LOUVOIS, vous ſavez plaire au Prince de la Terre,
Qui ſe connoît le mieux en gens.

LE TOUSSEUR.

AVEC une toux cruelle
Qu'irois-je faire chez toi ?
Jamais l'âtre n'y dégelle ;
Je touſſe aſſez bien chez moi.

LE MALHEUR
de la plûpart des Poëtes.

CES grands Poëtes, dont la voix
Entonne dignement les loüanges des Rois,
Presque tous, à la fin, meurent dans la disette;
Sans leur donner secours on les plaint en tout lieu.
Faites-moi la grace, mon Dieu!
De n'être pas un grand Poëte.

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

CONTRE CLORISE.

CLORISE a la bouche vermeille,
Son teint a la couleur des roses, & des lys;
Mais, qu'ils soient en un jour de la sorte embellis,
Sans mentir c'est une merveille:
A Clorise, en ce peu de temps,
Il est aussi venu des cheveux, & des dents,
Et la laide Clorise est Clorise la belle:
Qui n'y seroit pas attrapé?
Sans le ton de sa voix, qui me dit que c'est elle,
Je la voi tous les jours, & j'y serois trompé.

A UNE PETITE PERSONNE.

SI vous eûtes en partage
Un corps du plus bas étage,
Il faut bien vous en passer ;
Encore est-ce un avantage,
Que presque sans vous baisser
Vous puissiez tout ramasser.

PROTESTATION DE FIDELITÉ.

A CLEONICE.

QUE vos traitemens, Cleonice,
Me soient cruels, ou me soient doux,
Je veux que le Ciel me punisse
De toutes les rigueurs dont s'arme son courroux,
Si j'adore jamais d'autre Beauté que vous.

LA DENT POSTICHE.

IRIS perdit hier une dent toute noire,
Le même jour une autre, aussi blanche qu'un lys

Se trouva dans ſa machoire.
Qu'en peu d'heures les dents reviennent à Paris !
J'aurois de la peine à le croire,
Si je ne l'aprenois de la bouche d'Iris.

LA VIEILLE IMPUDIQUE.

TOUT le monde autrefois courut
Après la petite Ragonde ;
A ſon tour la vieille eſt en rut ,
Elle court après tout le monde.

UN AMANT A SES YEUX.

VOus demandez à voir la charmante Climene,
Mes yeux , vous le verrez cet objet ſouhaité ;
Mais , par vôtre témérité ,
Vous allez redoubler ma peine.
Hélas ! mes yeux , que les plaiſirs ,
Dont vous ſerez flatté à l'aſpect de ſes charmes ;

A mon cœur enflamé coûteront de ſoûpirs,
Et qu'ils vous coûteront de larmes!

****

LE PUCELAGE FEINT.

QUAND vous feignez d'être pucelle,
Vous me tenez pour innocent;
En l'âge où vous êtes, la Belle,
Un pucelage eſt indécent:
Et tout de bon je vous proteſte,
Que, quand vous en auriez eu cent,
Je ne croirois pas maintenant
Que vous en euſſiez un de reſte.

LE PORTRAIT D'IRIS,

CELUI qui peignit ton viſage
A ſi bien fait, que ton image
Lui reſſemble admirablement.
Iris, c'eſt ton deſavantage:
Te voilà laide doublement.

LA VIE INUTILE.

J'ETOIS né pour les vers, j'étois né pour la prose,
Pour vivre en paix, pour chamailler;
Et, pour peu que j'eusse eu dessein de travailler,
Je semblois né pour toute chose:
Mais, hélas! je voi bien
Que je suis né pour rien.

A SA CHATTE

qui battoit sa Chienne.

NOTRE Chatte, qu'il vous soûvienne,
Que si vous battez nôtre Chienne
Vous serez bien-tôt le manchon
De nôtre petite Fanchon.

LA FOIRE DE S. GERMAIN,

avancée en 1663.

A UN AMI.

EN mil six cens soixante-trois,
Puisque nôtre Foire commence

Le ſecond jour du premier mois ;
Veux-tu ſavoir ce que j'en penſe ?
Cet an, mon cher ami, le Cocuage avance ;
Ces Cocus, que la Foire eût fait en Fevrier,
S'en vont ſe faire en Janvier.

****

SUR CE QUE LE BRUIT qui encouroit ſe trouva faux.

SUR le bruit qui par tout couroit
Que d'un mois tout entier la Foire avanceroit,
Aux Cocus de cet an je dis leur deſtinée.
Ce bruit ſe trouve faux, je connois mon abus,
Et je vous dis que ces Cocus
Se feront comme l'autre année.

L'ORGUEIL D'ALIZON.

QU'EN toute choſe on t'obéïſſe,
Fût-ce même contre juſtice,
Tu le veux ſuperbe ALIZON.
Mes pareils aiment ſans baſſeſſe ;

Sa-

Sache que toûjours la Raiſon
Sera ma premiere Maîtreſſe.

DUNKERQUE
EST AU ROI.
En 1662.

DUNKERQUE, de qui la Fortune,
Malgré les vents, & les Hyvers,
Porta ſur les flots de Neptune
La terreur par tout l'Univers:
DUNKERQUE eſt ſous nôtre puiſſance;
L'orgueilleuſe rend à la France,
Baſtions, remparts, & vaiſſeaux;
Et, ſans s'être attiré la guerre,
La plus grande Reine des eaux
Eſt au plus grand Roi de la terre.

L'ENGAGEMENT LIBRE,
A UNE DAME.

POUR m'être mis ſous ton Empire,
Crois-tu qu'à jamais j'y ſoûpire?

Si tu le crois, tu te méprens.
Je ſuis maître de ma perſonne ;
Quand bon me ſemble je la donne ;
Quand il me plaît je la reprens.

SUR LE TROUBLE ARRIVÉ A ROME

En 1662.

SI nôtre ſaint Pere le Pape
Une fois par malheur s'échappe.
Faut-il tout mettre à l'abandon ?
A ce Vicaire des Apôtres
Refuſerions-nous un pardon ?
Il nous en a donné tant d'autres.

LE SOT ENRICHI.

DE ce lieu Philemon partit à demi-nu ;
Bien ſuivi, bien couvert, le voilà revenu :
Je ne le connus point dans cette pompe extrême.
Eh ! qui ne l'auroit méconnu ?
Il ſe méconnoît bien lui-même.

LE

LE MARI PEU JALOUX.

SI ta femme n'eſt pas fort belle,
Elle eſt riche, elle eſt Demoiſelle;
Par la loi de l'Hymen tu dois t'en approcher:
La ſolitude au lit lui cauſe un deuil extrême;
Avec elle va-t'en coucher.
Avec elle! vas-y toi-même.

LA MES-ALLIANCE.

MARQUIS, vous voïlà donc par l'Hymen attaché,
Vous avez épouſé l'opulente Glycere.
De linge à l'avenir vous aurez bon marché;
Vous avez au Palais une tante Lingere.

CONTRE UN MAUVAIS POETE.

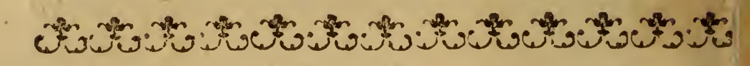
A MARC.

QU'AU Parnaſſe on reçoive un ſi gros animal,
Si tu le crois, Marc, tu t'abuſes.
Si Maillet a l'honneur d'appartenir aux Muſes,
Il eſt donc leur ſecond cheval.

LA PARESSE DE MARGUERITE.

Dialogue.

MARGUERITE, ſans t'amuſer,
Cours à Rue!, reviens au gîte;
Parts vîte, ou je vai te baiſer.
Je ne ſçaurois partir ſi vîte.



MANQUE DE PAROLE.

CE que tu me promis, Gregoire,
Tu ne le tins aucunement:
Avant que de promettre il faut du jugement,
Et quand on a promis, il faut de la memoire.

CONTRE UN POETE IMPORTUN.

PAUL me lût malgré moi ſon Poëme étendu:
Eſt-il beau? me dit-il, tout le monde l'admire.
Je repars; pour ſavoir qu'en dire,
Il faudroit l'avoir entendu,

LA

LA PREVOYANCE.

DAMON ET CLIMENE.

UN vieux pucelage, Climene,
Par fois cauſe bien des travaux.
Damon, n'en ſoyez pas en peine,
Nous ſavons prévenir les maux.

LA PREVENTION.

JE vis avec vous un homme en conference,
Et je fis à l'inſtant une humble reverence
A cet homme au poil demi-roux.
Auſſi crois-je, illuſtre Ménage,
Que, dès qu'un homme parle à vous,
Ce doit être un grand Perſonnage.

SUR LES PREPARATIFS DU VOYAGE D'ITALIE En 1663.

SI j'allois en Italie
Je ferois une folie

Qui

Qui pourroit bien me coûter.
Que plus fou que moi s'avance :
Pourquoi me précipiter ?
On meurt aſſez vîte en France.

SCIENCE MAL CONDUITE.

DIEU me garde d'être ſavant
D'une Science ſi profonde :
Les plus doctes le plus ſouvent
Sont les plus ſottes gens du monde.

A UN HUISSIER

Qui tira de l'argent de quelques baſtonnades reçûes en Hyver.

N'APPELLEZ plus la Fortune mauvaiſe.
Il faiſoit froid, vous étiez indigent,
Et vous voilà maintenant à vôtre aiſe ;
Vous avez eu du bois, & de l'argent.

SUR LE BRUIT
d'une Chambre de Juſtice.

POUR plumer quelque gens, qui ſont fort alarmez,
On parle d'établir la Chambre de Juſtice.
Pour les peuples, hélas ! que ſert qu'on l'établiſſe ?
Tels oiſeaux volent mieux après qu'ils ſont plumez.

A MAD. D. I.

DEVANT vous, en l'état que demandent les Dieux,
Sans mes yeux affligez vous m'auriez vû paroître ;
Croyez, Amarillis, que ne vous pas connoître
M'eſt un mal plus cruel que celui de mes yeux ;
Mais de ce mal il pourroit être
Que mon cœur n'en ſeras que mieux.

L'ADMIRATEUR.

CE tas de Verſificateurs,
Ces éternels Admirateurs,
Admirent-ils d'un Dieu les merveilles ſuprêmes ?

Sans jamais admirer ſes Ouvrages divers ,
Ils n'admirent rien que les Vers ,
Et que les Vers qu'ils font eux-mêmes.
Je ſai pourtant un certain homme
Qui ne préſume pas ſi fortement de ſoi ;
Il ne faut pas que je le nomme ;
Si je l'avois nommé l'on ſauroit que c'eſt moi.

D'OLYMPE,

ET DE MELISSE.

OLYMPE a dans ſa voix des douceurs ſans pareilles ;
Meliſſe a des regards qui charmeroient les Dieux;
Partage-toi , mon cœur , entre ces deux merveilles,
L'une m'a pris par les oreilles ,
Et l'autre m'a pris par les yeux.

A CENEROLLES.

L'ARGENT que tu viens m'emprunter ,
Je ne ſaurois te le prêter ;
J'en ai du regret , Cenerolles.
Tu dois bien me le pardonner ;

Je

Je puis prêter mille piſtoles ;
Mais je ne puis pas les donner.

A UN PROCUREUR.

VOTRE chien, dites-vous, dans un coin retiré
En cent morceaux a déchiré
Les Cahiers de deux Inventaires :
Monſieur le Procureur, il en a mal uſé ;
C'eſt un chien fort mal aviſé ;
Il ne mettoit jamais le nez dans mes affaires.

A UN JUGE CORROMPU.

MA cauſe étoit fort bonne, & ſi je l'ai perdue ;
Mais je ſai la raiſon pourquoi
La Juſtice en cela ne me fut pas rendue.
Trois gros chapons du Mans qu'on vît entrer chez toi
Solliciterent contre moi.

LESINE NOUVELLE.

PAR teſtament Dame Deniſe,
Quoi qu'elle poſſedât un ample revenu,

Ordonna que ſon corps fût inhumé tout nu,
Pour épargner une chemiſe.

POUR M. CONRART.

DEs Grecs, & des Latins, peu de choſe il apprit;
Mais il peut s'égaler aux plus ſavantes plumes:
Par la grace du Ciel, il trouva en ſon eſprit
Ce qu'un autre avec ſoin cherche en mille volumes.

AU MEDECIN D'UNE BELLE.

RAYMOND, c'eſt donc vous qui traitez
Ce modele parfait de toutes les Beautez,
La trop inhumaine Sylvie.
Chaque jour ſes rigueurs cauſent mille trépas;
A des peuples entiers vous ſauveriez la vie,
Si vous ne la gueriſſiez pas.

PARENTÉ RIDICULE
A PHILANDRE.

AUJOURD'HUI qu'aux grandeurs nous vous voyons monté,
Alcidamas se dit de vôtre parenté ;
De parenté, Philandre, il est vrai qu'il vous touche;
Si mon calcul est bon, vous n'êtes séparez
De celui qui forma vôtre commune souche,
Que de mille neuf cens quarante-cinq dégrez.

❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊

A DORIMENE.

LA femme de Tirsis mourut dernierement,
Et je croi que facilement,
Dorimene, il pourroit vous prendre en mariage;
Il est tout fait au Cocuage.

※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※

DE JEAN ET DE SON CHEVAL.

SUr son Cheval Jean se ruoit ;
Contre Jean le Cheval ruoit ;
Et tous deux écumoient de rage :
Mathurin, qui pour lors passoit,

Dît à l'homme qu'il connoiſſoit,
Eh! Jean, montrez-vous le plus ſage.

DECLARATION D'AMOUR A IRIS.

TU voudrois connoître un Devin
Qui te fit voir l'objet divin
Qui m'a la liberté ravie :
Iris, conſulte ton miroir ;
Par une innocente magie
Son cryſtal te le fera voir.

A LOUIS XIV.

QU'A vos titres Royaux vous n'ayez ajoût
De Conſeiller du Roi l'auguſte qualité,
A bon droit aujourd'hui l'Univers s'en étonne.
SIRE, qui mieux que vous peut avoir merité,
D'entre ceux dont ici l'éclat vous environne,
Le nom de Conſeiller de Vôtre Majeſté ?

A LYCIDAS.

Tu dis que ta femme Lisette
A passé quarante deux ans,
Et qu'elle n'eût jamais d'enfans ;
Lycidas, elle est bien secrette.

DE RENAULT.

A GILLOT.

Renault sembloit toûjours avoir la mort au sein,
J'avois compassion de voir sa triste mine ;
Et le voilà qui boit, qui rit, & qui chemine ;
Par quel médicament est-il devenu sain ?
Gillot, sa seule medecine
Fut de quitter son Medecin.

CONTRE NICOLAS.

Un jour, vint, en boitant tout bas,
Chez Ninon le gros Nicolas,
Cet homme né pour la charruë.
Qu'avez-vous ? dit Ninon, vous me faites pitié ;

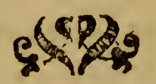
Je ne ſai quoi, dit-il, m'eſt entré dans le pied:
Vous verrez, dît Ninon, que c'eſt un clou de ruë.

Le moyen de ſe contenter.

RIEN ne te ſemble bon, rien ne ſauroit te plaire;
Veux-tu de ce chagrin te guerir déſormais?
Fai des Vers, tu pourras ainſi te ſatisfaire;
Jamais homme n'en fit qu'il ait trouvez mauvais.

LES VERS doivent venir du Caprice.

QUI de moi voudra de beaux Vers,
Que jamais il ne les demande.
Je ne fais rien que de travers
Quand la beſogne eſt de commande.



RE,

REPRISE D'AMOUR,

A UNE DAME,

qu'il avoit assûrée de la mort de son Amour.

JE voulus étouffer cet Amour obstiné,
Qui d'un de vos regards en mon cœur étoit né,
Et je crûs que j'avois satisfait mon envie :
Mais, Lise, je me trompai fort ;
Cet Amour est encore en vie,
Le petit traître fit le mort.

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

L'AMOUR

POUR CETTE VIE.

QUE l'Erreur aux humains fait une étrange guerre !
A peine en connois-je un, qui n'aimât beaucoup mieux
Ici bas un quartier de terre,
Que tout le Royaume des Cieux.

A UN PREDICATEUR PEU EXEMPLAIRE.

POUR nous perſuader ſans diſcours ſuperflus,
Dites-en moins, faites-en plus.

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

SUR UN BAISER.

A UNE DAME.

LORS que pour ſatisfaire à mon brûlant deſir
Je te baiſai, jeune Merveille ;
Si ce trait te cauſa le moindre déplaiſir,
Vange-toi, rens-moi la pareille.

✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤

SURPRISE AVANTAGEUSE.

J'ATTENS de vos bontez un eſprit indulgent
A la liberté que j'ai priſe ;
Elle vous cauſera quelque peu de ſurpriſe.
Je vous apporte de l'argent.

LE MEDECIN.

TEL me dit que nôtre art eſt fort à deſirer,
Tel me dit qu'il eſt fort à craindre.
Nôtre Art en fait bien murmurer,
Nôtre Art empêche auſſi bien des gens de ſe plaindre.

※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※

LE CARTIER.

DE ma profeſſion je ſuis Maître Cartier,
Des Cartes que je fais tout le monde s'en loüe,
Et quoi que jamais je n'en joüe,
J'y gagne toûjours le premier.

SUR LE VOYAGE

Que le Roi fit en poſte à Marſal.

LA Victoire coûte trop
Quand il faut un peu l'attendre ;
LOUÏS, ainſi qu'Alexandre,
Prend des Villes au galop.

CONTRE UN FAUX DEVOT.

UN Devot, je ne ſai pourquoi,
A quelque choſe contre moi
Qui jamais n'offenſai perſonne.
Je ſuis mal à ce que je voi ;
Un devot jamais ne pardonne.

※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※

L'HOMME CONTENT.

O Mort ! quand tu feras ta ronde,
Epargne le Sieur de Torci ;
Chez lui tout rit, & tout abonde ;
Il n'a ni peine, ni ſouci :
Qu'a-t-il à faire en l'autre monde ?
Il eſt ſi bien en celui-ci.

A UN EXEMPT DES GARDES.

L'ARGENT que tu me dois, l'Eſpine, rens-le-moi,
Tu ſais qu'en tes beſoins ma bourſe fut à toi,
Et que j'ai, pour t'aider, cent fois vendu mes hardes;
Mais rien ne te fléchit, rien ne peut t'effrayer ;
Tu

Tu crois qu'être Exempt des Gardes
C'eſt eſtre exempt de payer.

SUR LA GRATIFICATION

Faite à divers Auteurs en 1663.

QU'ON donne à celui-là, qu'on donne à celui-ci,
Sans que jamais entre eux l'Etat du Roi me nomme,
J'en prens bien peu de ſouci :
En épargnant une ſomme,
On m'épargne un grand-merci.

DE ROBIN

ET DE SA SERVANTE.

MARGUERITE à Robin n'obéïra jamais,
De ce maître imprudent elle ſait les foibleſſes:
Il eſt des ſervantes Maîtreſſes,
Comme il eſt des Maîtres valets.

SUPPRESSION.

D'Une ſuppreſſion d'urine
Le ſecours de la Medecine
A ſû quatre fois me guerir ;
Mais, ſi le Ciel ne m'eſt propice,
A ce coup je m'en vais mourir
D'une ſuppreſſion d'Office.

LE FAISEUR DE MIROIRS.

Je ſai que l'Art du Peintre a merité beaucoup,
Que la Terre, en tous lieux, admire ſes Ouvrages ;
Mais tout ce qu'on en dit cede à mes avantages :
Je fais aux curiex leurs Portraits tout d'un coup.

LA BELLE QUESTEUSE.

Aux jours que va quêter la charmante Beliſe,
Elle furette de l'Egliſe
Les quatre coins & le milieu :
Et tous ceux que l'on voit donner à cette Belle,
Donnent moins pour l'amour de Dieu,
Qu'ils ne donnent pour l'amour d'elle.

L'AGE DE CLIMENE.

CONSIDERE-MOI bien, regarde bien Climene,
Nous n'aquîmes tous deux dans la même semaine;
Tous deux, à cinq jours près, ſommes du mêmetems,
Cependant voi quel tort me font les deſtinées,
Depuis ſept mois paſſez j'ai trente-ſix années,
Et ce charmant objet n'a toûjours que vingt ans.

Le jugement de la Poſterité ne lui importe.

JE ne ſuis pas inquieté
De ce que la Poſterité
Jugera des fruits de ma veine.
Qu'elle en diſe mal, ou bien,
Pourquoi m'en mettrois-je en peine?
Je n'en ſaurai jamais rien.

LE MALHEUREUX A PRESTER.

EN fait de prêt le ſort me traite
Avec grande inhumanité;

Je

Je pers l'affection de ceux à qui je prête
Si je ne pers l'argent que je leur ai prêté

EN FAVEUR D'UN DOCTE NECESSITEUX.

CE grand Homme, qui vous fait vivre
Par les doctes Vers de son Livre,
A de la peine à se nourrir :
La Pauvreté le tyrannise ;
Pourriez-vous le laisser mourir
Pendant qu'il vous immortalise ?

LE MEDISANT ADROIT.

Dialogue.

PHILIS à Coridon s'est-elle enfin rendue ?
Consume-t-il les nuits dans son doux entretien
A cela je ne répons rien ;
La Médisance est défenduë.

DES ENVIEUX.

TROIS ou quatre du voiſinage
Sont devenus mes envieux ;
Loin d'en être fâché contre eux,
J'en voudrois avoir davantage.

CONTRE SIMON.

SIMON roule en caroſſe, ô l'étrange animal !
Plus que ſes deux chevaux ce gros homme eſt cheval,
Et pourtant il n'eſt pas ſi roſſe.
Si l'Equité regnoit, les chevaux de Simon
Devroient être dans le caroſſe ;
Et ce gros Animal devroit être au timon.

IL Y A DES SOTS EN TOUS LIEUX.

C'EST un heureux dégagement
Que de quitter les ſots qu'on trouve dans les villes,
Pour aller joüir doucement

De

De l'aimable entretien des campagnes fertiles :
Là ſe trouvent auſſi des ſots petits, ou grands ;
Mais le monde eſt plus rare aux champs.

PREVENTION.

QUAND pour les vieux Auteurs des gens s'opiniâtrent,
Et que ſervillement leurs eſprits idolâtrent
Tout, juſqu'au moindre mot qu'ait dit l'Antiquité,
Que de prévention, que d'erreur les gouverne !
Aujourd'hui l'homme eſt homme, & l'a toûjours été,
Et ce qu'on voit d'antique autrefois fut moderne.

A UN AMI.

CHEZ toi j'ai les plaiſirs les plus grands de la terre,
Soit qu'on liſe tes vers, ſoit qu'on vuide le verre ;
Tout en eſt divin,
Le ſtile, & le vin.

A DAMON.

DAMON, j'apprens qu'on me cenſure,
L'avis que j'en reçoi n'eſt que trop aſſûré ;
Je n'aurois pas crû, je te jure,
Etre aſſez bon Auteur pour être cenſuré.

SUR LE RECUEIL DE POESIES
Faites pour M. le Cardinal MAZARIN.

CE qu'on fit de beaux vers à la gloire de JULE,
D'un ſoin laborieux, Ménage l'accumule,
Et chez mille Ecrivains le recherche aujourd'hui :
Pour les vers dont ma Muſe a chanté ſon mérite,
Hélas ! tant qu'il vêcut, nous fumes quitte à quitte,
Il ne fit rien pour moi, je né fis rien pour lui.

METIER EXTRAORDINAIRE.

LE métier d'Amour en effet
Eſt une aſſez bizarre affaire ;
Ce métier-là plus on l'a fait,
Et moins on eſt propre à le faire.

AUX

AUX MUSES.

DE gloire ſeulement, & d'eſpoir vous paiſſez
Ces Chantres que vous nourriſſez,
O Doctes Filles de Memoire.
Mais, pour des eſtomacs que travaille la faim,
Tout ce que l'Univers a d'eſpoir, & de gloire;
Ne vaut pas une once de pain.

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

AUX FLAMANDS

En 1667,

Lors que le Roi alla en Flandre.

LOUIS eſt vôtre Maître, & ſans doute aujourd'hui
Son droit vous affranchit de l'empire d'un autre:
Flamands, en vous donnant à lui,
Vous ne lui donnez rien du vôtre:
Vous ne lui donnez rien d'autrui.

IL PRIE SA DAME DE LE SOULAGER.

SOUS vôtre Empire, adorable inhumaine,
Depuis un tems que mon cœur a de peine!
De ma souffrance ayez quelque pitié;
J'ai trop d'Amour, prenez-en la moitié.

SUR LA NAISSANCE DE M. LE DAUPHIN.

LE Dauphin de la Mer, lors qu'il montre la tête,
Présage aux Matelots que l'orage s'apprête;
Et l'aspect de nôtre DAUPHIN,
Après une longue tempête,
Nous présage un calme sans fin.

DE LA POSTERITE'.

VOUS me prêchez à tous momens
Que la Posterité fera ses jugemens
Sur tout ce qu'en public nous aurons fait parêtre.
Je m'embarasse peu de la Posterité,

Qui n'eſt point aujourd'hui, qui n'a jamais été,
Et qui pourra bien ne pas être.

DE LA JUSTICE.

ME voilà dans un grand ſouci;
Je cherche la Juſtice, elle n'eſt plus ici;
On dit que dans le Ciel elle fait ſa demeure.
Mon affaire en a grand beſoin;
Mais que mon affaire demeure,
Je ne veux pas aller ſi loin.

A UN POETE FLATEUR.

CE Heros que ta muſe vante,
Et que par interêt ton Eſprit s'eſt formé,
Tu déſires que je le chante;
Mais comment, Lycidas, faudra-t-il que je mente?
Je n'y ſuis pas accoûtumé.

CONTRE PERIANDRE.

TAUBRU, le pere des bons mots,
L'éternel ennemi des ſots,
Où l'on vent les chevaux diſoit à Periandre :
Monſieur, fuyez l'abord de tous ces Maquignons,
Aſſûrement les compagnons
Ne manqueront point de vous vendre.

D'ARIMANT, A LYGDAMON.

LA grandeur d'Arimant n'eſt pas choſe commune,
De gloire, en un clin d'œil le voilà revêtu ;
D'un ſi prompt changement, Lygdamon, qu'en dis-tu ?
Je dis que de la Fortune
C'eſt un nouvel impromptu.

D'ISABELLE.

J'EPOUSEROIS bien Iſabelle,
Je trouve aſſez d'attraits en elle,
Sa gentilleſſe m'a vaincu ;

Mais autant que j'aime la Belle,
Autant je hais d'être cocu.

DU BAL.

DANS le Bal les ſens ſe débauchent ;
C'eſt-là que les Cocus s'ébauchent.

INSATIABILITÉ.

DANS les biens que l'homme entaſſe,
Qu'il ſait peu ſe meſurer !
Il ſemble qu'il n'en amaſſe
Qu'à deſſein d'en déſirer.

D'UN MEDECIN POETE.

ROC, Medecin peu docte, & Poëte ſavant,
Fait des Epitaphes ſouvent,
Où des morts il conte l'hiſtoire :
Les maux que fit un Art, l'autre Art ſait les gue-
rir ;
Roc Poëte fait vivre au Temple de Memoire
Ceux que Roc Medecin vient de faire mourir.

DE

DE LISE.

C'Est pour m'attraper, dites-vous,
Que Liſe me fait les yeux doux,
Et me dit de belles paroles.
Vous pourriez bien vous y tromper.
C'eſt pour attraper mes piſtoles,
Bien plûtôt que pour m'attraper.

D'UN COCQ.

Ce Cocq, qui faiſoit tant de bruit,
Pendant le jour, pendant la nuit,
Et qui ſcandaliſoit tout nôtre voiſinage;
On l'a tué ce Cocq, nous ne le verrons plus;
Sans ceſſe l'importun chantoit en ſon ramage,
Que de cocus! que de cocus!

D'UN BEL ENFANT.

S'Il eſt beau le fils de Climéne,
Quoi qu'elle ait un homme aſſez laid,
Cela n'a rien qui me ſurprenne;
Son Page eſt un garçon bien fait.

CONSEIL.

JAMAIS ne nous plaignons des ſacrez Potentats;
Telles que ſoient leurs mœurs, tels que ſoient leurs Etats :
S'ils ſont juſtes, pourquoi s'en plaindre ?
S'il eſt vrai qu'ils ne le ſoient pas,
Nous devons nous taire, & les craindre.

DE SA SERVANTE.

QUAND ma ſervante eſt au marché,
Pour avoir à bon compte elle prend de la peine ;
Mais que m'importe qu'elle en prenne ?
Quand elle eſt au logis, rien n'eſt à bonmarché.

DES PROCUREURS.

QU'AVEC les Procureurs (j'en excepte un de tous)
Le Plaideur ſouffre un grand martyre !
Des ſerpens, des lyons, des tygres, & des loups,
Sans doute il recevroit des traitemens plus doux :

Mais arrêtez-vous, ma Satyre;
Pour la premiere fois il ne faut pas tout dire.

DE QUELQUES RECEVEURS.

De ces gros Receveurs qu'un seul jour voit venir;
Et qui du bien d'autrui leurs maisons entretiennent,
N'allez pas dire qu'ils le prennent;
Ils ne font que le retènir.

DU MONDE.

Le monde est le Docteur qui me fait mes leçons;
Il en sait bien plus qu'un Livre,
Et c'est à voir ses façons
Qu'avecque les vivans on doit apprendre à vivre.

SUR LA MORT DU COMTE NICOLAS DE SERIN.

Quelle inhumanité! quel caprice du sort!
Serin, l'effroi du Turc, Serin nôtre support,

Bleſſé par un Sanglier gît à plat ſur la terre.
Il fit, toûjours vainqueur, des exploits infinis;
Et, dans le ſimple ébat d'une image de guerre;
Ce Mars de nos jours tombe, & meurt comme Adonis.

SUR UN RAMAS DE VERS EN FAVEUR D'UN GRAND.

A ALCIDON.

SUR le Parnaſſe on aſſemble
D'un fameux Courtiſan les Eloges divers;
Et tu veux, Alcidon, ſavoir ce qu'il m'en ſemble.
Jamais on ne vit enſemble
Tant de menſonges en vers.

L'EXCE'S DES MEDECINS NUISIBLE.

A GILLET.

VOTRE précieuſe perſonne
A quatre Medecins aujourd'hui s'abandonne,
Et ſuit aveuglement leur ſentiment venal.

Gil-

Gillet, mon amitié veut que je vous le die,
Quatre Medecins ſont un mal
Plus grand que vôtre maladie.

QUE SES PENSE'ES
Se trouvent par fois chez les Anciens.

SOUVENT, par un ſecret deſtin,
Un vieil Auteur, Grec, ou Latin,
A produit, me dit-on, ce que ma Muſe avance,
Hé bien ! s'il eſt vrai, patience :
Je ſerois bien fâché d'avoir dit avant lui
Ce qu'elle m'inſpire aujourd'hui.

A DAMON.

LA faim preſſoit ta femme, elle a dîné ſans toi,
Damon, je n'y voi pas dequoi
Gronder comme tu fais, & faire tant de gloſes.
Dîner ſans ſon Epoux, eſt-ce un ſi grand péché ?
Ta femme a fait ſans toi de plus étranges choſes,
Dont tu ne t'es pas tant fâché.

AUX

AUX POETES

Après un reculement de trois mois de leurs pensions.

APPELLEZ les Jeux, & les Ris,
Poëtes, désormais loüez vos destinées,
De quinze mois entiers on vous fait des années
C'est vous donner le parisis.

LES MARCHANDS.

CHACUN sait son affaire, & comme il doit s'y prendre;
Tels vendent en boutique, & tels en magazins :
Et tel pourroit ne pas l'entendre,
Qui dit, qu'être Marchand c'est un peu tròp descendre :
Messieurs, n'en faisons pas les fins;
Tout le monde est Marchand, toute chose est à vendre.

INCERTITUDE.

ECRIRE est un étrange emploi;
L'un blâme ce qui vient de moi,

Ce

Ce que je fais l'autre l'admire :
Fais-je bien, fais-je mal d'écrire ?

LES BAUX YEUX
A OLYMPE.

CEs beaux Yeux, les plus beaux qu'ait formez la Nature,
Ces Aſtres dont l'aſpect fait nos maux, & nos biens,
Ces Globes animez d'une flâme ſi pure,
Olympe, ces beaux Yeux, ce ne ſont pas les tiens.

CONTRE LISE.

VOus dites que pour moi vous craignez les filoux,
Et que je dois les craindre, étant ſi tard chez vous :
Mais, entre vous, & moi, Liſe, à quoi bon de feindre ?
Ces propos affectez ſont vains ;
Un homme a-t-il plus rien à craindre
Quand il a paſſé par vos mains ?

A PHILIS.

VOTRE Mere eſt en grand couroux,
Et dit par tout qu'avecque vous
Je trâme une intrigue amoureuſe.
Philis, prenez le bon parti;
La choſe ſeroit bien honteuſe
Que vôtre Mere en eût menti.

A CALISTE.

Sur ce qu'elle brûla des Vers de l'Auteur.

TROP injurieuſe Caliſte,
De grace, répondez un peu;
Quand vous mîtes mes Vers au feu,
Y mîtes-vous mon Amathiſte?

CONTRE LISE.

L'AMOUR en vain lança des traits
Contre Liſe pleine d'attraits,
Et plus inhumaine qu'une Ourſe.
Toûjours Liſe s'en défendit;

Mais,

Mais, quand il fit voir une bourſe,
A cet arme elle ſe rendit.

A ISABELLE.

QUAND vôtre Mere vous querelle,
Allez, infame, vous dit-elle;
Vous ne valûtes jamais rien.
Sa maniere eſt un peu cruelle;
Mais laiſſez la dire, Iſabelle,
Elle eſt mere, & vous connoît bien.

AMOUR LIBRE.

CALISTE, il eſt vrai qu'autrefois
Amour, par ta beauté, me rangea ſous ſes loix,
Il eſt vrai que long-temps je lui fus tributaire.
Par ta même beauté je ſuis encore à lui;
Mais ſous ſes Etendars ſi je ſers aujourd'hui,
Caliſte, j'y ſers volontaire.

A DORINDE.

DANS le piege amoureux que vous m'avez
sû tendre,
Dorinde, j'apperçois que mon cœur eſt ſurpris.
Ah! qu'il eſt facile de prendre
Un cœur qu'autrefois on a pris.

A GAUCHER.

QUELQU'UN, preſque ſans vous toucher,
Vous a vôtre bourſe ravie,
Et vous penſez qu'il n'ait envie
Que de vous la faire chercher.
Vous pourriez ſans doute, Gaucher,
La chercher toute vôtre vie.

A CARITE.

JE ne ſai ſi chez vous Amour regne en Vain-
queur,
Et ſi ſon feu vous brûle, agréable Carite;
Mais s'il ne brûle vôtre cœur,
Il fait bouillir vôtre marmite.

SUR LE REMBOURSEMENT DES RENTES.

DE nos rentes, pour nos péchez,
Si les quartiers ſont retranchez,
Pourquoi s'en émouvoir la bile?
Nous n'aurons qu'à changer de lieu;
Nous allions à l'Hôtel de Ville,
Et nous irons à l'Hôtel-Dieu.

A LA BOUCHE D'ISMENE.

RETIREZ-MOI d'une peine
Où je ſuis depuis long-temps;
Dites-moi, bouche d'Iſmene,
En quel endroit ſont vos dents?

DES AMIS DU TEMPS.

A Faire des amis, Fauſte eſt peu négligent,
Il careſſe, il oblige, il eſt franc, il déſere;
Et ſi Fauſte n'en a guere,
C'eſt qu'il n'a guere d'argent.

D'UN

D'UN SOT.

QU'IL est présomptueux l'ignorant Dorilas,
Et qu'il a de vent dans la tête !
Mais il est heureux d'être bête ;
Puisqu'à force de l'être, il croit ne l'être pas.

※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※

A UN MAUVAIS RENDEUR

CHANGE-MOI ce mot de prêter,
Autrement ce n'est point traiter
De galant homme à galant homme ;
Nomme les choses par leur nom,
Lors que tu reçois une somme
Ce n'est plus un prêt, c'est un don.

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

DES VERS.

LE Monde, en tous les Arts, s'est assez contenté
De voir la mediocrité ;
Mais en Vers quiconque y travaille,
S'il ne fait qu'on l'admire, il ne fait rien qui vaille.

D'UN

D'UN LIVRE SERIEUX.

DAMON fait vendre ſes Ouvrages,
Qui ne ſont faits que pour les ſages;
Tout en eſt beau, tout en eſt grand;
Mais je plains celui qui les vend.

DE SES OUVRAGES.

POUR l'eſtime, & pour le crédit,
Qu'auront mes Vers, qu'aura ma Proſe,
Sur le Public je m'en repoſe,
Et m'y ſoumets ſans contredit.
Je dirai pourtant .... mais je n'oſe,
La pudeur tient ma bouche cloſe,
Ce qu'on en diroit m'interdit;
Mais le voici, quoi qu'on en gloſe,
Mes Ecrits valent quelque choſe,
Puiſque Timandre me l'a dit.

A UN MAUVAIS PAYEUR.

VOUS rendez fort ſoigneuſement
Une viſite, un compliment,

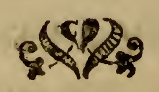
Une grace qu'on vous a faite ;
Vous rendez tout, Maître Clement,
Excepté l'argent qu'on vous prête.

LA GOUTE D'HYLAS.

DEs maux que tu lui fais Hylas se désespere,
Et tous ses heritiers, dans une autre misere,
Souffrent grandement aujourd'hui.
Le pain est rare entre eux, pour du vin pas la goute :
A la fin, prens pitié, trop inhumaine goute,
De ses heritiers, & de lui.

A UN BARBIER.

QUAND je dis que tu m'as coupé,
Tu dis que je me suis trompé,
Et qu'il ne faut pas que je craigne ;
C'est donc ma serviette qui saigne.



EN

EN FAVEUR D'UNE DAME ILLUSTRE

Fort ſujette à rougir, & à qui on en faiſoit la guerre.

Demande.

IRIS, d'où viennent vos ſurpriſes?
A toute heure vous rougiſſez.

Réponſe.

Ne le voyez-vous pas aſſez
Que je rougis de vos ſottiſes?

※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※

A UN MEDECIN IGNORANT.

ORONTE eſt bien malade, il t'a déſobligé;
Fauſte, va le traiter, tu ſeras bien vangé.

※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※

LE POETE RIDICULE, OU LES BOUTS-RIMEZ.

VOILA le plus grand des Poëtes;
Des Vers, dans un ſeul jour, il en a fait huit cens.

Du moins les Rimes en ſont faites;
Il n'y faut qu'ajoûter la meſure, & le ſens.

D'ALCANDRE ENRHUMÉ.

FORT preſſé de ſolliciter
J'allai pour voir Alcandre au lieu de ſa demeure,
Et le prier que pour une heure
Il voulut ſon Caroſſe au beſoin me prêter.
Alors, d'une voix arrogante,
Monſieur eſt enrhumé, me dit une Servante,
On ne le voit point aujourd'hui.
Je lui demandois ſon Caroſſe,
Répondis-je à la vieille roſſe,
Peut-être qu'il n'eſt pas enrhumé comme lui.

DU BAL.

QUE parmi nos bals diſſolus
L'honnêteté ſouffre d'outrage!
Qu'il s'y perdroit de pucelages
Si les deſirs en étoient crûs.

D'ISABELLE.

LORS qu'il va quelques insolens
En visite chez Isabelle,
Impunément ils parlent d'elle,
Et de toutes sortes de gens ;
Ils savent fort bien que la Belle
Ne leur montrera point les dens.

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

DERNIER ADIEU A L'AMOUR.

MON cœur, c'est trop souffrir dans la captivité,
Désormais il faut prendre une plus douce vie;
Le favorable Ciel te rend ta liberté
Qui demeura cinq ans dans les fers de Sylvie ;
Mais toûjours souviens-toi qu'après cette beauté
Il n'est plus de beauté digne d'être servie.

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

LE PORTRAIT D'ISABELLE.

A DAPHNIS.

DAPHNIS, puisque tu veux le Portrait d'Isabelle,

En deux mots, le voici dans ſa naïveté :
C'eſt une aſſez laide beauté,
C'eſt une laideur aſſez belle.

DE LA MORT.

QU'A la mort un homme eſt à plaindre,
Qu'il va faire un dangereux pas,
Et que juſtement on doit craindre
Pour celui qui ne la craint pas !

L'YVROGNE.

EST-IL rien d'égal aux bouteilles ?
Eſt-il rien de ſi beau que nos trognes vermeilles ?
Toûjours, comme un Printemps, on nous voit boutonnez.
Que peut la Pauvreté nous faire entre les brindes ?
Ces rubis que Bacchus alloit querir aux Indes
Nous viennent juſques ſur le nez.

DE L'ARGENT.

L'ARGENT chez les Mortels eſt le Souverain Bien,
C'eſt par lui qu'on arrive au but qu'on ſe propoſe ;
Avec un peu d'argent un homme eſt quelque choſe.
Un homme ſans argent eſt un peu moins que rien.

DE RAGONDE.

LA bonne femme Ragonde
Partiroit ſans nul ſouci
Pour aller en l'autre monde ;
Mais on boit en celui-ci.



AVIS.

S'IL eſt vrai qu'aujourd'hui l'infortune vous preſſe,
Après qu'aſſez long-tems le bonheur vous ſuivit ;
Pour faire déſormais que vôtre douleur ceſſe,
Oubliez ce qu'on vous ravit,
Et regardez ce qu'on vous laiſſe.

A UN ARRACHEUR DE DENTS.

MAîTRE Arracheur de Dents, cherche ailleurs ta fortune,
Auprès de Licoris ton Art eſt ſans pouvoir ;
Y fuſſes-tu dix ans, tu n'en aurois pas une :
Pour s'en faire tirer il faudroit en avoir.

MAL DE LA PRESOMPTION.

ETRE fort ignorant, ou fort préſomptueux,
Je ſai fort bien lequel des deux
Auroit chez moi la préferance.
Toûjours pour le premier j'eus moins d'averſion ;
Je vois moins faillir l'Ignorance
Que faillir la Préſomption.

SUR LA MORT D'UN PUISSANT ECCLESIASTIQUE.

JE ſai bien qu'un homme d'Egliſe,
Qu'on redoutoit fort en ce lieu,
Vient de rendre ſon ame à Dieu :
Mais je ne ſai ſi Dieu l'a priſe.

A UNE DAME.

CE n'est point la peur d'un jaloux
Qui m'empêche d'aller chez vous :
Je sai qu'on y rit, qu'on y baise :
Si je m'abstiens de vous y voir,
C'est que je crains d'y recevoir
Quelque plaisir qui me déplaise.

LA VRAYE FINESSE.

LE Trompeur se trompe à la fin ;
On s'égare souvent, en cherchant des adresses ;
Et j'estime que le plus fin
Est celui qui bannit l'usage des Finesses.

CONTRE BELISE.

Son Mari parle.

SANS nous dire jamais le lieu,
Tu nous dis, je vais servir Dieu,
Et seul tu t'en vas bien loin vers une Eglise.
Prens ta fille avec toi, j'en serai fort ravi ;
Quand

Quand deux le ſerviront aſſûre toi, Beliſe,
Qu'il n'en ſera que mieux ſervi.

VANITE' DE PLUSIEURS RICHES.

CE Comte eſt mon proche parent,
Et je ne fus point de ſa Noce.
Nous n'avons aucun different ;
Mais quoi ! je n'ai pas le Caroſſe

DE PAUL.

PAUL qui nous cite à tout moment
Quelque paſſage, ou quelque Hiſtoire,
Nous fait paroître ſa memoire,
Et nous cache ſon jugement.

LE GEOMETTRE.

L'HOMME à l'égard de ſoi n'eſt-il pas miſerable ?

Et

Et son sort n'est-il pas un sort à déplorer ?
Il mesure le tour de la Terre habitable,
Et, tout petit qu'il est, ne peut se mesurer.

D'UN HYPOCRITE.

Que sur gages, & sur promesses,
Cosme secrettement prête à gros interêt,
De tout côté le bruit en est :
Cependant tous les jours Cosme entend quatre Messes.

DES DENTS DE MACETTE.

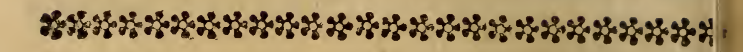
Vous étonnez-vous que Macette
Ait si bien conservé ses Dents ?
Elles sont la plûpart du temps,
Dans un paquet en sa cassette.

A UNE LAIDE BELLE-VOIX.

Votre voix si juste, & si belle,
Me vient dire, aimez Isabelle ;

Tout

Tout le reſte en vous ſans appas
Me vient dire : Ne l'aimez pas.



D'UN AVOCAT.

NE vous fiez nullement
En cet Avocat célébre ;
Je vous aſſûre qu'il ment
Plus ſerré qu'un Compliment :
Et qu'une Oraiſon funebre.

D'ISABEAU.

ON dit que la beauté de la jeune Iſabeau
N'eſt qu'une éternelle impoſture,
Et qu'une illuſion qui vient de la peinture ;
Mais qu'importe à nos ſens ſi ce qu'ils trouve beau
Vient de l'Art, ou de la Nature.

SUR CE QU'ON DIT A L'AUTEUR Que sa pensée étoit tirée d'un autre.

DE la pointe d'un Madrigal
Qu'on trouvoit n'être point trop mal
Un Savant me vint dire, elle est dans Athenée ;
J'en suis, ajoûta-t-il, un fidelle témoin :
Bon Dieu ! repris-je alors, à peine est-elle née,
A-t-elle été déja si loin ?

SUR UN PAREIL SUJET.

DIS-JE quelque chose assez belle,
L'Antiquité, toute en cervelle,
Me dit, je l'ai dite avant toi.
C'est une plaisante Donzelle ;
Que ne venoit-elle après moi,
J'aurois dit la chose avant elle ?

LE VERRIER.

EST-IL rien de si beau, que l'Art dont je me mêle ?

Ses Ouvrages charment les yeux ;
Mais ce qui dans ce monde eſt le plus précieu
Eſt d'ordinaire le plus frêle.

SECRETTE DECLARATION D'AMOUR.

SANS connoître mon mal, adorable Climene
Je contois à Lucelle, & le trouble, & la peine
Que vos yeux à mon cœur depuis peu ſont ſentir
Vous êtes dans ſes fers, vous l'aimez, me dit elle
Climéne, voilà tout ; vous connoiſſez Lucelle,
On ne peut la tromper, elle ne peut mentir.

D'UNE MEMOIRE FECONDE Et d'un Eſprit ſterile.

LUC par mille beaux traits, dont ſa memoir eſt riche,
Voudroit ſeul, en tous lieux, fournir à l'entretien
Il peut bien n'en être pas chiche,
Tout cela ne lui coûte rien.

SUR

SUR UN LIVRE NOUVEAU DE RAPSODIES.

A Cent particuliers ce qu'Eraſte oſa prendre,
Au Public il vient de le rendre.

****

A DAMON.

POUR cent écus d'emprunt vous m'offrez un tableau,
Qui, ſelon vôtre dire, eſt extrêmement beau,
Et le chef-d'œuvre d'un grand Maître:
Damon, ſur le rapport que m'en ont fait mes yeux,
Qui, doivent en tableaux aſſez bien ſe connaître;
Il eſt bon, mais l'argent vaut mieux.

****

D'UNE DAME DE BISCAYE.

LA femme d'un vieux Comte Baſque,
Pour cacher à nos yeux ſon teint roux, & brûlé,
A toûjours ſur le front un vieux maſque colé;
Il

Il lui faudroit encore un maſque
Pour cacher ſon maſque pelé.

SUR LA MORT D'UN VIEUX POETE.

Ne dis plus que la faim faſſe mourir les gens,
Un Poëte a vécu plus de quatre-vingt ans.

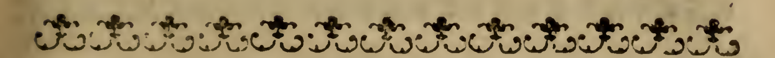
SUR UN LIVRE DE RAPSODIES.

Des Ouvrages d'autrui quand on fait un Ouvrage,
Et qu'aux yeux du Public on vient à l'étaler,
A proprement parler,
Cette façon d'agir n'eſt pas un brigandage ;
Aux Auteurs prendre ainſi ce n'eſt point les voler,
C'eſt les renouveler.

D'UN

D'UN JEUNE SUFFISANT.

POUR la vapeur qui lui monte au cerveau,
Au lait de vache on a mis Colombeau;
Il en a honte, & le badin s'en cache:
Mais il à tort, & je veux bien qu'il ſache
Qu'il n'eſt rien tel pour la ſanté d'un veau.



A UN RICHE IMPERTINENT.

PARCE qu'un fort grand bien s'eſt venu joindre au vôtre,
A peine à nos diſcours répondez-vous un mot.
Quand on eſt plus riche qu'un autre
A-t-on droit d'en être plus ſot?

DE DAPHNIS.

DAPHNIS a du merite, & de la qualité;
Mais ſon revenu bien compté
Ne composeroit pas une fort grande ſomme.
Avec ce qu'il poſſede il ſubſiſte pourtant;
Mais, pour tenir rang d'honnête homme,
Il faudroit que Daphnis en eût encore autant.

CONTRE ALCIDAMAS.

Avec un grand plaiſir j'apprêtai ma Satire,
Et contre Alcidamas je tirai plus d'un trait :
S'il ſe fût aviſé d'être ſage, & diſcret,
Il m'eût bien empêché ; je n'aurois ſû qu'en dire.

※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※

A DAMON.

Il eſt vrai, Damon, qu'elle eſt morte
Vôtre ſœur que vous aimiez tant ;
Mais faut-il pour cela vous fâcher de la ſorte ?
L'argent qui vous en vient vous l'aimez bien autant.

SERVICES INTERESSEZ.

La preſſe eſt à ſervir Etienne,
Lui que chacun dernierement
Haïſſoit furieuſement :
D'où croyez-vous que cela vienne ?
Etienne fait ſon Teſtament.

REMARQUE.

CEux qui ſouvent hors de ſaiſon
Parlent de leur bonne maiſon,
Pour l'ordinaire
Ce ſont des gens qui par raiſon
Devroient s'en taire.

A DES DEVOTS INJUSTES.

VOTRE regle eſt étroite, & dans la Charité,
Vous avez cependant la conſcience large;
Quand je demande un bien que vous m'avez ôté,
Chacun de vous à part me dit pour ſa décharge:
Mon Frere, c'eſt un fait de la Communauté.

DE LYCANDRE.

LORS qu'on me rapporta que, ſur les fleurs de lys,
Lycandre avoit paru pompeuſement aſſis
Au banc des Conſeillers, comme un grand perſonnage;
Des gens qui l'aſſûroient je me mis à railler.

Ayant crû bonnement qu'il falloit être ſage,
Ou le paroître au moins, pour être Conſeiller.

****

A DES ASTROLOGUES.

PLUS que vous, ô vains Interpretes
Des influences des Planetes,
Je ſuis ſavant à deviner,
Malgré vos pratiques ſecretes,
Je devine aſſez que vous êtes
Des gens qui cherchez à dîner.

SUR L'ETYMOLOGIE DU MOT ITALIEN *Alfana*,

Que quelques Savans font venir du mot *Equus* Latin.

OUI, je vai contre vous parier mille écus,
Que je vous prouverai qu'*Alfana* vient d'*Equus*,
Quoiqu'il ait bien changé le nom de ſa famille.
Ainſi vient un Louis d'un Lys mis au Billon;
C'eſt ainſi qu'un papillon
Eſt venu d'une chenille.

CON-

CONTRE UN MAUVAIS JUGE.

UN jour que je dînois au Fauxbourg Saint Germain,
Certain Juge me dît, en me tirant la main,
Lavez donc, qu'eſt-ce que vous faites ?
Et je lui répondis ſoudain ;
Lavez, Monſieur, j'ai les mains nettes.

CONTRE CALISTE.

POUR peu qu'à vos raiſons aujourd'hui l'on réſiſte,
Vous mordez bien ſerré les gens ;
Où Diable, outrageuſe Caliſte,
Depuis deux, ou trois jours avez-vous pris des dents ?

DE MARTIN.

DE Martin l'autre jour Macette me parla,
Et me dît que cet homme étoit un bon Poëte ;
Cela ſe peut, dis-je à Macette ;
Il eſt aſſez fou pour cela.

A L'AUTEUR D'UN MECHANT LIVRE.

Vos Imprimeurs en ſont à la derniere page,
Et pour goûter, dit-on, les fruits de vôtre Ouvrage,
Vous ſouhaiteriez vivre auſſi long-temps que lui
Oui, vous aurez cet avantage;
Cependant, ſi vous êtes ſage,
Confeſſez-vous dès-aujourd'hui.

****

DE PHILIS.

Philis, de nos climats le plus bel ornement,
Alloit voir les beautez d'un parterre charmant,
A la faveur d'un doux zephyre;
Des Roſes, & des Lys, qui ſont mon amitié,
Alors j'eus beaucoup de pitié;
Et j'allai promptement leur dire:
Eclipſez-vous, Roſes, & Lys,
Ou vous ſerez vaincus par le teint de Philis.

CHACUN SE RIT DE SON COMPAGNON.

UN des plus grands plaiſirs qui ſoient en ce bas monde,
C'eſt de voir qu'en ſon ſens chaque perſonne abonde,
Chacun, de ſon côté, croit qu'un autre eſt un ſot;
Gillot ſe rit de Pierre, & Pierre de Gillot.

DE SYLVANDRE. ET DE DAPHNIS.

SYLVANDRE, avec ſa fiere mine,
Nous débite ce qu'il aprit;
Daphnis, dont la plume eſt plus fine,
Ne débite que ce qu'il fit:
Sylvandre a bien de la doctrine,
Et Daphnis a bien de l'eſprit.

SUR LES MOEURS DU TEMPS.

QUAND j'obſerve tout mûrement
Je croi ne voir qu'aveuglement

Ou violence, ou ſtratagême.
Ma foi, c'eſt pitié que de nous;
Ou je ſuis un grand fou moi-même,
Ou les autres ſont de grands fous.

❉❉❉❉❉❉❉❉❉❉❉❉❉❉❉❉❉❉❉❉❉❉❉❉❉

A UNE DAME FORT HABILE

Aux Ouvrages des mains, & de l'eſprit.

JE cherche de tous les côtez,
Et voi peu qu'en rares beautez
Aujourd'hui l'Univers abonde;
Mariez-vous donc, Iſabeau,
Merveille à nulle autre ſeconde,
Vous ne faites rien que de beau.

❉❉❉❉❉❉❉❉❉❉❉❉❉ ❉❉❉❉❉❉❉❉❉❉❉❉❉

DECLARATION D'AMOUR.

LORS qu'auprès de vous je ſoûpire;
Vous me demandez le ſujet
Qui de mon Amour eſt l'objet,
Et me preſſez de vous le dire.
Charmante Beauté, le voici;
Cet Objet n'eſt pas loin d'ici.

Mais

Mais devant vous j'ai tout à craindre,
Cet Objet qui ſut m'enflamer....
Ah! que mon Amour eſt à plaindre,
Il veut, & n'oſe vous nommer.

****

AMOUR PEU CERTAINE.

VOTRE Amour, charmante Iſabelle,
Doit être une Amour éternelle,
Vous me l'avez bien proteſté.
Mais, obligez-moi, que j'apprenne
A quel jour de cette ſemaine
Finira cette éternité.

POUR MADEMOISELLE DU PREY.

AVANT que de venir ici,
Je ſai qu'Amynte que voici
Eſt bien faite, eſt ſavante, eſt bonne;
Et qu'elle oblige librement
De tout ce que le Ciel lui donne,
Un ami, qui n'eſt pas Amant.

D'UN

D'UN ENVIEUX.

S'Il voit des gens aujourd'hui
Plus conſiderez que lui
Aux chagrins il s'abandonne :
Il faut lui faire ſavoir
Que, s'il ſe fâche d'en voir,
Il ne doit plus voir perſonne.

PEU DE FRUIT DES PREDICATIONS.

EN prêchant ici le Carême
Le Pere Claude a fait grand bruit,
Je ne dis pas que pour le fruit
Le Pere Claude ait fait de même.
Pour le bien dire il faudroit voir
Ce que ſa quête a pû valoir.

SUR LE PORTRAIT D'ALIX.

QUAND la perfide Alix, pour qui j'ai l'ame en feu,
Me fit voir ſon Portrait, que j'aurois pris pour elle;

Après

Après un long ſoûpir, je dis à la cruelle :
O que le Portrait eſt fidelle ;
Et que l'Original l'eſt peu !

A L'AUTEUR D'UN MECHANT LIVRE.

L'UNIVERS t'a fâché, ſans doute, en quelque choſe,
Puiſque tu lui donnes ta Proſe ;
Mais quel mal t'a fait l'Univers,
Pour t'obliger encore à lui donner tes Vers !

CONTRE MARTIN.

MARTIN nous a donné ſon Ouvrage Latin ;
Et nous donnons au Diable, & l'Ouvrage, & Martin.

DECLARATION D'AMOUR.

VOus me dites vint fois le jour,
Timandre, nommez-moi l'Objet de vôtre Amour ;
Eſt-ce une telle ? Eſt-ce une telle ?

Je

Je ne vous dis pas oui, je ne vous dis point non
Mais, si vous ignorez le nom de cette Belle,
Vous ne savez pas vôtre nom.

LE VALET D'UN POETE.

J'AI servi des Maîtres divers,
Et le dernier de tous fut un Faiseur de Vers,
Qui n'a pas à mon gré la cervelle bien-faite.
Vous demandez pourquoi je le quitte aujourd'hu
Si j'eusse été long-temps avec ce Poëte,
Il m'eut rendu fou comme lui.

DE LA JUSTICE.

CONSTAMMENT la Justice a toûjours la balance,
Et c'est la même qu'autrefois;
Mais, prenez-y bien garde, & vous verrez qu'en France
Elle n'a pas le même poids.

Contre ceux qui ne s'appliquent qu'aux choſes du vieux temps.

C'EST un plaiſir ſecond
De voir comme des gens le caprice eſt extréme ;
Tel ſait tout de Pharamond ,
Et ne ſait rien du tout de Louïs quatorziéme.

****

D'UN RAPSODISTE.

L'AUTRE jour , que ſur le Parnaſſe
Les Vers étoient en grand crédit ,
Le Poëte Claude vendit
De certains vieux lambeaux d'Horace ,
Et s'en fit faire un bon habit.

****

D'UN CERTAIN ABBE'.

IL n'eſt de moi que trop connu
Ce jeune Abbé court , & menu ;
De-là vient que je le mépriſe ;
N'étoit ſon ample revenu
Il ne ſeroit qu'un rat d'Egliſe.

CON-

CONTRE LA VANITÉ.

J'Ai pour la Vanité des mépris furieux,
Fut-elle dans l'esprit des Dieux;
Et je lui dis par-tout, en haute, ou basse notte;
Allez, vous n'êtes qu'une sotte.

A UNE DAME ROUSSE.

SUR SON PORTRAIT.

Bien plus qu'à vôtre Pere,
Bien plus qu'à vôtre Mere,
Au Peintre vous avez de l'obligation;
Ces gens, qui vous aimoient d'une Amour sans seconde,
Avecque tout l'excès de leur affection,
Ne vous firent pas blonde.

A MONSIEUR CHAPELAIN.

De vous, certaines gens, par quelques parodies
Des plus fameuses Comedies,
Veu-

Veulent rire, & n'ont pas dequoi.
Riez-vous de tout, ſans rien dire ;
Vous qui, par les biens-faits d'un équitable Roi,
Avez tout de bon dequoi rire.

A UN JALOUX SANS RAISON.

LA Charité, dont vôtre femme abonde,
Sans fondement vous a rendu jaloux ;
Elle peut-être entierement à vous
Quand ſa Vertu la donne à tout le monde.

JUGEMENT.

D'HYLAS, qui ſort préſentement,
Liſe, tu veux ſavoir quel eſt mon ſentiment,
Toi qu'il vient d'étourdir d'un annuyeux langage.
Cet homme, qui reprend les gens à chaque mot,
Peut-être qu'en Latin c'eſt un grand Perſonnage.
Mais en François c'eſt un grand ſot.

DISGRACE DES NECESSITEUX.

SI Philis ne te fait un accueil obligeant,
Si ton entretien l'importune,
N'en blâme point Philis, blâmes-en la fortune ;
Que Diable n'as-tu de l'argent ?

DE L'ARGENT.

L'ON court à l'argent aujourd'hui ;
Conſtamment pour l'amour de lui
Il n'eſt rien que l'on n'abandonne :
Tout le monde en eſt à ce point ;
Ceux même qui n'en touchent point
Sont ravis quand on leur en donne.

D'AMARANTE.

SUR le prochain ſi quelqu'un touche,
Vous diriez qu'Amarante, avec ſa froide humeur,
N'en rit pas comme une autre, & qu'elle eſt une ſouche :
Pour épargner ſa grande bouche
Elle en rit en ſon petit cœur.

Sur

Sur ce qu'il ne prend rien à l'Antiquité.

JE n'ai pas fait une Epigrame
Que l'Antiquité la reclame,
Et me dit d'une fiere voix ;
Mon ami, c'eſt la vieille game,
Pour celle-là tu me la dois.
Elle a menti la bonne femme ;
Ce n'eſt pas la premiere fois.

A M. D. P.

APRE`S avoir bien conſulté
Ce qu'il faut pour vôtre ſanté ;
Où vôtre petit fonds s'épargne ;
J'aimerois mieux en verité
Une Ordonnance de l'Epargne
Que douze de la Faculté.

DE FRERE NICAISE.

S'IL craint la mort le Frere Nicaiſe,
Ce n'eſt pas que dans ces bas lieux

Il ſoit grandement à ſon aiſe ;
C'eſt qu'il craint de n'être pas mieux.

A UNE DAME,

Soupçonnée d'avoir les deux Sexes.

SI je vous redoute, Beliſe,
C'eſt qu'un ſeul contre deux ſeroit bien empêché,
Et qu'il eſt un grand bruit que ſous vôtre chemiſe
Avec vous un homme eſt caché.

DE LA POSTERITE'.

JE ne dois pas avoir pour la Poſterité
Beaucoup de bonne volonté,
A bon droit contre elle je gronde,
Je ſuis pleinement averti
Qu'elle prétend venir au monde,
Et n'y jamais entrer que je n'en ſois ſorti.

CONTRE UN PRESOMPTUEUX.

DANS la préſomption, dont l'excès vous dévore,
Hydaſpe, jour & nuit, vous mettez vôtre ſoin
Afin d'être connu du Couchant à l'Aurore :
De long-temps vous n'irez ſi loin ;
On ne vous connoit pas encore
Chez l'Epicier de vôtre coin.

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

DE MONSIEUR VERJUS.

VERJUS triſte nous dit qu'un pan de mur entier,
En certaine maiſon qu'il a dans ce quartier,
Tomboit à l'heure même, avec deux cheminées :
Ta triſteſſe, lui dis-je, a de foibles raiſons ;
Je voudrois que des vents les fureurs mutinées
En euſſent fait tomber à cent de tes maiſons.

Sur le même ſujet.

VERJUS, que vous êtes heureux !
Il vous en eſt tombé, deux ou trois, une, ou deux:

Quoi que c'en ſoit, Verjus, loüez vos deſtinées,
Il vous tombe des cheminées.

D'IRIS
ET DE SON PORTRAIT.

LE viſage d'Iris ne vous ſemble pas beau;
Vous n'avez donc pas bien regardé ſon tableau.

D'UN AVOCAT.

UN ſavant Avocat; ſon nom je le veux taire,
Quand je lui parle d'une affaire
Me dit toûjours que j'ai mal fait.
Si j'ai mal fait, ou non, ce n'eſt point là le fait;
Je demande ce qu'il faut faire.

LE BAISER
DE RENCONTRE.

L'AUTRE jour j'eus le bien de ſaluer Selvage:
D'abord je la baiſai d'un côté du viſage,

Et, dans ce doux moment, je me ſentis heureux.
Je la baiſai de l'autre, & me ſentis de même.
Yvre de ces douceurs, j'en cherchois un troiſiéme:
Ah! que j'eus de dépit de n'en trouver que deux.

D'UN PROCUREUR.

GRIFART le Procureur, a ſi bien fait ſon conte,
Qu'il loge en un Palais qui lui fut adjugé;
Mais il devroit avoir honte
De ſe voir ſi bien logé.

MALHEUR DES INCOMMODEZ.

N'AS-TU beſoin d'aucune choſe?
D'aucun de tes amis la bourſe ne t'eſt cloſe.
Sait-on que tu veux emprunter?
Pas un de tes amis n'a moyen de prêter.

FACILITÉ DE VERS.

Des Madrigaux, ſans que j'y penſe,
Il m'en vient en grande abondance,
Des Sonnets il m'en vient auſſi.
Juſte Ciel ! que ma deſtinée
Seroit plaiſante, & fortunée,
Si l'argent me venoit ainſi.

※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※

PARALLELE DE L'ETRE ET DE L'ARGENT.

Vous dites que des biens l'Etre eſt le plus grand bien ;
Si c'eſt là vôtre avis, ce n'eſt point là le nôtre.
L'Etre fait qu'un homme eſt, l'Argent fait qu'il eſt bien ;
Et je ſuis fort trompé ſi l'un ne vaut bien l'autre.

IL AIME LA PAIX.

N'Allez pas dire à ces fâcheux
Que j'écris quelquefois contre eux,
Avec bons, & méchants, je veux vivre en Apôtre
Et je prétends toûjours, autant qu'il m'eſt permis,
Ne

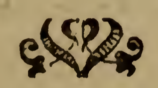
Ne me faire point d'ennemis,
Ni dans ce monde, ni dans l'autre.

DE PHORBAS.

LORS qu'on entend dire à Phorbas,
Tous les jours pour rien je me bats,
Vous figurez-vous qu'on en tremble?
Qu'il se batte, si bon lui semble,
Pourvû qu'il ne nous batte pas.

A UNE LAIDE BELLE-VOIX.

DORISE vous avez des charmes
Qui pourront me forcer à vous rendre les armes;
Voulez-vous que mes sens par vous soient enchantez?
Tournez-moi le dos, & chantez.



D'UNE MUSICIENNE. EXCELLENTE, ET PEU BELLE.

CETTE Petite Demoiſelle
Qui chante mieux que Philomele,
Et qui devroit chanter à la Table des Rois,
Voudroit que, lors qu'on parle d'elle,
On dît tout court, c'eſt une Belle,
Sans dire, comme on fait, c'eſt une Belle-voix.

****

A UN ASTROLOGUE ITALIEN.

ASTROLOGUE d'Italie
Vous me dites qu'en ma vie
J'aurai d'étranges ſuccès.
Et, ſans nulle Aſtrologie,
Je vous dis que vous mourrez
A l'Hôpital, ou bien près.

CONTRE IRIS.

IRIS ſe plaignoit du tourment
Qu'elle avoit enduré dans ſon accouchement,
Et

Et contre l'Hymen diſoit rage.
L'Hymen n'avoit pas tort pourtant ?
Cette Belle ſavoit qu'avant ſon Mariage
Elle avoit bien ſouffert autant.

A UN AVARE.

JEAN, de l'air que tu vis, chaque jour déſormais
Tu veux vivre pour une maille ;
Et la cuiſine que tu fais
Tu peux la faire au lieu où l'on ſerre la paille.

D'UN FOU DE QUALITE'.

QUE Lycidas fût mis aux petites maiſons
On n'a point voulu le permettre :
On a dit, pour réponſe à toutes nos raiſons ;
C'eſt un trop grand fou pour l'y mettre.

SUR

SUR L'ETYMOLOGIE DU MOT ITALIEN, *Alfana*,

Qu'un ſavant homme diſoit venir du mot Latin *Equus*,

QU'ON m'aſſûre qu'*Alfana*, vienne
D'*Equus*, d'*Equa*, de chien, de chienne,
Je ne m'en étonnerai pas.
Ainſi, dans les Metamorphoſes,
D'Euphorbus vient Pythagoras
Par d'étranges metempſychoſes.

A IRIS.

M'AIMEZ-VOUS bien aſſûrement,
Me dit aſſez naïvement
Iris, de mille attraits pourvûë;
Je lui répondis ſeulement,
Charmante Iris, je vous ai vûë.

AUX PECHEURS.

POURQUOI remettre tous les jours
A quitter vos folles amours?

LA

La meſure peut-être pleine.
Et c'eſt trop vous entrenir
Dans une eſperance incertaine
D'un temps qui peut ne pas venir.

FAVEURS HORS DE SAISON.

LEs Dames librement me diſent, je vous aime ;
Vous ne ſauriez penſer le déplaiſir extrême
Qu'au fond de l'ame j'en reſſens.
On ne me diſoit pas de même
Lorſque je n'avois que trente ans.

A DENIS.

QUAND tu lis tes Vers devant nous,
Pour montrer qu'ils ſont forts, & doux,
Tu cherches des tons emphatiques.
Fai toûjours de même, Denis,
Par ces ruſes que tu pratiques
Tes Vers ſont bons quand tu les lis.

LE RIEN AVANTAGEUX.

PUISQUE des gens d'honneur la liberté s'engage
Envers ceux qui leur font du bien,
Je puis dire, à mon avantage
Qu'on me donne beaucoup en ne me donnant rien.

****

A UNE PERSONNE SANS MERITE.

QUAND je n'ai rien dit de toi
Tu t'en fâches contre moi,
Et ſur cela je t'admire :
Si tu veux j'en parlerai ;
Dis-moi ce que j'en dois dire,
Auſſi-tôt je le dirai.

LE GRAND ZELE.

ON dit que le Turc vient ; & Meſſire Honoré
Pour armer contre lui vend Cure, & Prieuré ;
Son zele pour l'Egliſe eſt un zele incroyable.
Il n'y garde point de milieu,
Tout d'un coup il ſe donne au Diable,
Dans le deſſein de ſervir Dieu.

CON-

CONTRARIETE' DE SENTIMENS.

D'UN Madrigal
'un dit du bien, l'autre du mal;
ous ne ſavons où nous en ſommes.
ır ce point ce que nous ferons;
u'on mette d'accord tous les hommes,
Nous les croirons.

D'UN COMTE.

E ce Comte, qui toûjours rit
A chaque parole qu'on dit,
vec raiſon nous pouvons dire
ue c'eſt un Comte fait pour rire.

D'UN GRAND PARLEUR.

ANS doute Dame Ragonde
En parle fort juſtement,
uand elle dit que Clement

Fait

Fait un grand bruit dans le monde ;
Il y parle inceſſamment.

LA FEMME FARDE'E.

MARTIN, quand on lui dit que ſa Femme Iſabeau
Tient de l'Art ce qu'elle a de beau,
S'étonne peu de cette game.
En cela, répond-il, l'Art m'oblige d'autant ;
Il me fait une belle Femme.
La Nature n'en fit pas tant.

Sur la troiſiéme Reformation de l'Ordre de Saint Michel.

POUR M. COLBERT.

BIEN-TOT, nous allons voir des Chevaliers caſſez,
Et chacun ſollicite en cette grande affaire ;
Les parents, les amis y ſont embaraſſez ;
Les prieres des miens pourroient ne pas déplaire ;
Mais, pourquoi voir un Commiſſaire ?
Colbert eſt juſte, & c'eſt aſſez.

D'UN GENEALOGISTE.

VOUS desirez savoir par mes instructions
Si ce grand éplucheur de générations
Fait voir de la noblesse au sang qui l'a fait naître;
Comme à beaucoup de gens il en donne aujourd'hui,
Il seroit un pauvre Prêtre
S'il en retenoit pour lui.

D'UN CURE' AFFLIGE DE LA PIERRE.

L'EVEQUE Paulin visitoit
Un Curé que par fois la Pierre tourmentoit;
Les choses, dît Paulin, que je vous ai tant dites
En mes précédentes visites,
Quel grand soin en avez-vous eu?
Et, depuis qu'on ne vous a vû,
Qu'avez-vous fait, Messire Pierre?
Le Curé, sans être interdit,
A son Evêque répondit,
Monseigneur, j'ai fait une Pierre.

D'UN ABBE' IGNORANT.

CET Abbé, qui d'ailleurs fait tout habilement,
Dit ſon Breviaire lentement,
Quand il s'aviſe de le dire;
Mais, ſi ce bon Abbé vouloit apprendre à lire,
Il l'auroit dit en un moment.

✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

D'UN HOMME AVARE.

DORYLAS, quand la nuit nous rend l'obſcurité,
En paroît toûjours attriſté;
Mais ce n'eſt pas à cauſe d'elle:
C'eſt parce que le jour épargnoit ſa chandelle.

✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

A UN ESPRIT

Toujoûrs inquiet de l'avenir.

PAR la grace du Ciel ils ne ſont pas venus
Ces maux, dont vous craigniez les rigueurs inhumaines;
Mais qu'ils vous ont donné de peines
Ces maux, que vous n'avez point eus!

L'OR-

L'ORGUEILLEUX.

CET homme vain qui s'éleve,
Et prend le haut du pavé,
A tant d'orgueil qu'il en creve :
En fût-il déja crevé.

L'ENVIEUX.

L'ENVIEUX eſt un animal,
En qui je n'entens preſque rien,
Le bien d'autrui lui fait du mal,
Le mal d'autrui lui fait du bien.

LE PARESSEUX.

QUE ce Pareſſeux a grand faim !
Que l'odeur de ce roſt le touche !
Mais, s'il mange, il faut que ſa main
Aille du plat juſqu'à ſa bouche,
Et c'eſt bien faire du chemin.

ADIEU A UNE DAME.

IRis, quoi qu'à mes yeux vous soyez toujours belle,
Je viens ici vous dire un éternel Adieu;
Mais je ne vous suis infidelle
Que pour être fidelle à Dieu.

LES GREFFIERS VOLEZ.

CEs gens sont-ils voleurs, qui sur les grands chemins,
Par force à des Greffiers ont arraché des mains
L'argent dont ils avoient leurs bourses bien garnies?
Sur ce point, pour un tems, suspendez vos esprits;
Peut-être qu'ils ne l'ont pris
Que pour le rendre aux Parties.

A UN HOMME,

Qui se vantoit d'avoir beaucoup de memoire, & qui n'avoit point de Jugement.

SAns aucune raison, sans aucun fondement,
Vous nous dites incessamment

Que vous avez bonne mémoire.
Voulez-vous nous le faire croire ?
Dites-nous bien précisément
Ce que vous avez fait de vôtre jugement.

DE LUI.

AVEC les vieux Auteurs je n'ai point eu d'affaires,
Je ne les connois point, je les laisse en repos ;
Si j'en voi quelques-uns, c'est chez quelques Libraires ;
Et quand je les y voi, ce n'est que par le dos.

SUR LE BRUIT

De la seconde diminution des Monnoyes en 1666.

LE prix de nos deniers décroît incessamment,
Nous allons être gueux tous presque également,
Si dans leurs châtimens les Cieux ne se retiennent ;
Déja sont gueux ceux qui n'ont rien ;
Et ceux qui possedent du bien,
Insensiblement le deviennent.

CONTRE UN OFFICIER INSOLENT.

VOUS tranchez de la Majesté ;
Il faut, quand vous passez, que de chaque côté
Chacun vous laisse un chemin large.
Vous m'avez sottement heurté ;
Officier insolent, est-ce que vôtre Charge
Vous donne droit d'orgueil, & d'incivilité ?

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

AUX POETES EN M. DC. LXV.

Sur le reculement de leurs pensions assignées sur le même fonds que les Bâtimens du Louvre.

TANT pour vous, que pour ses Maçons,
Le Louvre n'a qu'un même fonds ;
Mais ils ont le pas aux recetes.
N'en soyez pas tant effrayez,
On satisfera les Poëtes
Quand les Maçons seront payez.

AUX MESMES,

Sur le même reculement.

VOs pensions, comme je vois,
Vont donc de quinze en quinze mois;
Ce sont vos temps climacteriques.
O! que mes vœux seroient contens,
Si le Ciel vouloit de mes ans
Faire ainsi des ans Poëtiques.

A UN JUGE CORROMPU.

J'ALLEGUOIS contre ma partie
Une raison sans repartie,
Sans qu'il dît de sa part rien en comparaison:
Mais je voi bien, puisqu'il l'emporte,
Qu'avec des Juges de ta sorte
Un bon levraut vaut mieux qu'une bonne raison.

D'UNE POETESSE.

SUR du papier doré Lise écrivit des vers,
Qu'elle avoit composez sur des sujets divers,
Et voulut que j'en fisse un jugement sincere;

A quoi je répondis, d'un viſage aſſûré;
O! la mauvaiſe ménagere
Qui gâte du papier doré.

****

LA VIEILLE.

Qui a mal aux Dents.

LES Dents me ſont bien mal; mais la douleur ſe cache;
Elle attaque une, ou deux, ou trois Dents à la fois:
La bonne femme veut qu'on ſache
Que pour le moins elle en a trois.

DE LA JUSTICE.

LA Juſtice a les yeux bandez,
Nous en ſommes perſuadez,
Elle ne regarde perſonne;
Mais, pour voir s'il eſt bon, & beau,
L'argent que ſon Greffier lui donne,
Elle leve un coin du bandeau.

A AIME'E.

VOus reveniez des champs au déclin de l'Eté,
Et, par droit de civilité
Je vous baisai la bouche incomparable Aimée :
La mienne en fut si fort charmée,
Que, si le Ciel m'eût écouté,
Vous en auriez eu cent, comme la Renommée.

A LA FLANDRE,

Aprés la prise de plusieurs de ses Villes.

LAsse de succomber de moment en moment,
Voulez-vous désormais empêcher hautement
Que de nôtre grand Roi la valeur ne vous prene ?
Flandre, vous le pouvez sans peine ;
Rendez-vous à lui promtement.

AUX AUTEURS

Des grands Ouvrages.

DOnnez à d'autre Nations
Vos immenses Productions,

Aujourd'hui pour la nôtre elles ſont ſuperfluës.
Grands Auteurs, ce diſcours doit-il vous attriſter?
De nôtre Nation vos Oeuvres ſeront lûës,
Quand elle commencera de s'impatienter.

DES GREFFIERS.

C'ETOIT aux Greffiers de ce tems
Qu'il faloit des cent mains, & non pas aux Titans.

SUR UN PORTRAIT

CE Portrait eſt fait à merveille,
La Peinture en mille ans n'auroit pû faire mieux,
Il parle; mais en vain nous lui prêtons l'oreille;
Ecoutons-le avec les yeux.

D'UNE RICHE LAIDE.

TOUT le monde le ſait que Philis n'eſt point belle,
cependant pour l'avoir Damon fait bien des pas;

Et

Et lors qu'en ſe raillant quelqu'un lui parle d'elle,
Il lui répond ſur l'air d'une chanſon nouvelle :
Si Philis manque d'appas
Sa bourſe n'en manque pas.

En tenant un verre de Vin exquis.

NOBLE Liqueur que je tiens,
Vin meilleur que l'Hypocras,
Je ne ſai pas d'où tu viens :
Mais je ſai bien où tu vas.

Sur quelques gens qu'il va reconduire.

S'IL vient chez moi quelqu'un, bâti de telle ſorte
Que de ſon entretien je ſois auſſi-tôt las,
Sans manquer, quand il ſort, je le ſuis juſqu'en bas,
Et ce n'eſt pourtant point reſpect que je lui porte:
Je veux être aſſûré d'avoir fermé la porte;
Tant je crains qu'un fâcheux remonte ſur ſes pas.

LE BON MAGISTRAT PEU LABORIEUX.

JE ſuis aſſez d'humeur à ne pas beaucoup faire ;
Mais je n'aimerois pas ne faire jamais rien ,
Une choſe aujourd'hui ſeroit bien mon affaire ,
C'eſt de faire au Palais ce qui s'y fait de bien.

DES YEUX D'HYLAS.

TOûjours comme une horloge agit nôtre cervelle ;
Nos Yeux ſont de ſa regle une preuve fidelle ;
Ces balanciers au vrai marquent ſes mouvemens :
Auſſi des Yeux d'Hylas l'ardeur précipitée
Montre par ſes déréglemens
Que ſa cervelle eſt démontée.

LE POLTRON.

NOs ennemis , j'irois les battre ,
J'irois tirer ſur eux juſqu'à brûle-pourpoint ,
Et j'irois moi ſeul contre quatre ;
Si j'étois aſſûré qu'ils ne tiraſſent point.

D'UN

D'UN SATYRIQUE NECESSITEUX.

QUAND Roc, ſur qui la faim domine,
Comme un chien mord par tout, juſqu'aux plus gens de bien,
Je dis qu'il a raiſon de mordre comme un chien,
Puiſqu'il ſouffre une faim canine.

✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤

DEVISE

Pour Mademoiſelle DE LA VIGNE malade depuis long-temps.

Un Soleil couvert de nuages, dont il perce l'obſcurité par ſes raïons, avec ce mot Italien,

E pur ci abbaglia.

DE cet Aſtre brillant, que l'Univers adore,
Ces nuages vouloient, par leur obſcurité,
Nous ravir toute la beauté ;
Mais, pour nous éblouïr encore,
Il lui reſte aſſez de clarté.

A UN BEL ESPRIT,

Qui nioit qu'il eût fait une Piéce qui se trouvoit écrite de sa main.

D'UNE Piéce de grand mérite,
Que vous avez vous-même écrite,
Vous nous cachez l'Auteur en vain.
Tirsis, le monde n'est plus bête;
Cet Ouvrage de vôtre main
Fut l'Ouvrage de vôtre tête.

A MESSIEURS DE DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

Sur ce que M. Colbert, Ministre d'Etat, y fut appellé aprés la mort de M. Silhon.

COLBERT fut appellé dans vôtre illustre Corps,
Dès que Silhon parmi les Morts
Eut bû sa part de l'onde noir.
Vôtre Apollon fit prudemment,
Et dans ce digne choix, vos Filles de Memoire
Montrent bien du jugement.

A

A M. COLBERT,

Seigneur de Seignelai,

Après avoir très-dignement soutenu en Philosophie le 29. Juillet 1667.

EN cet Acte fameux, où vous fites paroître
Tant de force au discours, aux termes tant de choix;
A vôtre bonne mine, à vôtre ton de voix,
COLBERT, je crûs vous bien connoître;
Mais j'en doutai plus d'une fois,
Quand je vis l'Ecolier aussi fort que le Maître.

AU MESME.

Sur le même sujet.

COLBERT, je le dis tout de bon,
Je ne sai maintenant pour qui je dois vous prendre:
Dans cet Acte célébre (où nous vîmes se rendre
Un Heros du sang de Bourbon)
A vous voir, je vous crûs en un âge fort tendre,
Et, quand je vins à vous entendre,
Je vous pris pour un vieux Barbon.

Sur le même ſujet.

EN ſoûtenant avecque gloire,
COLBERT, en cent façons, plût à ſon auditoire.
Vous dirai-je ce qui m'en plût?
COLBERT parla toûjours, & ſon Maître ſe tût.

D'AGNE'S ET D'EUSTACHE.

AGNE'S eſt toute réformée,
Euſtache l'eſt pareillement;
Elle l'aime, elle en eſt aimée:
Et lors qu'avec Euſtache Agnès eſt renfermée,
Quoi qu'ils faſſent tous deux, je croi pieuſement
Qu'ils le font bien dévotement.

Qu'il ne prend rien aux Anciens.

SI je fais par rencontre une aſſez bonne Piéce,
L'Antiquité me dit d'un ton appeſanti,
Que je vais la piller juſqu'au Païs de Grece,
Sans le reſpect de ſa Vieilleſſe
Je dirois qu'elle en a menti.

CAPRICE D'AMOUR.

CE Caprice me semble extrême :
Iris, sans doute, a des appas :
Je l'aime, dans le temps qu'elle ne m'aime pas,
Et je ne l'aime pas, dans les temps qu'elle m'aime.

※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※※

DE SA BOURSE.

L'AUTRE jour que j'allai chez Damon pour le voir,
J'y laissai choir ma Bourse, en tirant mon mouçhoir,
Et je ne doute point que Damon ne l'ait vûë ;
Mais, de peur de faillir en un tel embarras,
Je ne jurerai point que ma bourse est perduë,
Mais je jurerois bien que je ne l'aurois pas.

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

LE CRIEUR DE GAZETTES.

JE m'entens à crier Nouvelles, & Gazette ;
A moi chacun accourt, de moi chacun achette,
Quand le bruit de ma voix s'épand de tous côtez.
Je tire un bon denier de quelques flatteries,
De quelques veritez,
De quelques menteries.

SUR

SUR LE CODE LOUIS.

JUSQU'ICI parmi nous la Juſtice, ſans doute,
N'a pris que trop ſouvent une mauvaiſe route :
Qu'après mille détours rien ne pouvoit finir ;
Mais on voit qu'aujourd'hui nôtre Monarque Auguſte
Lui preſcrit, par ce Code, une route plus juſte,
Et lui marque un chemin, qui lui fera tenir.

A BIEN DES GENS.

OBJETS de ma Satyre, apprenez aujourd'hui
Que j'ai forgé des noms pour épargner les vôtres ;
Et que tel a penſé rire aux dépens d'autrui,
Qui ſans le reconnoitre, a défrayé les autres.

DU ROI.

DANS la ſplendeur qui l'environne
Voyez ſon Auguſte Perſonne :
Que cette Majeſté me plaît !
Il ne lui faut point de Couronne
Pour nous apprendre ce qu'il eſt

Fin des Poëſies du Chevalier d'Aceilly.

RE-

AVIS A MONSIEUR MENAGE.

PREFACE.

QUAND des COSTARS & des
MENAGES
S'erigent en grands Personnages,
Et font les petits Souverains ;
PAUQUET a beau frapper des mains,
Et GIRAUT les traiter d'Oracle,
La Cabale crier miracle !
Quand même ils seroient plus suivis,
Toûjours quelque DONNEUR D'AVIS
Vient par des routes inconnuës
Immortaliser leurs Bévûës.

Martial. Epig. 54. lib. 1.

Judice non opus est, nostris nec vindice libris.
Stat contra, dicitque tibi tua pagina, FUR ES.



AVIS
A MONSIEUR
MENAGE
Sur son Eglogue intitulée CHRISTINE.

MONSIEUR,

Puisque vous avez fait profession toute ôtre vie de censurer les Ouvrages d'au-rui ; & que les Piéces les plus achevées ui ayent paru en nos jours, n'ont pas été l'épreuve de la véhemence de vôtre Cri-que: il me semble que vous ne sçauriez

trouver mauvais, qu'on examine celles que vous donnez au Public, & qu'on s'emploie à un genre d'écrire, que vous avez rendu illustre par vôtre exemple. Ce n'est pas, à vous dire vrai, que j'aie grande inclination à reprendre les autres ; peu de personnes y ont naturellement plus d'aversion que moi. J'avois pensé jusques ici, que cet amusement étoit demeuré en partage aux gens de College. Mais comme j'ay toûjours préferé vos sentimens aux miens, j'ay cru que la haine que j'avois conçûë contre cette sorte d'exercice n'étoit pas raisonnable, & qu'il pouvoit bien être l'occupation d'un honnête homme ; puisque vous en faisiez vôtre principale étude.

Je vous dirai donc franchement, que le titre de vôtre Eglogue ne me semble pas bien juste. Je ne voi point de raison, qui vous ait plûtôt obligé à l'intituler CHRISTINE, que MENALQUE. Car outre que MENALQUE en est le principal personnage, il s'agit particuliérement de son départ ; & il y est pour le moins autant loüé que la Reine de Suede.

Mais cela est peu de chose. La Piéce ne laisse pas d'être parfaitement belle, les pensées en sont hautes & nobles, les vers pompeux & magnifiques, & plus même

ce

ce ſemble, que cette ſorte de Poëſie ne le permet. Sans mentir, je ne puis concevoir par quelle fatalité il eſt arrivé, que les Eglogues & les Idylles qui s'étoient monſtrez dans leur commencement, ſi ſimples & ſi modeſtes, ſoient devenus ſuperbes; & je m'étonne comment ces belles Bergéres qui ſe contentoient autrefois de leurs cabannes & de leur houlettes, habitent maintenant les Palais, & ſoient parées des plus riches & des plus ſomptueux ornemens des Héroïnes. Je n'euſſe jamais cru que le luxe & la vanité duſſent aller juſques à elles. Il eſt à craindre doreſnavant, que les Vaudevilles & les Rondeaux n'en veuillent faire de même, & que cela ne cauſe un bouleverſement étrange dans l'empire de la Poëſie.

C'eſt auſſi, Monſieur, ce qui a donné lieu à quelques perſonnes de reprendre vôtre ſtile, & de s'oppoſer genereuſement à l'établiſſement d'une choſe de ſi dangereuſe conſequence. Car enfin, raillerie à part, vous ſçavez mieux que moi, que le veritable caractere des Eglogues doit être ſimple. C'eſt l'opinion de Donat *(a)*, de Ser-

(a) *Donat. in vita Virgil. Vix enim propter laudem Cæſaris & amiſſos agros, hæc Virgilio conceduntur.* Quum Theocritus quem hic noſter toto ſtudio imitari conatur, *ſimpliciter* omnino conſcripſerit, &c.

Servius (*b*), & de la plûpart des anciens Grammairiens. En effet les Poëtes grecs & latins qui se sont adonnez à ce genre de Poësie, ont ordinairement observé cette maxime. Il est vrai qu'elle n'a pas été si universellement gardée, qu'elle n'ait été violée par quelques-uns ; & l'on voit même dans Theocrite des vers d'Homere tous entiers. Mais cela se fait toûjours avec modération. Et quand Virgile s'est exemté de cette regle, outre que les Maîtres y ont trouvé à dire, dans ses Eglogues qui sont les plus élevées, comme dans sa quatriéme, dans sa sixiéme & dans sa dixiéme, il y paroît toûjours une certaine médiocrité : & si vous voulez prendre la peine de les conferer avec l'Eneide, vous verrez qu'il n'y a point de comparaison. Cela étant, il faut que vous avoüiez que vous avez manqué en ce point, & que l'on n'en peut pas dire autant de la vôtre ; parce qu'elle est aussi enflée que *les Pharsales & les Thébaides.*

Et, ce qui est encore à remarquer, elle est purement dramatique, & vous y introduisez seulement deux Pasteurs. Or j'en a

(*b*) *Servius in Bucolic. Virg.* Qualitas hujus carminis est *humilis* character. Nam personæ hîc sunt rusticæ, *simplicitate gaudentes*, scilicet à quibus *nihil altum* debe requiri, &c.

ai remarqué peu de cette ſorte dans l'antiquité, qui ne ſoient d'un ſtile médiocre. Si je ne me trompe, ce ſont celles où une ſeule perſonne eſt introduite, & celle où le Poëte parle, qui ſont d'un caractere plus élevé. Par exemple dans celle que vous avez citée, il n'y a que le Poëte qui parle. * Même ce n'eſt pas tant une Eglogue, qu'un Poëme ſur la naiſſance du fils d'Aſinius Pollio. Ainſi il ne faut pas que vous en tiriez une conſequence.

J'ai encore obſervé dans les anciens Poëtes grecs, que les plus courts Idylles ſont d'ordinaire les meilleurs. Témoin celui de *Moſchus*, intitulé *l'Amour en fuïte*, qui eſt une des plus belles Piéces de l'antiquité. Et c'eſt ce qui me fait croire, que vôtre Eglogue eſt un peu trop longue; parce que la plûpart de celles de Theocrite, de Moſchus, de Bion & de Virgile ne paſſent guére cent cinquante Vers. Il eſt vrai que celle de Theocrite, intitulée *Hercule Domteur du Lion*, eſt de plus de deux cent quatre-vingt vers; mais puiſqu'elle eſt unique, il ne faut pas en faire une regle. Même vous ne pouvez dénier que la vôtre ne ſoit encore plus longue: car elle eſt de prés de trois cent vingt vers. Je ſçai bien que quel-

* Virgil. Eglog. 4. *Sicelides Muſæ paulo majora canamus.*

ques Poëtes des derniers ſiecles ſe ſont diſpenſez de ces regles, & qu'ils ont fait des Eglogues & des Idylles d'un ſtile fort ſublime, & de plus de cinq cent vers. Mais je ſçai bien auſſi qu'il ſeroit honteux à des perſonnes comme vous, qui marchent ſur les pas des Theocrites & des Virgiles, de s'arrêter à ces exemples.

Quoi qu'il en ſoit, M. toutes ces choſes ſont preſque arbitraires ; & ſi l'on peut vous accuſer en ce point, vous devez avoir au moins cette conſolation, que ce ſont des fautes illuſtres, & qui partent d'une grande ame. Mais comme dans vos Poëſies latines, on y reconnoît Catulle, Tibulle, Properce, Ovide, Virgile & tous les autres : il arrive la même choſe en vôtre Eglogue. Car vous m'avouërez que ſi M. de Malherbe, M. de Vence, M. de Racan, M. Corneille & M. Chapelain, y avoient pris ce qui leur appartient, il y reſteroit tres-peu de choſe. Tant vous ſçavez bien, Monſieur, l'art de mêler les ſtiles differens, & de joindre les penſées de divers Auteurs enſemble.

Auſſi, pour ne vous point mentir, d'abord que je la lûs, je crus que vous aviez envie de faire un Centon. Mais quand j'eus pris garde que vous n'aviez point mis à la marge

marge les noms des Auteurs, dont vous aviez tiré la plûpart de vos Vers, je m'apperçus bien de vôtre dessein, & que vous aviez voulu vous les approprier. Et en cela vous ne faites que suivre ce que dit Seneque, [a] *Quid enim prohibet alienis ex parte qua nostra sunt uti?* Mais, Monsieur, ce n'est pas d'aujourd'hui que vous possedez un si beau talent. Il y a déja long-temps que vos *Origines Françoises* & vos *œuvres diverses* ont donné à toute la France un témoignage illustre de cette verité. Et tout le monde en est tellement convaincu, qu'il court déja un bruit, que dans vos *Remarques sur l'Aminte* il n'y a pas un seul mot qui soit de vous.

C'est, à mon avis, ce qui a donné occasion à vôtre bon ami Mr. Costar, de vous dire, [b] *Qu'il sembloit que vous eussiez été de tous les Siecles & de tous les Regnes.* Car il est certain qu'on voit dans vos Ouvrages des pensées & des stiles de tous les tems. De sorte que comme vous seriez bien fâché d'avoir rien fait sans autorité, vous avez pris des autres jusques à l'art de dérober les autres. Vous sçavez que Lipse a trouvé cette belle invention devant vous,

a Senec. l. 1. de Ira, c. 6.
b *Entretiens de Voiture & de Costar, p. 29.*

& que dans ſon Livre *des Politiques*, il n'y a que les points & les virgules qui lui appartiennent. On peut dire neanmoins à vôtre avantage, que vous avez été beaucoup plus loin que lui. Vous avez *adopté* des livres entiers, qui eſt quelque choſe de plus excellent & de plus rare. Et c'eſt pour cela que lorſqu'on me dit, que vous vous vantiez d'avoit fait mon *Epictete*, je répondis ſeulement :

Menage, ce pauvre Poëte,
Dit qu'il a fait mon *Epictete* ;
Ce n'eſt pas choſe étrange en lui
D'adopter les œuvres d'autrui.

Et cette vertu vous eſt ſi particuliére, que m'étant rencontré il y a quelques jours dans une compagnie de fort honnêtes gens ; où vos œuvres étoient le ſujet de la converſation, comme quelque perſonne eût aſſûré que vous aviez entrepris de faire imprimer en un volume toutes les piéces qui avoient été faites à l'honneur de la Reine de Suede, il y eut un galant-homme qui dit, qu'il ſembloit que vous euſſiez pris à tâche de faire imprimer tous les ouvrages d'autrui. Jugez de là l'eſtime

qu'on

qu'on fait de vous dans le monde. Je vous conjure de perseverer dans ce noble dessein, vous ne rendrez pas un petit service au public. Je ne sçai qui a conseillé à la Reine de Suede de vous donner cet emploi ; mais elle n'en pouvoit choisir un qui vous fût plus propre, ni qui fût plus digne de vous. Vous êtes, sans mentir, le premier homme du monde en ce genre-là. Il n'est besoin que de lire vôtre * *Livre adoptif* pour en être persuadé. Car, malgré toute vôtre modestie, il faut que vous confessiez qu'il n'y a rien de plus correct, & que les virgules & les points y sont tres-exactement observez.

Mais comme il est impossible d'arrêter la langue des Poëtes, vôtre Livre intitulé, *Miscellanea*, dans lequel vôtre *Livre adoptif* est inseré, n'a pas été à l'épreuve de leur médisance. Il a couru depuis peu une Epigramme qui peut-être n'est pas venuë jusques à vous, & que je m'en vais vous écrire pendant que je m'en souviens.

Menage

* Ægid. Menagii liber adoptivus.

Menage ayant deſſein d'être des gros Auteurs,
Courut vîte au Parnaſſe invoquer les neuf Sœurs;
Afin d'apprendre la maniére
De faire un gros Volume avec peu de matiére.
Auſſi tôt qu'on l'eût entendu,
Cet oracle lui fut rendu :
Adopte un Livre, ami Menage,
Et mets ton nom à chaque page.

Sans mentir, je trouve que l'Auteur de cette Epigramme a grand tort d'avoir voulu railler d'une choſe, dont tant de perſonnes ſe pourroient accommoder. Car ſi cette *adoption* étoit reçûë dans la Republique des Lettres, il n'y auroit perſonne qui n'eſperât de devenir Auteur; & de faire de gros Volumes en fort peu de tems. Que voulez-vous? c'eſt de tout tems que l'envie & la malice ſe ſont oppoſées à la naiſſance des plus belles productions de l'eſprit; & ſi l'on parle mal de ce que vous faites, c'eſt une diſgrace qui vous eſt commune avec les plus grands hommes de l'antiquité. Voilà, Monſieur, un beau ſujet pour vous diſpoſer à faire quelque jour des *Relations à Menandre.* * Je n'ai garde d'en-

* *Balzac.*

d'entreprendre vôtre Apologie contre ce Poëte ; je ſçai qu'il faut être *Daphnis* pour s'en acquiter dignement. Et cela veut dire qu'il n'y a que *Menage* qui ſoit capable de défendre & de loüer *Menage*, comme il faut. Neanmoins, pour vous parler franchement, je trouve la loüange que vous donne ici vôtre *Daphnis* un peu froide, parce qu'elle eſt exceſſive. Car quelle apparence de vous parler [a] *des brillans éclairs de vôtre vive Eloquence*, vous, Monſieur, qui y avez renoncé il y a ſi long tems? Pourquoi vous faire [b] *l'arbitre de tous les Doctes?* Combien penſez-vous qu'il y en a qui déclineroient vôtre Juriſdiction, & qui appelleroient de vos jugemens ? Pourquoi vous dire [c] *que vous poſſedez en ces lieux le repos de l'eſprit & la ſanté du corps?* Tous ceux qui vous connoiſſent n'en demeureront jamais d'accord. Vous pouvez vous ſouvenir que lorſque vous fîtes cette Piéce vous aviez une demangeaiſon ſi étrange depuis les pieds juſques à la tête, qu'elle ne vous laiſſoit pas joüir d'un moment de repos ; & d'ailleurs vous ſçavez que naturellement vous avez l'eſprit inquiet. A quel propos dire, [d] *qu'on eſtime vos Vers, & qu'on les loüe à l'égal des Chanſons du Paſteur*

a *Verſ.* 14. b *Verſ.* 32. c *Verſ.* 28. d *Verſ.* 30.

teur de Mantouë? Dites-moi, en verité, aviez vous peur que depuis la mort de Monſieur de Balzac, le Genre humain ne manquât de gens qui ſe loüaſſent eux-mêmes? Mais, M. ce qui me ſemble inſupportable, c'eſt quand vous voulez faire accroire, *que pour vous ſeul les Nymphes ceſſent d'être legeres.* Vraiment vous êtes un joli mignon pour cela, ce chagrin & cette humeur critique qui ne vous abandonnent jamais, ſont fort le fait d'une Dame, & vos paſſages grecs & latins ſont de jolies fleurettes pour gagner un cœur.

Tout de bon, penſez-vous que ces ſortes de loüanges ſe puiſſent lire avec des yeux de complaiſance? Car comme l'on ſçait que par *Ménalque* vous entendez parler de vous; à cauſe du rapport qu'il y a du mot de *Menalque* à celui de *Ménage*, l'on voit bien que vous avez eu deſſein de vous loüer vous-même. Je vous avoüe que ceux qui ſçavent parfaitement vôtre merite n'y trouveront peut-être pas tant à dire. Mais puiſque vous donnez vôtre Piéce au Public, & que vous l'en faites Juge, il faut conſiderer que tout le monde n'eſt pas obligé de vous connoître & d'être de vos amis.

Il y a, Monſieur, cent autres choſes de la même force dans vôtre Eglogue, mais

mais je n'aurois jamais fait, si je voulois tout examiner. Permettez-moi seulement de me réjoüir avec vous de ce bel endroit [c], où après que vous avez parlé des meurtres horribles qu'on fait les soldats, & après que vous avez dit que leurs mains sacrileges ont abbatu des Temples & des Autels, enfin pour un dernier excés vous leur faites rompre des flageolets & briser des chalumeaux. Sans mentir, l'Enthousiasme vous a emporté. Car quoi que vous puissiez dire, c'est tomber de haut-en bas. Je sçai bien qu'on peut alleguer en vôtre défense, que les Bergers font plus de cas de leurs flageolets que de toute autre chose; mais pardonnez-moi, si je vous dis que cette raison n'est pas bonne. Et si Seneque dans *ses questions naturelles*, a repris Ovide, pour avoir mis en décrivant le Déluge ce demi-vers,

> Le loup nage entre les brebis,

après avoir dit que l'eau * étoit par-dessus les Montagnes; croyez-moi, qu'il y a ici bien plus de sujet de vous reprendre.

Mais, Monsieur, tout cela n'est rien. Les grands Maîtres comme vous sont au dessus

c *Vers.* 60.

* Nat lupus inter oves.

dessus des regles. Même ces petits défauts sont quelquefois comme des ombres qui servent merveilleusement à rehausser l'éclat des choses excellentes. Tout ce que les délicats peuvent trouver à dire à vos Vers, c'est que vos Bergers ont de certaines phrases poëtiques qu'ils affectent un peu trop. Comme *à nulle autre semblable. A nulle autre pareille. A nulle autre seconde. Ce chef-d'œuvre des cieux. Ce chef-d'œuvre d'amour. Ce miracle étonnant. Ce miracle charmant*, & cent autres épithetes qui ne signifient que la même chose. Ils ne s'expriment encore le plus souvent que par *mille*, & par *cent*, & ne parlent d'ordinaire que *de beaux & d'aimables lieux*. Si l'on vous en veut croire, *ces lieux sont cheris des hommes & des dieux*. CHRISTINE est *cherie des hommes & des dieux*, POMPONE *a les hommes & les dieux pour amis, & les hommes & les dieux courent après* DORIS. Il est vrai en recompense aussi que les *brillans éclairs de vôtre eloquence* sont dispersez en tous les endroits de la Piéce. Car il n'y est presque fait mention que d'astre & de soleil. Vous comparez les fleurs de vôtre Parterre aux *astres*. Vous appellez CHRISTINE *nouveau soleil & astre naissant*. Vous voulez que *ses yeux par leurs regards dissipent les nuits par leurs brillans*

brillans éclairs. Vous dites à ABEL *qu'il a l'esprit plus clair que le soleil.* Il n'est pas jusqu'à vôtre DORIS qui n'en ait sa part. Car quelquefois vous la nommez *astre brillant*, tantôt *plus belle que le jour.* En un endroit vous dites *que ses yeux surpassent la splendeur du bel astre des cieux*; & en un autre, *qu'ils sont plus beaux que le soleil.* Tout cela, M. fait bien voir, quoi qu'on en veüille dire, que vous avez l'esprit extrémement illuminé. Mais ce qui me ravit, c'est de voir l'égalité que vous gardés entre POMPONE & ABEL. Vous êtes si juste que vous ne voudriez pas avoir donné une loüange à l'un, que vous n'eussiez donnée à l'autre. Car si vous dites à POMPONE *qu'il nous promet la saison de Saturne*, vous dites à ABEL *qu'il nous promet le siecle d'or.* Si celui-ci *force la raison par son langage*; celui-là *charme les esprits par son discours.* Si *les peuples étranges entonnent la loüange de* POMPONE; *cent nations ne manquent point de celebrer la prudence d'ABEL.* Et enfin si l'un *aime vos Chansons*, l'autre *les écoute attentif.* En verité, cela me semble fort ingenu. Vous pouviez pourtant considerer que POMPONE & ABEL étoient des hommes incomparables, & qu'il n'y avoit pas un des deux qui ne meritât lui seul vôtre

Piéce entiere, quand elle eût été beaucoup plus belle. C'eſt ce que répondit Monſieur le Cardinal de Richelieu à un Auteur, qui lui avoit fait un Epître liminaire, où il loüoit extrémement un Magiſtrat. *Vous pouviez*, lui dit-il, *vous paſſer de me dédier vôtre livre, Monſieur le* * * *méritoit bien lui ſeul un Epître liminaire*. On ne ſçait qui vous voulez loüer davantage de POMPONE, d'ABEL, de CHRISTINE, de JULES, de DORIS, ou de MENALQUE. Mais ce qui me ſemble ici de plus étrange, c'eſt cette qualité *de forcer la raiſon* que vous donnez à POMPONE. Car vous ſçavez (*vous Monſieur qui ſçavez tout*) qu'il ne ſe ſert que de la douceur de ſon génie, & de la délicateſſe de ſon eſprit pour perſuader ce qu'il veut. Il n'a beſoin ni de reſſorts, ni de machines pour faire entrer la raiſon dans les ames, & ne ſcût jamais ce que c'eſt que de forcer perſonne. Je ne ſçai ſi je ne vais point trop avant; mais j'ai reſolu de ne vous rien diſſimuler. Pendant que j'y ſuis, il faut que je vous diſe tout ce que j'ai ſur le cœur, & que je vous faſſe connoître tout entier. C'eſt dommage que les moindres actions des hommes de vôtre importance ſoient cachées. C'eſt en faire une fort belle que de les réveler. Il ne tiendra

pas

pas à moi qu'on ne vous fasse justice, & qu'on ne vous rende tout l'honneur qui vous est dû. Peu de personnes sçavent ce que vous valez. La plûpart du monde ne vous regarde que comme un simple Poëte, & moi je respecte en vôtre seule personne tous les Poëtes de Gréce & d'Italie. Ceux qui vous estiment le plus, disent que vous faites des Vers en quatre langues; & moi je publie hautement qu'il ne dépend que de vous d'en faire encore en vingt autres, & qu'avec le secret admirable que vous avez trouvé, il vous est aussi facile d'en faire en Syriaque, & en Arabe qu'en François. Et afin que personne n'ignore plus cette verité, on jugera du reste par cet échantillon.

MENAG. εἰς Τελέσιλλαν.

Πάντα ἔχω Τελέσιλλαν ἔχων. ἢν πάντα δὲ γ' (a) ἔχω
Μὴ Τελέσιλλαν ἔχων· καὶ (b) πότε μηδὲν ἔχω.

JULIAN. εἰς Ἱέρωνα.

Ην ἐσίδω Ἱήρωνα, τὰ πάνθ' ὁρῶ· ἢν δὲ τὰ πάντα
Βλέψω πὶν δέ γε μὴ, τοὔμπαλιν οὐδὲν ὁρῶ.

Il n'y a personne qui sçache le Grec, qui ne sçache aussi que le tour & l'expression de ces deux Epigrammes sont fort sem-

(a) ἔξω (b) τότε.

blables. En effet, Julien dit, *lorsque je voi Théron, je voi toutes choses ; & quand je verrois toutes choses, si je ne voi Théron, je ne voi rien.* Et vous, M. vous dites, *Quand j'ai Telesille, j'ai toutes choses, & quand j'aurois toutes choses, si je n'ai Telesille, je n'ai rien.*

Cela n'est pas encore assez particulier. Il y a là trop d'invention. Vous auriez changé pour le moins deux mots dans cette Epigramme. C'est vous faire tort que d'avoir de vous ces sentimens-là. Vous êtes trop religieux admirateur des pensées d'autrui pour y retrancher, ou pour y ajoûter de la sorte. Je me suis toûjours bien imaginé que quelque autre avoit pris cette liberté devant vous. Le tems m'a fait connoître que ma conjecture étoit assez juste. Car en lisant quelques vers du Recueil des Poëtes d'Italie, je trouvai par hazard cette Epigramme.

Andreas Dactius in Telesillam.

Si te habeo, Telesilla, habeo omnia : si omnia præter
Te, Telesilla, habeo, nil, Telesilla, habeo.

Ce Poëte dit, *Quand j'ai Telesille, j'ai toutes choses, & quand j'aurois toutes choses,*

ses, si je n'ay Telesille, je n'ay rien. Ne semble-t-il pas que ce Poëte vous ait dérobé vôtre Epigramme ? Est-il rien de plus conforme, & de plus semblable à vôtre pensée ? Et y a-t-il une virgule dans vos vers qui ne soient pas dans ceux-ci ?

MENAG. de Metello

Boscoroberto.

Sermones patrio scripsit sermone *Metellus* ;
Parcere dum scriptis vult, Venusine, tuis.

ou comme vous avez mis dans la seconde Edition.

Officeret famæ ne, Venusine, tuæ.

BUCHANAN. lib. I. *Epig.*

De Mellino Sangelasio.

Mellinum patrio sale carmina tingere jussit,
Parceret ut famæ Musa, Catulle, tuæ.

(*a*) La pensée de Buchanan est que *S. Gelais a écrit en François*, afin d'épargner la réputation de Catulle : & la vôtre est que *M. de Bois-Robert a écrit en François, afin d'épargner la réputation d'Horace.*

(*a*) Buchanan avoit tiré sa pensée de cette Epigramme Grecque du 3. l. de l'Anthologie, c. 25.

Ἀρχιλόχου τόδε σῆμα, τὸν ἐς λυσσῶντας ἰάμβους
Ἤγαγε Μαιονίδῃ μοῦσα χαριζομένη.

MENAG. *ad Lectorem Vitæ Gargilii Mamurræ.*

Quiſquis legerit hæc, Poëta fiat,
Et de Cœnipeta mihi jocoſos
Scribat Gargilio verſus.
Qui non ſcripſerit, inter eruditos
Inſulſiſſimus ambulet Patronos.

Luſus in Priap. Ep. 41.

Quiſquis venerit huc, Poëta fiat,
Et verſus mihi dedicet jocoſos.
Qui non ſcripſerit inter eruditos
Ficoſiſſimus ambulet Poëtas.

Ne ſont-ce pas là vos mêmes Vers & vôtre même penſée ? Y eut-il jamais rien de mieux imité ? Vous me diſpenſerez, s'il vous plaît, de traduire cette Epigramme. Il y a là de certaines gentilleſſes qui ne ſe peuvent dire fort honnêtement en François.

MENAG. *Epitaph. Vetturii.*

Riſus, Deliciæ, Dicacitates,
Luſus, Ingenium, Joci, Lepores,
Et quidquid fuit elegantiarum
Quo Vetturius hoc jacent ſepulchro.

MAR.

MARTIAL. lib. II. Epig. 14.

Epitaphium Paridis.

Urbis Deliciæ, Saleſque Nili,
Ars & gratia, Luſus & Voluptas,
Atque omnes Veneres Cupidineſque,
Hoc ſunt condita quo Paris ſepulchro.

Martial dit que *les délices, les bons mots, les jeux, les ris, les plaiſirs & toutes les graces & tous les amours ſont enfermez dans le tombeau de Pâris.* Et vous, M. vous dites que *les délices, les bons mots, les jeux, les ris, & toutes les choſes ſpirituelles & agréables ſont enfermées dans le Tombeau de Voiture.* Et cela veut dire en bon françois que l'Epitaphe de Pâris, & celui de Voiture n'eſt qu'une même choſe. Raillerie à part, cela eſt aſſez étrange que rien ne ſoit exempt de vôtre pillage, vous en voulez aux morts auſſi-bien qu'aux vivans. Vous fouïllez juſques dans leurs tombeaux pour vous parer de leurs dépouïlles. Je croi, en verité, que vous prendriez juſques ſur l'Autel, ſi vous y trouviez quelque choſe à vôtre uſage. Je ne ſçai pas comment vous l'entendez; mais à moins de quelque ESCOBAR Grammairien, je ne voi pas comment vous vous puiſſiez ſauver.

SONNETTO
di MENAG.

Vago di fama, è cupido d'onore,
Nel dolce tempo de la prima etade,
Giva cercando nobile Beltade,
E del mio canto degna, e de l'ardore.
Tal Filli hò trovat' io, mercè d'amore, &c.
Ninfa non fù giammai cosi gentile,
Ma (ahi lasso troppo tarda alta ventura)
Non più cercava, quando la trovai.

Poësies de Monsieur de Gombaut. Epig. 38.

Pour sujet de mes Vers en la fleur de mon âge,
J'ai cherché quelque Nymphe illustre, belle & sage;
Et qui pût m'inspirer cent ouvrages divers.
Telle & plus merveilleuse Olimpe est arrivée;
Mais le ciel m'a trop tard ses trésors découverts,
Je ne cherchois plus rien lorsque je l'ai trouvée.

Y eut-il jamais une plus fidele version? Je veux croire pour vôtre honneur que vous n'avez prétendu que traduire l'Epigramme de

de l'illuſtre Monſieur de Gombaut. Mais ſi ç'a été là vôtre penſée ; puiſque vous écriviez pour les Italiens qui ne ſont pas fort curieux de nôtre langue, il étoit bon de les avertir de vôtre deſſein, & de commencer *vos Commentaires ſur l'Aminte*, par le Commentaire de vôtre Sonnet. Auſſi bien les Italiens ſe ſont déja apperçûs que vous ne faiſiez pas grand ſcrupule de prendre le bien d'autrui. Voici un Epigramme (*a*) qui a été faite ſur vôtre livre, qui en eſt une preuve aſſez évidente.

(*a*) Cette Epigramme ſe lit pag. 9. & 10. du *Satirico innocente del Marcheſe Anton Guilio Sale.* Elle eſt ici malicieuſement appliquée à Ménage, quoi que très-ſurement elle n'ait point été faite contre lui, puiſqu'au lieu de *Menaggio*, il y à dans le texte de l'original *Valerio*, & que d'ailleurs le *Satirico innocente* eſt un in 12. imprimé à Génes dès 1648. tems auquel on ne connoiſſoit ni les Poëſies de Ménage imprimées pour la premiere fois en 1652. ni les Commentaires ſur l'Aminte qui n'ont paru qu'en 1655. Cette Epigramme au reſte eſt l'unique bonne du Recueil Italien d'Anton. Guilio. Cotin pag. 59. de ſa Ménagerie, la rapporte ſous le nom d'un Signor Mileti, qui à ce conte ſeroit un plagiaire.

GRECO, Latin', Toſcano
Non è Poëta, ond' io non abbia tolti
I più nobili detti,
I piu fini concetti,
E d'entro il libro mio poſcia raccolti
E pur ne' le boteggbe egli marciſce.
Coſi grida Menaggio, e ſi ſtupiſce.

DEH non ti paia ſtrano,
Che niun'huom' di coſcienza dilicata
Ardiſca di comprar robba rubbata.

SONNETTO
di MENAG.

Sopra il Ritratto dell'Illuſtriſſima Marcheſa di Sévigni.

Eccola, &c.
O quanto devo à te, Pittor gentile!
Per cui doppio è el mio ben doppio il teſoro
Al tuo pennello ſacrar vò il mio ſtile.
Ma di te, certo, la mia cara Iola
Ha da dolerſi, e di quel tuo lavoro;
Ch' in beltà non è più nel mundo ſola.

M. DE GOMBAUT.

Epigram. liv. 2.

Vôtre portrait vous fait tort
Incomparable Angelique,
Il vous ressemble si fort
Que vous n'êtes plus unique.

Vous avez Monsieur, une inclination toute particuliere pour les Epigrammes de ce galant homme. Vous avez raison. Vôtre affection est fort juste. Si vous ne vous adressiez qu'à des personnes de sa force, je n'y trouverois pas tant à dire. Ceux qui sont aussi riches en expressions, & aussi fertiles en pensées que lui, peuvent abandonner à leurs amis une douzaine de Vers, sans s'incommoder. Mais vous n'en demeurez pas là. Vous êtes si impitoyable que vous arrachez aveuglément tout ce qui a le malheur de vous plaire. Vous ne considerez pas que c'est quelquefois tout ce que possede un homme que ce que vous lui ôtez. En effet je ne sçai pas comment vous avez eu le courage de dérober à M. de Saint Laurent le seul Madrigal qu'il ait fait en sa vie. En verité, cela est tout à fait dur. Je ne voi point d'inhumanité pareille à celle-là.

MA-

MADRIGALE
di MENAG.

In van, Filli, tu chiedi,
Se lungamente durerà l'ardore,
Ch'el tuo bel guardo mi destò nel core.
Chi lo potrebbe dire?
Incerta è Filli, l'hora del morire.

MADRIGAL
de M. de S. Laurent.

(a) Pourquoi me demandez vous tant
Si mes feux dureront, si je serai constant,
Jusques à quand mon cœur vivra sous vôtre Empire?
Ah! Philis, vous avez grand tort.
Comment pourrois-je vous le dire?
Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort.

Vous voyez, Monsieur, que je ne touche qu'aux pensées, & je ne parle point des vers. Il faut pour cela être plus fin en Italien que je n'y suis. Je m'en tiens au jugement de M. Chapelain. C'est un Juge qui ne peut être suspect. Il est vôtre ami, & est Academicien de la *Crusca*, aussi bien que

(a) Recueïl de Sercy, tom. 1.

que vous. Vous ſçavez que vous avez publié vous-même ingénument qu'il diſoit que vos vers étoient du Taſſe. Et c'eſt ce qui me donna ſujet de faire cette Epigramme.

Tu dis que Chapelain, ce Héros du Parnaſſe,
Ne connoît pas le fin d'un vers Italien,
Parce qu'il croit que tes vers ſont du Taſſe;
Et moi je dis qu'il s'y connoît fort bien.

Mais c'eſt trop parler grec, latin & italien, il faut maintenant que je vous parle françois.

CHRISTINE. Eglog.

Ces lieux où les Zephirs de leurs tiedes haleines,
Echauffent doucement les vallons & les plaines,

M. l'Evêque de VENCE Eglog.

Je ne puis reſpirer l'air de ces riches plaines.
Qu'échauffent les Zephirs de leurs tiedes haleines.

CHRISTINE. Eglog.

Tes vignes tous les ans ton attente ſurpaſſent,
Sous tes Epics nombreux les faucilles ſe laſſent.

M. de VENCE. Eglog. 9.

Tes moiſſons tous les ans ton attente ſurpaſſent.
Sous tes épics dorez les faucilles ſe laſſent.

CHRISTINE. Eglog.

Ceux qu'aux rives du Tybre on voit en cent façons,
Comme des roſſignols varier leurs chanſons.

M. de VENCE. Eglog. 13.

Ni ceux qu'au bord du Tybre on voit en cent façons
D'un art ſi merveilleux varier leurs chanſons.

Cette penſée vous plaît, car vous la repetez encore dans vôtre Eglogue de Menalque & de Licidas.

Ces deux Chantres rivaux alors de cent façons,
Comme deux Roſſignols varioient leurs chanſons.

CHRISTINE. Eglog.

Il le faut avouër, on a vû ſur nos têtes,
Depuis quatre moiſſons gronder mille tempêtes.

M. de VENCE Eglog. 12.

Durant quinze moiſſons nous avons vû nos têtes,
L'ordinaire joüet des plus fieres tempêtes.

CHRIST

CHRISTINE. Eglog.

Et tu quittes ces lieux pour ces triſtes Climats.
Le funeſte ſéjour des vens & des frimats,
D'où des âpres hyvers l'éternelle froidure, &c.

M. de VENCE. Eglog. 9.

Me voulut-il bannir dans ces triſtes climats,
Où l'hyver éternel fait regner ſes frimats.

CHRISTINE. Eglog.

Qu'on préfére en ces lieux à nos douces muſettes,
Les clairons enrouez & les aigres trompettes.

M. de VENCE. Eglog. 12.

Mais ſouvent on préfére aux plus douces muſettes,
Les Fifres enroüez & les aigres trompettes.

CHRISTINE. Eglog.

Monſieur Ménage dit qu'il a regret de quitter Paris, à cauſe que

Il eſt vrai que POMPONE & qu'ABEL ont des charmes,
Capables d'arrêter le torrent de nos larmes.

M. de VENCE. Eglog. 9.

M. l'Evêque de Vence dit qu'il a regret de quitter Paris, à cauſe que

Il eſt vrai qu'*Artenice* & *Julie* ont des charmes,
Que je ne puis quitter ſans répandre des larmes.

Pour déguiſer un peu ces vers, vous avez renverſé la penſée. Mais vôtre fard ne vaut rien, & il n'eſt pas difficile à quiconque a de bons yeux, de le reconnoître.

CHRISTINE. Eglog.

Son adreſſe admirable & ſes diſcours vainqueurs
Charment tous les eſprits & gagnent tous les cœurs,

où bien comme vous dites plus élegamment en autre lieu, *& captive les cœurs.*

M. de VENCE Eglog. II.

Qui d'un effort ſi doux par ſes charmes vainqueurs
Enchante la raiſon, & captive les cœurs.

Si ce ne ſont là de veritables larcins, j'avouë que je ne m'y connois pas. Voilà ce que ſans beaucoup de peine j'ai trouvé dans trois ou quatre Eglogues de Monſieur l'Evêque de Vence. Si je voulois lire exactement toutes ſes Poëſies, vous pouvez juger à proportion ce qui vous reſteroit. Ce ſont les œuvres de ce fertile & admirable genie qui ſont vos epithetes & vos Phraſes poëtiques. C'eſt la ſource où vous puiſe

ſez tous vos vers, & toutes vos penſées. Auſſi, pour ne vous point mentir, j'aurois marqué fort aiſément les autres endroits d'où vous avez tiré la plûpart de vos vers; mais j'ai ſongé que c'eût été me donner de la peine inutilement. Vous ſçavez mieux que moi d'où vous les avez pris, & il n'y a perſonne, pour peu qu'il ſoit verſé dans la lecture de nos Poëtes, qui ne reconnoiſſe fort facilement ce que je dis. Par exemple.

CHRISTINE. Eglog.

Le Danube en trembla caché dans ſes roſeaux.
Et ſaiſi de frayeur précipita ſes eaux.

Qui ignore que ces deux vers ne ſoient une aſſez mediocre copie de ce que dit Monſieur Chapelain, dans l'Ode à M. le Cardinal de Richelieu parlant du Danube.

Il redouta le joug, fremit dans ſes Roſeaux,
Pleura de nos ſuccès, & groſſi de ſes larmes,
Plus vîte vers l'Euxin précipita ſes eaux.

CHRISTINE. Eglog.

Mille agneaux bondiſſans paiſſent dans tes valons;

Mais vous parlez bien mieux en un autre lieu.

MENAGE. Eglog. de Licid.

Tandis que leurs moutons erroient dans les campagnes.

Que leurs chvéres pendoient au coupeau des montagnes.

Qui n'a point leu, ou plûtôt qui n'a point entendu reciter ces deux beaux vers de M. de Racan.

M. de RACAN. Bergeries.

Là ſes moutons épars paiſſoient dans les campagnes,

Là ſes chévres pendoient au ſommet des montagnes.

CHRISTINE. Eglog.

Sous ſes pas en tous tems les fleurs naiſſent écloſes,

Les œillets & les lys, les jaſmins & les roſes.

Qui ne ſçait que Voiture a dit

Mille fleurs fraîchement écloſes,

Les lys, les œillets, & les roſes.

Cette penſée eſt une de celles que vous aimez le mieux.

MENAG. Jardinier.

Sous ſes pas on voioit naître les fleurs écloſes,

Les lys, & les œillets, les jaſmins & les roſes.

ME-

MENAG. Jardinier.

Font naître en ces beaux lieux mille fleurs ſous vos pas.

MENAG. Peſcheur.

Deviennent ſous ſes pas en mille fleurs fertiles.

MENAG. Sonnet.

Et ſous ſes nobles pas on voyoit en tous lieux
Les roſes, les jaſmins & les œillets éclorre.

MENAG. Eglog. Licid.

N'épargnez point les fleurs pour vôtre Amarillis,
Il en naît en tout tems ſous les pas de Philis.

Je vous laiſſe à penſer ſi M. de RACAN n'a pas dit devant vous dans ſa chanſon à la Reine.

N'épargnez point les fleurs
Il en revient aſſez ſous les pas de Marie.

CHRISTINE. Eglog.

Les Zephirs pour l'ouïr retiennent leurs haleines,
Et les Nymphes des eaux le cours de leurs fontaines.

Vous dites ailleurs la même choſe.

MENAG. Peſcheur.

Aux accens de ſa voix les Zephirs par les plaines,
Saiſis d'étonnement retinrent leurs haleines.

Vous vous exprimez encore bien plus magnifiquement dans vôtre Eglogue de Licidas.

MENAG. Eglog. Licid.

J'entens Amarillis qui chante dans ce bois,
Taisez vous rossignols, zephirs faites silence,
Agréables ruisseaux, coulez sans violence,
Et n'interrompez point les accens de sa voix.

Est-il quelque Musicien qui n'ait point ouï chanter cet air de Boisset.

(a) Doux ruisseaux, coulez sans violence,
Rossignol, ne vante plus ta voix,
Vous Zephirs, faites silence;
C'est Iris qui chante dans ce bois.

CHRISTINE. Eglog.

Ce miracle d'amour, ce chef-d'œuvre des cieux.

Vous sçavez mieux que moi que ce vers n'est pas de vous, cependant il regne dans tous vos ouvrages.

MENAG. Sonnet.

Ce miracle d'amour, ce chef-d'œuvrre des cieux.

MENAG. Pescheur.

Il la nomme un miracle, un chef-d'œuvre des cieux.

ME-

(a) Les paroles sont de Segrais.

MENAG. Eglog. Lic.

Un miracle d'amour, un chef-d'œuvre des cieux.

MENAG. Eleg.

Vous êtes un miracle, un chef-d'œuvre des cieux; *&c.*

C'eſt là, Monſieur, vôtre maniere ordinaire d'agir; après que vous avez dérobé les autres, vous ne ne manquez point de vous dérober vous-même. Et c'eſt-là le plus beau ſecret que vous ayez. Car par ce moyen avec trois ou quatre cent vers qui ne ſont pas à vous, vous en faites paroître plus de mille qui vous appartiennent. Mais remarquez en paſſant que j'agis de bonne foi, & que je ne m'arrête point aux bagatelles. Car à tout autre qu'à vous j'aurois droit encore de lui alleguer ces vers.

CHRISTINE. Eglog.

Les graces, les attraits, les charmes, les appas;
En toute heure, en tous lieux accompagnent ſes pas.

VOITURE.

Les jeux & les appas
Marchent à vôtre ſuite, & naiſſent ſous vos pas.

CHRISTINE. Eglog.

Où de l'aſtre du jour les fertiles chaleurs
Produiſent en tout tems & des fruits & des fleurs.

M. de VENCE. Egl. parlant du Soleil.

Il temperoit ſi bien ſes plus vives chaleurs,
Qu'il n'offenſoit jamais ni nos fruits ni nos fleurs.

CHRISTINE. Eglog.

Il fut ferme & conſtant en ſon adverſité,
Il eſt doux & modeſte en ſa proſperité,

M. de VENCE. Eglog. 4.

Tu ne ſuccombes point dedans l'adverſité,
Tu ne te corromps point dans la proſperité.

CHRISTINE. Eglog.

Et des loups dévorans la ſanglante furie
Deſole les troupeaux de nôtre bergerie.

M. de VENCE. Eglog. 10.

Lorſque les loups entrans dedans ma bergerie,
Sur mes cheres brebis ſignaloient leur furie.

Quoi que ces derniers vers ne réponden[t] pas ſi juſtement que les premiers, ils n[e] ſont pas neanmoins à rejetter. Car ſi vou[s]

y prenez garde, toutes les pensées, & toutes les rimes sont semblables. En faut-il davantage pour ma justification & pour achever de vous convaincre?

CHRISTINE. Eglog.

Déja l'Astre du jour dissipe le nuage.

RACAN. *p.* 165. du Recueil de 1636.

Déja le grand Soleil dissipe le nuage.

CHRISTINE. Eglog.

Qui pourroit arrêter l'esprit le plus volage.

M. RACAN. Recueil.

Qui pourroit arrêter l'esprit le plus leger.

CHRISTINE. Eglog.

Et plus que sa grandeur éclatte sa vertu.

M. de VENCE. Eglog. II.

Dont la haute vertu surpasse la grandeur.

CHRISTINE. Eglog.

Je consacre Daphnis, & ma plume & ma voix.

M. de VENCE Eglog. II.

Consacre heureusement & ma plume & ma voix.

CHRISTINE. Eglog.

Berger, quel bruit étrange a frappé mon oreille!

CORNEILLE. Cid.

Déja ce bruit étrange a frappé mon oreille.

CHRISTINE. Eglog.

Des rivieres de ſang, des montagnes de morts.

CORNEILLE. Nicodeme. (*a*)

Des rivieres de ſang, des montagnes de morts.

CHRISTINE. Eglog.

Par une impieté qui n'eut jamais d'exemple.

CORNEILLE. Polyeucte.

C'eſt une impieté qui n'eut jamais d'exemple.

CHRISTINE. Eglog.

Rampe nôtre lierre au pied de tes Lauriers.

REGNIER. Sat. 1.

Je plante mon lierre au pied de tes Lauriers.

MENAGE. Eglog.

L'Amour loge en vos yeux, il y trempe ſes dards.

MAL-

(*a*) Acte 3. Scene. 1.

MALHERBE. Sonnet.

Amour eſt en ſes yeux, il y trempe ſes dards.

CHRISTINE. Eglog.

Au milieu de la guerre & dans les champs de Mars
Cultive les vertus, & fait fleurir les arts,

Voilà en deux grands vers, ce que Monſieur Chapelain a dit en quatre petits vers.

Au milieu de l'inquietude.
Qui regne dans les champs de Mars,
Tu veilles pour tirer les arts
De miſere & de ſervitude.

CHRISTINE. Eglog.

La fait nommer par tout la Pallas de nôtre âge,

MALHERBE.

Auſſi la nommons-nous la Pallas de nôtre âge.

CHRISTINE. Eglog.

Son port majeſtueux n'eſt pas d'une mortelle
La clarté de ſon teint, *&c.*

MALHERBE.

La clarté de ſon teint n'eſt pas choſe mortelle,

Sans mentir, Monſieur, je ſerois fort empêché de vous dire qui ſont les mieux imitez, ou de vos vers françois, ou de vos vers Italiens, ou de vôtre Epigramme grecque, ou de vos Epigrammes latines. Ce que je puis aſſûrer, c'eſt que tous ces vers me ſemblent volez fort fidellement. Vous ne faites pas comme ce galant homme * de vôtre connoiſſance, qui prend quelquefois *Ciceron* pour *Brutus*. Qui met les paſſages des Auteurs en piéces & par lambeaux, qui les écorche & les défigure de telle ſorte, qu'ils ne ſont pas reconnoiſſables. Pour vous, vous n'êtes pas ſi inhumain. Quand vous prenez quelque piéce, vous la prenez toute entiere, & la laiſſez comme elle eſt. Même, pour peu qu'elle vous plaiſe, vous concevez auſſi-tôt des ſentimens de pere pour elle, & ne manquez pas de l'*adopter*. Auſſi, Monſieur, pendant que vôtre ami s'amuſe en cachette à détruire les reſtes de quelques vieux édifices, vous pillez ouvertement des Provinces toutes entieres. Voilà ce qu'on appelle proprement *être un brave Auteur*. Continuez toûjours ces illuſtres brigandages. Enrichiſſez-vous des dépoüilles des nations étrangéres. Etendez vos conquêtes juſques aux

* M. Coſtar.

aux Hebreux & aux Arabes, si vous pouvez ; & n'épargnez non plus les Espagnols, que vous avez épargné les Grecs, les Latins, les Italiens & les François. Mais, Monsieur, voulez vous que je vous parle serieusement, tous ces larcins, & toutes ces repetitions font voir que vous travaillez avec peine, & que vous n'enfantez point sans tranchées. Je demeure bien d'accord avec vous qu'on trouve peu de fautes en vos vers. Mais il faut que vous confessiez aussi qu'on n'y trouve rien de nouveau ni de surprenant. Comme la Poësie n'est faite que pour plaire, il faut qu'elle emporte l'ame. A moins que cela, il n'y a rien de si fade ni de si importun. Tout ce que l'on peut dire à vôtre avantage, c'est que vous êtes un Poëte par art, & du nombre de ceux que Platon appelle Φαύλους dans son Dialogue *de la Fureur Poëtique*. Et effet, ce n'est point l'étude qui nous fait Poëtes, c'est une espece de sainte fureur que la nature donne à certains hommes, & que l'art ni l'étude ne peuvent acquerir. Croyez-moi, Monsieur, vous avez le jugement trop bon pour être bon Poëte. Vous feriez beaucoup mieux de vous appliquer à quelque étude plus serieuse, & d'aller rechercher les *Origines* de la langue Suedoise, ou de quelque autre de cette nature,

nature, que de vous amuſer à ces ſortes de choſes qui demandent une vivacité & un feu que vous n'avez point. Ce qui vous gâte, ce ſont les fauſſes loüanges que vous recevez. Vous vous imaginez que ceux qui vous les donnent, vous parlent comme ils penſent, & c'eſt ce qui vous trompe. Quand la belle, la jeune & l'incomparable CLAUDINE a dit de vous:

Nôtre illuſtre Ménalque a ſçû ſi bien décrire
D'un berger amoureux l'agréable martyre,
Qu'on n'entendit jamais de ſoûpirs ni de chants
Plus doux ni plus touchans.
Belle Doris, voi ce berger aimable
D'un regard favorable,
Et puiſqu'il plaint ſes maux avecque tant d'appas
Flatte-les ſeulement; mais ne les guéris pas.
Comme tes cruautez ont pour lui mille charmes,
Entretien ſes ſoupirs, prend plaiſir à ſes larmes,
Et pour éterniſer ta gloire & ſes amours,
Sois-lui toûjours cruelle, il ſe plaindra toûjours.

Vous croyez être admirablement loüé. Vous ne doutez plus, après un ſi illuſtre témoignage, que toutes les Belles ne courent après vous, & que vous ne faſſiez des vers les plus touchans du monde. Ils ſont fort pitoyables

toyables à la verité ; mais ils n'en ſont pas meilleurs pour cela. Pour moi je ne ſçaurois voir qu'avec regret qu'on ſe mocque ainſi de vous. Et c'eſt pourquoi je répondis ſur l'heure à la belle perſonne qui avoit fait ce Madrigal :

IRIS, vôtre terreur eſt vaine
De craindre que Doris ceſſant d'être inhumaine,
Ménalque ceſſe auſſi de plaindre ſes amours.
Tant qu'il ſe mêlera de cajoller les Belles,
Il ne manquera pas de trouver des cruelles,
Et je ſuis aſſûré qu'il ſe plaindra toûjours.

Vous voyez, M. que je ſuis ſincere, & que je ne vous flatte point. Mais comme je ſuis des premiers à vous dire les choſes qui ne vous réüſſiſſent pas, je ſuis des premiers auſſi à publier celles qui vous réüſſiſſent. Vous pouvez vous ſouvenir, & je croi qu'il vous en ſouviendra toûjours, de cette memorable action que vous fîtes devant la Reyne de Suede. Vous ſçavez que lorſqu'elle vous dit que *vous parliez ſi bien*, vous demeurâtes muët, & qu'après un fort long-tems, vous lui repartîtes ces belles & ſages paroles : *Madame, mon ſilence exprime mon reſpect.* Quelques railleurs de la Cour voulurent ſe moquer de ce ſilence. Mais je ne pus

pus souffrir qu'on vous fît cette injustice, & qu'on traitât de ridicule, la plus prudente, & la plus judicieuse action de vôtre vie. C'est pour cela que je fis cette Epigramme :

Quand CHRISTINE te dit que *tu parlois si bien*,
Que tu fis sagement de ne répondre rien,
Et que la Cour eut tort de railler ton silence !
Bien loin de te blâmer de ne point repartir,
J'approuve ton respect, j'admire ta prudence ;
Car tu n'eusses parlé que pour la démentir.

Vous trouverez peut-être mauvais que j'aye publié cette lettre. Mais je vous promets que j'agirai avec vous de la même sorte, que vous avez agi avec Messieurs de l'Academie ; & que si vous avez supprimé vôtre *Requête des Dictionnaires*, après que cinq ou six éditions en ont été faites, je ne manquerai pas d'user de la même moderation envers vous. Mais à propos de cette *Requête*, il faut, Monsieur, que je vous die, que je me suis étonné plusieurs fois comment des personnes se sont si fort scandalisées, que vous l'eussiez fait imprimer. Ce n'est pas qu'en apparence, il ne semblât qu'il y eût quelque chose à dire en vôtre

vôtre conduite ; puis qu'enfin dans cette Satyre, vous écrivez contre beaucoup de gens avec qui vous faisiez profession d'amitié ; & qui d'ailleurs n'avoient pas peu servi à établir vôtre réputation. Mais pourtant il falloit considerer que vous ne faisiez que vôtre devoir. Et, certes, les services considerables que vous aviez reçûs des *Dictionnaires* (a) & l'interêt que vous aviez en la conservation de *Nicod* & de *Calepin*, étoient des sujets assez suffisans pour vous faire éclater en cette occasion, & pour vous faire prendre leur parti, aux dépens de tous vos amis.

Mon dessein étoit de finir en cet endroit. Mais mon cher ami le sçavant & le poli Monsieur de la Mesnardiere me vient d'envoyer le livre de *vôtre Flateur*, * où je suis traité d'une si belle maniere, que je ne puis m'empêcher de vous témoigner le ressentiment que j'en ai. Est-il possible, Monsieur, que cet homme ne se puisse défaire de ses *bévûës* ? J'en ai trouvé une si terrible à l'ouverture de son livre, que je doute encore si mes yeux ne m'ont point trompé. C'est en la page 254. Voici ses termes. *Dans quel vieux Bouquin Monsieur de Girac*

(a) *Requête des Dictionnaires.*
Supplie humblement *Calepin* avec *Nicod*, &c.
* Suite de la défense de Voiture.

Girac a-t-il trouvé qu'il y eût des Accens *dans la langue Hebraïque* , &c. *Je pense que Dieu a permis cet aveuglement, afin d'humilier nôtre* Docteur , *& le punir d'une infinité de* bevûës *qu'il me reproche* , *&c.* Y en eut-il jamais une pareille à celle-là ? Où a-t-il trouvé lui-même qu'il n'y eût point d'*Accens* dans la langue Hebraïque ? Ne semble-t-il pas bien plûtôt que Dieu a permis cet aveuglement , afin d'humilier ce *Fanfaron ?* Car, enfin , quoi que je sçache point d'Hebreu , il me souvient pourtant bien d'avoir lû dans la Grammaire hebraïque de Bellarmin , un Chapitre *des Accens* , qui commence ainsi. *Accentus Hebræis triplex est.* * *Rhetoricus , Grammaticus & Musicus. Porro Rhetorici accentus quatuor sunt , Grammatici autem triginta & unus , &c.* J'ai appris même du sçavant Monsieur Gaulmin , qui est un Juge Souverain en ces matieres, que toute la Poësie des anciens Hebreux ne consistoit que dans *les Accens*. Cependant, comme vous voyez, vôtre ami veut qu'il n'y en ait pas un seul, en dépit de toutes les Grammaires, de tous les Rabins , & de tous les Enfans d'Israël.

Il est bien vrai qu'on doute si les *Accens* étoient marquez dans les anciens manuscrits.

* Institut. Hebraicæ Bell. c. 6. p. 29.

crits. Mais pour cela peut-on dire, generalement parlant, qu'il n'y ait point d'*Accens* dans la langue hebraïque ? quoi parce que les *Accens* ne ſont point marquez dans les anciens manuſcrits grecs, eſt-ce à dire qu'il n'y a point d'*Accens* dans la langue grecque ? cette conſequence eſt elle raiſonnable ?

Encore ſi cet homme avoit fait tout ſeul une ſi ridicule *bevûë*, ce ne ſeroit pas une choſe ſi extraordinaire. Mais comment vous, qui avez pris le ſoin de l'édition de ſon livre, & qui vous êtes vanté en tant d'endroits de l'avoir preſque refait tout entier & d'y avoir corrigé plus *de deux cens fautes*; comment, dis-je, avez-vous laiſſé paſſer celle-ci, Vous qui avez-cité tant d'Hebreu & tant d'Arabe dans vos *origines françoiſes*; [a] qui ſçavez *le plus & le mieux en cinq ou ſix ſortes de langues*; & qui avez joint *toute l'érudition & la probité agiſſante & officieuſe* en une même perſonne. Comment avez vous laiſſé gliſſer une mépriſe ſi groſſiere ? Dans quel païs erroit alors vôtre eſprit ? [b] Pourquoi *le torrent de vôtre bouche à douze fontaines*, ne s'eſt-il pas dérobé en une occaſion ſi importante?

a Suite de la défenſe de Voiture. p. 1.
b P. 3.

Je ne ſçai pas ce que dira le redoutable Monſieur de Girac; mais je ſçai bien que pour peu qu'il ſe veuille défendre, vôtre réputation eſt fort en danger, auſſi bien que celle de vôtre ami. Je ſuis obligé pourtant de rendre ce témoignage à la verité, qu'au milieu de ces *bevûës* je n'ai pû m'empêcher d'admirer ſa ſubtilité & ſon adreſſe. Je ne ſçaurois concevoir encore ce qu'il a fait, ni quelles machines il a remuées pour mettre tout ce qu'il a dit dans un ſi petit volume. Je ne croi pas qu'il n'y ait fait entrer tout *Stobée*, *Lycoſthene*, *Polyanthea*, & tous les *Quolibets* de la Cour. Certainement ce ſecret eſt rare. Je ne connois perſonne, après vous, qui ſe ſerve mieux & plus ſouvent de lieux communs que lui. On voit bien qu'il eſt fort de vos amis. Car il vous traite avec beaucoup plus de civilité, qu'il ne traite même Son Eminence. Quoi qu'en apparence, il lui dédie ſon livre, c'eſt à vous effectivement qu'il appartient. Il n'en a que le titre, & vous poſſedez le fonds. Il vous donne le ſuc & la ſubſtance; au lieu qu'il ne lui donne que l'écorce & la couverture. Auſſi quand il vous parle, c'eſt toûjours avec des termes d'honneur & de reſpect; & quand il entretient Monſieur le Cardinal,

nal, [c] c'eſt avec une franchiſe & une liberté qui n'eſt pas imaginable. Il ſe compare quelquefois à lui, il voudroit lui perſuader que les guerres qu'il a contre Monſieur de Girac, ſont ſemblables à celles que ce grand Miniſtre ſoûtient contre les ennemis de l'Etat. Il ajoûte enſuite, *que dans ces petites guerres, il ne s'y perd que du* papier; *qui periroit auſſi bien en d'autres occaſions, & poſſible moins honorables.* Se peut-il rien dire de plus familier? Cette expreſſion n'eſt-elle pas tout à fait noble? Ne laiſſe-t-elle pas une fort honnête idée dans l'eſprit des Lecteurs? [d] Ce *papier* m'a fait ſouvenir de celui des Annales de Voluſius, dont parle Catulle. Ne vous imaginez pas que cette penſée ſoit venuë à moi ſeul. Une infinité de perſonnes d'érudition & de qualité, l'ont euë auſſi bien que moi. Je m'étonne ſeulement comment vous qui avez ſi bon nez, n'avez pas ſenti un ſi fin endroit. A vous dire vrai, pour un homme comme vôtre ami, qui croit avoir *le goût ſi délicat, & ſi raffiné*, & qui prétend *entretenir toute la Cour, & tout le monde poli*, cela me ſemble bien peu galant. Vous agiſſez bien d'un autre ſorte avec

c Epître liminaire de la ſuite de la défenſe de Voiture.
d Annales Voluſi, cacata charta.

avec Monſieur le Cardinal. Vous ne le faites ni de vos jeux ni de vos divertiſſemens. Si l'on vous veut croire, il ne ſe plaît *qu'au bruit des tambours & des trompettes.* Il a en horreur toutes les muſes, *il fuit leurs concerts, & n'eſtime des bergers les plus doctes chanſons, que de vaines douceurs & d'inutiles ſons.* Voilà, ſans mentir, une maniere de loüer fort nouvelle. On a beſoin de toute la bonne opinion qu'on a de vous, pour ſe perſuader que vous n'avez pas deſſein de railler. Si toutes les faveurs que vous faites, ſont ſemblables à celle-ci, je trouve que ceux à qui vous ſongez le moins, ne ſont pas les plus malheureux. Vos loüanges ſont un peu dangereuſes, auſſi bien que celles de vôtre ami. Elles ont des ongles & des griffes. Vous flattez de la même ſorte, que les autres pinſſent & égratignent, & vos plus grandes douceurs ſont mêlées de fiel & d'abſynthe. En effet, Monſieur, ne dites-vous pas une choſe fort obligeante à la Reine de Suede, quand dans ces beaux vers, que vous avez faits pour mettre au bas de ſon portrait, vous lui parlez ainſi;

Quid-

Quidquid agit blandè *Veneres* comitantur agentem,

Et un peu après :

Seu movet ad certos *mollia* membra modos.

Cette galanterie n'est elle pas ingenieuse ? Ne fait-elle pas une équivoque fort agréable ? N'est-ce pas là une belle façon d'honorer une des plus sçavantes, des plus vertueuses & des plus grandes Reines du monde ? Confessez la verité, si vous aviez à parler d'une *Laïs*, vous pourriez-vous servir de termes plus choisis, plus propres & plus énergiques ? Neanmoins, Monsieur, puisque ces choses vous réüssissent, je n'ai garde d'y trouver à dire. Cela me confirme seulement dans l'opinion que j'ai toûjours euë, que les grands voyent les choses tout autrement que le reste des hommes. Vôtre ami ne se trompe pas quand il assûre, * que *c'est quelquefois un malheur d'être si sçavant.* Il justifie assez ce qu'il dit par lui-même. Il sçait tant de choses, qu'il n'arrive rien, dont il ne trouve toûjours la raison dans *ses Recueils.* Si M. de Girac ne répond point ; c'est parce qu'il n'a pas *un Page comme Darius, qui lui crie de tems en tems : Souvenez-vous que les Athéniens vous ont offensé.* Si vous avez une *bouche à douze*

* P. 227.

douze fontaines; c'eſt parce qu'un méchant Poëte, dont parle Cratinus *votre bon ami*, en avoit une. Et, enfin, s'il fait des *bevûës*; c'eſt parce que *Seneque*, *Auſonne*, *Eraſme*, *& le Chancelier Bacon* en ont fait. Ce ſçavant, Monſieur, a l'eſprit tourné à peu près comme le vôtre. Il n'y en eut jamais un plus prodigue des penſées d'autrui, & plus avare des ſiennes. Cela me fait ſouvenir d'un mot de feu l'Illuſtre Monſieur le Pailleur, qui vous dit, après que vous eûtes entretenu des femmes fort longtems des ſentences & des apophthegmes des anciens: *Il y a deux heures entieres, que vous nous parlez de ce qu'ont fait les autres. Y a-t-il eſperance que vous nous direz à la fin quelque choſe de vous?* Comme vous voyez, on pourroit bien encore appliquer cette réponſe à vôtre ami. Son livre eſt chargé de tant de paſſages & de citations, qu'on ne ſçait ce que c'eſt. C'eſt une maſſe épaiſſe, qui n'eſt compoſée que de piéces & de morceaux. Cet homme eſt de l'Ordre des Mendians dont parle Politien, qui (*a*) *vont quêter leur ſtile de porte en porte*. Il n'eſt riche qu'en injures & en vanitez. Je le trouve admirable de vouloir que Monſieur de Girac ne ſoit pas d'humeur à ne point

(*a*) Qui ſtilum veluti panem fruſtulatim mendicant.

point sçavoir * *saint Paul & saint Thomas;* parce qu'il s'appelle *Paul Thomas.* Cette raison n'est-elle pas excellente ? C'est à peu près comme si vous étiez obligé de vous connoître [a] *en pommes de raynette*, & en *œufs frais*, & en cent autres choses de cette sorte ; à cause que vous vous appellez *Menage.* Y eut-il jamais de railleries plus basses, plus fades & plus insipides que celles-là ? Ou plûtôt, pour parler comme vous, ne sont-ce pas là de véritables *Mommorismes* ? Excusez, Monsieur, cette digression. Considerez, s'il vous plaît, que la qualité de *vôtre Girac*, que vôtre homme m'a donnée, meritoit bien que je lui en fisse au moins un leger remerciment. Il a eu raison de loüer vôtre *genereux silence*, & de vous dire que c'est la *réponse des sages.* Car, à vous parler sincerement, si vous eussiez répondu, ce n'eût pas été une des plus prudentes actions que vous eussiez pû faire. S'il eût suivi le conseil qu'il vous donne, s'il fût demeuré à son premier ouvrage, & s'il ne se fût point *abaissé à faire d'autres Apologies, & à honorer de la sorte ses envieux*, peut-être qu'il n'eût pas été plus mal pour sa réputation.

* p. 120. 121.

a *M. Menage dit qu'il se connoît en pommes de rainette, en œufs frais, & en amitié.*

CHRISTINE.

EGLOGUE.

M. DC. LV.

Virgile Eglog. IV.

——*paulò majora canamus.*
Non omnes arbusta juvant humilesque
myricæ.



CHRISTINE.

EGLOGUE.

DAPHNIS, MENALQUE.

DAPHNIS.

ORNEMENT de nos bois, de nos champs la merveille,
Berger, quel bruit étrange a frapé mon oreille?
Menalque, il eſt donc vrai que tu quittes *ces lieux*,
L'agreable *ſéjour des hommes & des dieux*?
Ces lieux, où les zephirs de leurs tiedes haleines
Echauffent doucement les valons & les plaines:
Où de l'aſtre du jour les fertiles chaleurs
Produiſent en tout tems & des fruits & des fleurs:
Où l'on voit dans les eaux nager *mille* Naïdes:
Où l'on voit dans les bois danſer *mille* Dryades.
Et tu quittes *ces lieux*, trop volage berger,
Pour un climat affreux, pour un ciel étranger!

N'eſt-

N'eſt-ce pas à ces *lieux* que tu dois ta naiſſance
Et les brillans éclairs de ta vive eloquence ?
N'eſt-ce pas de *ces lieux* que ta Proſe & tes vers
Ont porté ta loüange à *cent* peuples divers ?
Aux rivages fleuris & de Seine & de Marne,
Aux rivages fameux & du Tibre & de l'Arne ?
Rien dans ce beau climat ne manque à tes plai-
ſirs,
Toute choſe à l'envi contente tes deſirs,
Tes Vignes tous les ans ton attente ſurpaſſent ;
Sous tes Epics nombreux les faucilles ſe laſſent ;
Cent bœufs ſur tes Guerets tracent *mille* ſillons;
Mille Agneaux bondiſſans paiſſent dans tes val-
lons.
Mille agreables fleurs, comme aſtres de la terre,
Font briller en tout tems l'émail de ton par-
terre.
Tu poſſedes en paix deux précieux thréſors
Le repos de l'eſprit & la ſanté du corps.
On eſtime tes vers, on les chante, on les louë
A l'égal des chanſons du Paſteur de Mantouë.
Menalque parmi nous, parmi les Etrangers
Eſt l'arbitre aujourd'hui des plus doctes bergers.

De ces *aimables lieux* les Nymphes, les Bergeres
Pour toi ſeul aujourd'hui ceſſent d'être legeres.
Et tu quites *ces lieux* pour ces triſtes climats
Le funeſte ſéjour des vents *&* des frimats
D'où des âpres Hyvers l'éternelle froidure
A banni pour jamais l'agreable verdure!

MENALQUE.

A quoi tendent, Daphnis, tant de propos flateurs?
Je ſuis, & tu le ſais, le moindre des Paſteurs.
Ouï, je quite, Daphnis, ces bois & ces rivages,
Ces fertiles valons, ces riches pâturages.
Ouï, Daphnis, il eſt vrai, j'abandonne *ces lieux*
Si chéris autrefois *des hommes & des dieux.*
Mais helas! aujourd'hui l'execrable malice,
La rage & la fureur, la fraude & l'injuſtice
Banniſſant les vertus, les graces & l'amour
En ces *aimables lieux* ont choiſi leur ſéjour.
Daphnis, qui l'eût penſé? les armes de nos Princes
Comme un torrent épars inondent nos Provinces,

Et nos propres ſoldats, ces monſtres de l'enfer,
Ravagent *ces beaux lieux* par la flame & le fer.
Helas ! combien de fois ai-je vû leurs épées
Dans le ſang des bergers indignement trempées ?
Combien de fois helas, ai-je vû ſur ces bords
Des rivieres de ſang, des montagnes de morts ?
Par une impieté qui n'eut jamais d'exemples
Leurs ſacriléges mains ont profané nos temples,
Abbatu nos Autels, ſaccagé nos hameaux,
Rompu nos flageolets, briſé nos chalumeaux.
On coupe nos lauriers, on trouble nos Fontaines,
On brûle les moiſſons de nos fertiles plaines.
Les chardons épineux naiſſent dans nos guérets.
Nos jardins cultivez deviennent des forêts ;
Et des loups devorans la ſanglante furie
Deſole les troupeaux de nôtre bergerie.
Oui, je quitte *ces lieux* pour ces nobles climats,
Jadis l'affreux ſéjour des vents & des frimats,
Aujourd'hui le ſéjour de l'amoureuſe Flore
Plus riant que les lieux où ſe léve l'Aurore.

Par ſes divins appas, par ſes attraits charmans
Une Nymphe celeſte à fait ces changemens.
Sous ſes pas en tout tems les fleurs naiſſent écloſes,
Les œillets & les lits, les jaſmins & les roſes.
Sa parole applanit les humides ſillons.
Sa parole en zephirs change les aquilons.
Sa preſence embellit le criſtal des fontaines,
Fait verdir les forêts & fait jaunir les plaines.
Ses *yeux par leurs regards* adouciſſent les airs,
Et diſſipent les nuits par *leurs brillans éclairs.*

DAPHNIS.

Quelle eſt donc cette Nymphe *en charmes ſi féconde*,
Et qui change à ſon gré l'air & la terre & l'onde?

MENALQUE.

C'eſt ce nouveau ſoleil, *ce chef-d'œuvre des cieux*
Si vanté des *mortels & ſi cheri des dieux*,
Cette jeune beauté, cette Nymphe divine,
Ce miracle étonnant, l'adorable *CHRISTINE*,
Superbe rejetton du Monarque du Nort,
Qui fut des affligez l'aſyle & le ſupport,

De

De ce grand conquerant l'invincible *GUSTAVE*,
Qui fit & la victoire & la fortune eſclave ;
Et dont le bras fatal, par *cent* combats divers,
Domptant la Germanie, étonna l'Univers,
Le Rhin vit ces combats, & juſques dans ſa ſource
D'épouvante ſurpris en arrêta ſa courſe.
Le Danube en trembla caché dans ſes roſeaux ;
Et ſaiſi de frayeur précipita ſes eaux.
Tu ſais combien de fois le bruit de ſa vaillance
De nos ſombres vallons a troublé le ſilence,
Et que du bruit tonnant de ſes rares exploits
Cent fois ont retenti les échos de nos bois.
Comme de ſes états, de ſa vertu guerierre
Tu ſauras qu'aujourd'hui *CHRISTINE* eſt heritiere.
Jamais du Termodon le rivage écumeux
Ne vit tant de hauts faits, ni tant d'exploits fameux,
Qu'aux rivages bruyans des ondes Germaniques,
Qu'aux rivages Danois, qu'aux rivages Balthiques

Par les vaillantes mains de ſes braves guerriers
Cette jeune Amazone a cueilli de lauriers.
Un jour qui n'eſt pas loin, ſes ſuperbes armées
Joindront à ces lauriers les palmes Idumées,
Et l'on verra pâlir l'infidelle croiſſant
A l'aſpect lumineux de cet *aſtre naiſſant.*
Mais ſache encor, Daphnis, que ſa main adorable
En adreſſe, en valeur à *nulle autre ſemblable*,
Au milieu de la guerre & dans les champs de Mars
Cultive les vertus & fait fleurir les arts.
Son eſprit grand & vaſte embraſſe toute choſe,
Et l'Hiſtoire & la Fable, & les Vers & la Proſe.
Elle ſait des métaux les nobles changemens,
Des globes azurez les divers mouvemens.
Des plus *brillantes fleurs* de Grece & d'Italie,
Tout le Nort étonné voit ſon ame embellie.
Elle a de l'Orient pillé tous les threſors.
Du Paſteur de Solyme elle entend les accords,
Et ſon rare ſçavoir, non moins que ſon courage,
La fait nommer par tout la Pallas de nôtre âge.

Pour voir cette Pallas le ſçavant Apollon
Quitte l'onde divine & le ſacré vallon.
Les filles de memoire abandonnant la Grece
Et le double ſommet & les flots de Permeſſe
Vont habiter les monts & les rives du Nort,
Et joüir en *ces lieux* d'un favorable ſort.
De *mille* endroits divers *mille* doctes Orphées
Y ſuivent à l'envi ces neuf ſavantes Fées.
Mille cygnes fameux en *mille* endroits épars
Vers ces *lieux fortunez* volent de toutes parts,
Ceux qui le long des eaux & de Loire & de Seine
Soûpirent doucement leur amoureuſe peine :
Ceux qu'aux rives du Tibre on voit en cent façons
Comme des roſſignols varier leur chanſons.
Ceux qui ſuperbement font admirer au Tage
Sur l'or de ſes ſablons l'argent de leur plumage.
Ceux de qui le Danube entend les doux accords,
Et ceux que la Tamiſe éleve ſur ſes bords;
Et de tous les accens de tant de voix étranges
Se forme pour *CHRISTINE* un concert de loüanges.

Pour moi, de qui le chant n'a rien de gracieux,
Je n'euſſe oſé, Daphnis, les ſuivre dans *ces lieux*
Sans les ordres ſacrez de l'auguſte *CHRISTINE*,
Et les puiſſans attraits de ſa bonté divine.
CHRISTINE veut ouïr mes freſles chalumeaux,
Et veut qu'en ſes vallons je garde ſes troupeaux.
Qu'il me tarde, Daphnis, qu'heureux je ne contemple
Cette Reine du Nort, des Monarques l'exemple!
Animé par ſa voix, échauffé par ſes yeux,
On me verra porter ſon nom juſques aux cieux.
Tant d'aimables appas, tant de rares merveilles
Seront le doux objet de mes penibles veilles.
A ſes hautes vertus, à ſes fameux exploits
Je conſacre, Daphnis, & ma plume & ma voix.

DAPHNIS.

Il le faut avoüer, on a vû ſur nos têtes
Depuis quatre moiſſons gronder *mille* tempêtes.
Mais ces tems ſont paſſez, & ces *fertiles lieux*
Bien-tôt, comme autrefois, ſeront *chéris des Dieux*.
Déja l'aſtre du jour diſſipe le nuage,
Et nous allons revoir le calme après l'orage,

POMPONE, la merveille & l'honneur de nos jours,
Du peuple & du Senat les conſtantes àmours,
Tenant droite en ſa main la balance d'Aſtrée,
Nous promet la ſaiſon de Saturne & de Rhée,
Le grand, l'illuſtre *ABEL*, cet *eſprit ſans pareil*,
Plus clair, plus penetrant que *les traits du ſoleil*:
Ce Miniſtre puiſſant, dont le vaſte domaine
Occupe tous ces bords & de Sarte & de Maine,
Qui du Prince aujourd'hui diſpenſe le threſor,
Nous promet *en ces lieux* les jours du ſiecle d'or.

MENALQUE.

Il eſt vrai que *POMPONE* & qu'*ABEL* ont des charmes
Capables d'arrêter les torrens de nos larmes.
Ce Miniſtre ſacré de la juſte Thémis
POMPONE a les mortels & les dieux pour amis.
La douce majeſté regne ſur ſon viſage:
Il force la raiſon par ſon divin langage,
Le vice eſt à ſes pieds par ſa voix abattu,
Et plus que ſa grandeur éclate ſa vertu.
Son nom vole en tous lieux, & les peuples étranges
Comme ceux de la Seine entonnent ſes louanges
Il aime nos chanſons, il eſtime nos vers,
Il chérit les vertus dans un ſiecle pervers,

D'*A*-

D'*ABEL* cent nations celebrent la prudence ;
Il lit dans l'avenir par ſon experience ;
Son adreſſe admirable & ſes diſcours vainqueurs
Charment tous les eſprits & gagnent tous les cœurs.
Nous avons vû, Daphnis, ſon ame non commune
Supporter ſagement l'une & l'autre fortune,
Il fut ferme & conſtant en ſon adverſité ;
Il eſt doux & modeſte en ſa proſperité.
Nous l'avons vû *cent fois* aux campagnes de Loire
Eclatant de lumiere & couronné de gloire
Au bord de nos ruiſſeaux, le long de nos Buiſſons
Ecouter attentif nos plaintives chanſons,
Et ſouvent preferer aux lyres heroïques
L'agreable concert de nos Muſes ruſtiques ;
Mais pour eux vainement nos chants ont des appas,
Puiſque la Cour, Daphnis, ne les écoute pas :
Qu'on prefere *en ces lieux* à nos douces muſettes
Les Clairons enroüez & les aigres trompettes ;
Que de nos flageolets les tons délicieux
Cedent aux ſoins aigus des fifres odieux.
A l'exemple des Rois, à l'exemple des Princes
En ce tems dereglé ſe reglent les Provinces.

A la ville,au village, en nos bois, en nos champs
On ſe mocque, Daphnis, de nos plus doux accens,
Et perſonne aujourd'hui ne conſole nos Muſes
Languiſſantes d'ennui, de triſteſſe confuſes.
Daphnis, *ARMAND* n'eſt plus, *ARMAND* qui des nœuf Sœurs
Aima ſi conſtamment les celeſtes douceurs,
Qui combla de bienfaits ces filles de memoire,
Qui les combla d'honneurs, qui les combla de gloire.
Daphnis, *ARMAND* eſt mort, & l'art des beaux eſprits
Ne reçoit de la Cour qu'opprobe & que mépris.
JULES qui par ſes ſoins de nôtre grand Monarque
En la place d'*ARMAND* conduit la grande barque,
Qui la ſut garantir de tant d'affreux rochers
Inconnus au ſçavoir des plus ſages Nochers,
Et qui par ſes conſeils, par ſon ferme courage,
Lorſqu'avecque les vents & les flots & l'orage
Contre lui combattoient ſes propres Matelots,
A ſurmonté les vents & l'orage & les flots,
JULES fuit nos concerts, & ne voulant de gloire
Que celle qu'il reçoit des mains de la victoire,

N'eſtime

N'eſtime des bergers les plus doctes chanſons
Que de vaines douceurs & d'inutiles ſons.
Le bruit de ſes tambours, le ſon de ſes trompettes
Etouffent les accens de nos foibles muſettes.
A peine ſeulement dans le champ des guerriers
Rampe nôtre lierre au pied de ſes lauriers.
Il faut aller, Daphnis, où le ſort nous appelle.
Adieu, de nos bergers berger le plus fidelle.

DAPHNIS.

Donc *cet Aſtre brillant*, ce *Chef-d'œuvre d'amour*,
Cette aimable *Doris plus belle que le jour*,
Qui pourroit arrêter l'eſprit le plus volage,
Qui pourroit captiver le plus libre courage,
Pour qui les *immortels abandonnent les cieux*,
Ne pourra retenir Menalque en *ces beaux lieux?*
Cette belle amitié d'éternelle durée
A la jeune Doris ſi ſaintement jurée,
Doris pour qui ton cœur pouſſa tant de ſoûpirs,
Qui fut l'unique objet de tes brûlans deſirs,
Qui tira de tes yeux *mille* torrens de larmes,
Qui le jour, qui la nuit te cauſa tant d'alarmes,
Dont l'eſprit merveilleux,dont les attraits divers
Ont été *mille fois* le ſujet de tes vers:

Cette belle amitié n'aura pas la puiſſance
De retenir Menalque *aux lieux* de ſa naiſſance?
Cette belle Doris, ce *miracle charmant*
Que Menalque en *tous lieux* ſuivit ſi conſtamment,
Qu'il ſuivoit ſur les bords & de Marne & de Seine,
Qu'il ſuivoit ſur les bords & d'Araiſe & de Maine,
Et qu'il auroit ſuivie au profond des enfers,
Ne pourra retenir Menalque dans ſes fers ?
Après ce changement, certes on le peut dire,
Il n'eſt rien d'aſſuré dans l'amoureux empire :
Les ſermens ne ſont rien qu'un diſcours decevant,
Les larmes que de l'eau, les ſoûpirs que du vent.

MENALQUE.

Des belles, il eſt vrai, Doris eſt la plus belle.
Son port majeſtueux n'eſt pas d'une mortelle,
La clarté de ſon teint & *l'éclat de ſes yeux*
Surpaſſent la ſplendeur du bel Aſtre des cieux.
Les Zephyrs pour l'ouïr retiennent leurs haleines
Et les Nymphes des eaux le cours de leurs fontaines.
Les Graces, les attraits, les charmes, les appas
A toute heure, en *tous lieux* accompagnent ſes pas.

En ſes yeux , en ſa voix , en ſa taille , en ſon geſte
Eclate la grandeur , reluit un air celeſte ,
Et comme elle eſt en terre une divinité
En foule les mortels adorent ſa beauté.
Des belles il eſt vrai , Doris eſt la plus belle ,
Mais des belles , Daphnis, elle eſt la plus cruelle,
Ni des brûlans eſtez les extrêmes ardeurs ,
Ni des aſpres hyvers les extrêmes froideurs
N'ont rien qui ſoit égal aux ardeurs de ma flame ,
Ni rien de comparable aux froideurs de ſon ame.
En vain donc pour Doris en *ces aimables lieux*
Me voudroient arrêter tes ſoins officieux.
Des plus rudes climats les glaces effroyables
Bien plus que ſes froideurs me ſeroient ſupportables.
Non moins que nos malheurs , non moins que nos diſcords
Son orgueil, ſes mépris m'éloignent de ſes bords.
Doris enfin me chaſſe , & *CHRISTINE* m'appelle.
Adieu de nos bergers berger le plus fidelle.

DAPHNIS.

De l'aimable Doris *les charmes précieux*
Avecque ſes dédains te ſuivront *en tous lieux.*
Ainſi le cerf bleſſé courant par les campagnes,
Traverſant les forêts, les fleuves, les montagnes,
Porte avec ſoi le dard qui lui perce le flanc,
Et qui lui doit ravir la vie avec le ſang ;
Ton ame ſouffrira pour ta belle inhumaine
Aux rivages du Nort comme aux rives de Maine,
Et tes yeux n'auront pas le *plaiſir nompareil*
De contempler *ſes yeux plus beaux que le Soleil*,

MENALQUE.

Je l'avouë, il eſt vrai, *ſa beauté ſans ſeconde*
Me va ſuivre *en tous lieux* ſur la terre & ſur l'Onde.
Ses dédains me ſuivront aux rivages du Nort :
Mais au moins *en ces lieux* j'aurai ce reconfort
De ne point offenſer par ma triſte preſence
Ces yeux à qui les Rois doivent obéïſſance.
J'aime, j'aime Doris & j'aimerai toûjours,
La fin de mon amour ſoit celle de mes jours.
Parce qu'elle eſt & fiere, & ſuperbe, & cruelle,
Je ne veux point, Daphnis, devenir infidelle.

Mais de tous les côtez dans ces prochains hameaux,
Je voi que nos bergers raménent leurs troupeaux.
Le bel Aſtre du jour qui finit ſa carriere
Va dans l'Ondre voiſine éteindre ſa lumiere.
Trop aimable Daphnis, en cet *aimable lieu*
Reçoi de ton Menalque un éternel adieu.



TRADUCTION

DU COMMENCEMENT

DE LUCRECE

EN VERS FRANÇOIS.

Par le Sieur D'HESNAULT.

DÉESSE, dont le ſang a formé nos ayeux,
Toy qui fais le plaiſir des hommes & des Dieux,
Qui par un doux pouvoir regnant ſur tout le monde,
Rends & la mer peuplée, & la terre féconde:
Je t'invoque, ô Venus ! ô mere de l'amour !
C'eſt par toy qu'eſt conçû tout ce qui voit le jour.
Un ſeul de tes regards écarte les nuâges,
Chaſſe les aquilons, diſſipe les orages,
Redonne un air riant à Neptune irrité,
Et répand dans les airs une vive clarté.
Dès le premier beau jour que ton aſtre ramene,
Les Zephirs font ſentir leur amoureuſe haleine,
La terre orne ſon ſein de brillantes couleurs,
Et l'air eſt parfumé du doux eſprit de fleurs.
On entend les oiſeaux frapez de ta puiſſance,
Par mille tons laſcifs celebrer ta preſence.
Pour la belle geniſſe on voit les fiers taureaux
Ou bondir dans la plaine, ou traverſer les eaux.
Enfin les habitans des bois & des montagnes,
Des fleuves & des mers, & des vertes campagnes,
Brûlant à ton aſpect d'amour & de deſir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaiſir,
Tant on aime à te ſuivre, & ce charmant empire
Qu'exerce la beauté ſur tout ce qui reſpire.
Donc puiſque la nature eſt toute ſous ta loy,
Que rien dans l'univers ne voit le jour ſans toy,
Que ſans toy rien n'eſt beau, rien n'aime, & n'eſt aimable;
Venus, devien ma Muſe, & ſois-moy favorable.
Je vais de l'univers étaler les ſecrets :
J'écris pour un Heros comblé de tes bienfaits.
Memmius eut de toy les graces en partage,
Fai-les, en ſa faveur, briller dans cet ouvrage ;
Cependant des mortels arrête les terreurs,
Ecarte loin de nous la guerre & ſes horreurs ;

Tu

Tu peux tout mettre en paix & ſur mer & ſur terre;
Car que ne peux-tu point ſur le Dieu de la guerre ?
Souvent ce Dieu ſi fier, vaincu par tes appas,
Dépoſe ſa fierté pour languir dans tes bras ;
Sa tête eſt ſur ton ſein nonchalament panchée,
Et l'amour tient ſon ame à ta bouche attachée ;
Ses yeux étincelans errent ſur ton beau corps,
Et nourriſſent ſes feux en pillant tes tréſors,
Tant tu ſçais avec art bien placer tes careſſes,
Allumer les deſirs, provoquer les tendreſſes ;
Parle pour les Romains dans ces momens ſi doux,
Nous demandons la paix, demande-la pour nous.
Le deſſein que je prens, veut un eſprit tranquille,
Puis-je le poſſeder dans ce tems difficile ?
Et de tant de Heros, Memmius digne fils,
Peut-il donner des ſoins qu'au bien de ſon Pays ?
Non, brave Memmius, n'apporte à cette étude
Qu'un eſprit affranchi de toute inquietude :
Autrement tous mes ſoins ſeroient hors de ſaiſon,
En vain j'entreprendrois d'éclairer ta raiſon.
Bien loin de penetrer ce que je vais t'apprendre,
Tu te ralentirois, avant que de l'entendre,
Je vais d'un vol hardi m'élever dans les Cieux,
Et là te faire voir quel eſt l'emploi des Dieux ;
Te ramener après dans la ſource des choſes,
Et des plus grands effets te dévoiler les cauſes.
Tu ſçauras de quel fond la nature fait tout,
De quoi tout s'entretient, en quoi tout ſe reſout,
Quels ſont ces ſimples corps, cette ſimple matiere,
Qu'on nomme premiers corps, & matiere premiere,
Parce que tout vient d'eux, & qu'ils ſont éternels ;
Car loin de nôtre eſprit ces penſers criminels,
Qui dégradent des Dieux l'immortelle nature,
Et les font ouvriers de chaque creature.
Si ces Dieux ne vivoient dans la tranquillité,
A quoy leur ſerviroit leur immortalité ?

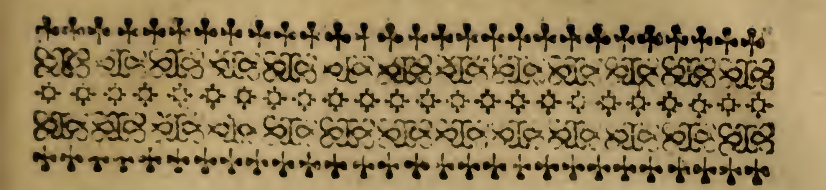
A rien

A rien qu'à les livrer à d'éternelles peines,
C'eſt trop les intriguer dans les choſes humaines :
Ils ſont toûjours puiſſans, toûjours heureux ſans nous,
Et ne ſentent jamais ni pitié ni couroux.
On a vu les mortels traîner long-tems leur vie
Sous la Religion durement aſſervie,
Long-tems du haut du Ciel ce fantôme effrayant,
A lancé ſur la terre un regard foudroyant ;
Mais un Grec le premier plein d'une ſage audace
L'oſa voir d'un œil fixe, & l'inſulter en face :
Tout ce qu'on dit des Dieux ne put l'en détourner,
La terre eut beau fremir, le Ciel eut beau tonner,
Il n'en fut que plus vif à percer l'impoſture,
Et plus prompt à s'ouvrir le ſein de la nature ;
Dans l'enceinte du monde il ſe crut trop ſerré,
Le Ciel ne fut pas même aſſez vaſte à ſon gré,
Rien ne luy fit obſtacle, & ce puiſſant génie
Courut de l'univers la carriere infinie.
Après avoir ſçû tout, il nous a tout appris,
Nul être, nul pouvoir ne ſurprend nos eſprits,
On ſçait juſqu'où s'étend tout pouvoir & tout être,
Et ce qui le termine, & ce qu'il en peut naître.
Ainſi par la raiſon il ſurmonta la peur,
Ainſi l'erreur mourante au pied de ſon vainqueur,
Et la Religion terraſſée avec elle,
Attire à ce mortel une gloire immortelle.
Peut-être, Memmius, peut-être croiras-tu
Que ma Philoſophie attaque ta vertu,
Que de l'impieté je fonde les maximes,
Et qu'enfin je ne veux qu'ouvrir la porte aux crimes ;
Mais regarde plûtôt quels crimes odieux
A produit autrefois ce vain culte des Dieux.
On maltraite en Aulide une jeune Princeſſe ;
Et qui ſont ſes Bourreaux ? tous les Chefs de la Grece,

Son

Son pere. Mais Diane a ſoif de ce beau ſang ;
Agamemnon le livre, & Calcas le répand.
La belle Iphigénie au Temple eſt amenée,
Et d'un voile auſſi-tôt la victime eſt ornée ;
Tout un grand peuple en pleurs s'empreſſe pour la
voir,
Son pere eſt auprès d'elle outré de déſeſpoir,
Un Prêtre auprès de luy couvre un fer d'une Etole:
A ce ſpectacle affreux, elle perd la parole,
S'agenoüille en tremblant, ſe ſoumet à ſon ſort,
Et s'abandonne toute aux horreurs de la mort ;
Il ne luy ſert de rien à cette heure fatale,
D'être le premier fruit de la couche Royale.
On l'enleve de terre, on la porte à l'Autel,
Et bien loin d'accomplir un Hymen ſolemnel,
Au lieu de cet Hymen, ſous les yeux de ſon Pere,
On l'égorge, on l'immole à Diane en colere,
Pour la rendre propice au départ des vaiſſeaux :
Tant la Religion peut enfanter des maux !





AU LECTEUR.

Les Satyres de Monsieur Despréaux ont fait un si grand fracas, & tant de Personnes capables de juger des belles choses, leur ont donné leur approbation, que je serois du moins aussi emporté que leur Auteur, si le peu qu'on y remarque de méchant me faisoit condamner tout ce qu'il y a de bon. J'avoüe que la gloire qu'il pretend s'estre acquise, lui seroit legitimement deuë, si l'on acqueroit une veritable gloire à faire beaucoup de mauvais bruit: mais pour un Homme tel que Monsieur Despréaux, qui par la délicatesse de sa Plume pouvoit s'attirer des applaudissemens sans restriction, c'est en avoir mal usé, qu'avoir reduit tout ce qu'il y a de Gens raisonnables, à ne pouvoir faire l'éloge de son Esprit, sans estre obligez de faire le procés à sa conduite. S'il est vrai que son Génie soit si borné, qu'il soit en païs perdu aussitost qu'il est hors de la Satyre, je consens qu'il n'en sorte point: mais il y a bien de la diference entre satyriser & médire; reprendre, & injurier; condamner des crimes,

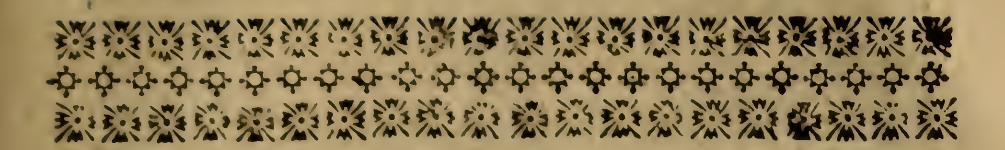
& en commettre. Attaquer les vices dans tous les Hommes, & faire des peintures de leur noirceur qui donnent de l'horreur à ceux qui en faiſant reflexion ſur leur vie, s'en trouvent convaincus, c'eſt ce qu'on appelle une Satyre: mais declarer ceux d'un Particulier, & decliner ſon nom pour le faire mieux connoiſtre, c'eſt un Libelle difamatoire. En vain Monſieur Deſpréaux cherche des Exemples pour autoriſer ce qui n'en eût jamais. Si les Romains qu'il cite dans un Diſcours qu'il a fait ſur la Satyre, ont quelque fois nommé des Gens connus, ils faiſoient par prudence ce qu'il fait aujourd'huy par le ſeul plaiſir qu'il a de faire mal: Ceux qu'ils décrioient, eſtoient déja décriez par les crimes qu'ils avoient commis, & par les reprehenſions qu'ils n'avoient pû éviter; & ſi l'on en faiſoit des portraits épouvantables c'eſtoit pour effrayer la jeuneſſe qu'ils pouvoient ſeduire: mais de tous ceux que nomme Monſieur Deſpréaux, il n'y en a pas un que je connoiſſe, ſi l'on m'en excepte, en qui l'on ne trouve toutes les qualitez requiſes pour faire d'auſſi honneſtes Gens qu'il y en ait au Monde; & pour ce qui eſt de ceux que je ne connois pas, j'en juge favorablement par le mal qu'il ne peut s'empeſcher de leur vouloir. Qu'on ne m'allegue point que j'ay voulu faire pis que Monſieur Deſpréaux n'a fait; & que s'il y a du crime à mettre du monde ſous la

Preſſe,

Presse,il y en a encore davantage à en vouloir traduire sur un Theatre : Je n'ai pas vescu jusqu'à present sans le sçavoir aussi-bien que ceux qui me l'allegueroient : mais outre que pour se bien vanger, on doit faire un peu plus de mal qu'on n'en a reçeu, Monsieur Despréaux meritoit bien d'estre joüé en presence de toute la Terre qu'il joue, & le Tribunal Auguste où il a mandié les Défenses dont il s'est servy, & qui a coutûme de se declarer contre toutes sortes d'Agresseurs, ne lui auroit pas esté si favorable, n'estoit qu'il en a surpris la religion. Ceux qui se donneront la peine de lire la Piece que je mets au jour, verront bien que je n'y ay rien mis de difamatoire contre son honneur ny contre sa personne, comme il le supose dans l'Arrest qui fait défenses aux Comediens de la representer. Je ne sçais rien de lui qui soit à son désavantage, que ce que toute la France sçait aussi : c'est-à-dire cette liberté qu'il prend d'offenser des Gens qui ne lui ont jamais fait de mal; & je pense qu'il n'y en auroit gueres qui luy refusassent leur estime s'il faisoit un meilleur usage de son Génie. Ce n'est pas que dans ce qu'il a fait il n'y ait à retoucher comme dans tout ce que font les autres. Le plaisir que l'on a d'entendre médire fait qu'on passe, sans y prendre garde, par par-dessus des endroits où l'on s'arresteroit, si une injure qui s'y trouve à point nommé,

n'attiroit toute l'attention de ceux qui parcourent ſes Ouvrages ; & ſi j'eſtois d'humeur à faire une Critique en Proſe, je luy en citerois pluſieurs, ſans compter ceux que j'ay déja repris, où il a oublié de mettre du jugement. Mais je me contente du temps que j'ay perdu à lui répondre; & je lui declare que de quelque façon qu'il me traite deſormais, je ne m'en vangeray que par mon ſilence. Si je fais de méchans Vers, il aura peu de gloire à faire tomber un Homme qui tomberoit bien ſans luy ; & ſi j'en fais de bons, ils ſe ſoûtiendront aſſez d'eux-mêmes.





ACTEURS.

EMILIE, Maistresse du Chevalier.

LE CHEVALIER, Amant d'Emilie.

LE MARQUIS, Marquis du Siecle.

LA MARQUISE ORTODOXE, jeune Veuve, & Précieuse.

AMARANTE, Amie d'Emilie.

BOURSAULT.

LA WALTOLINE, Suisse d'Emilie.

LA FRANCE, Laquais d'Emilie.

La Scene est chez Emilie.



LA SATYRE DES SATYRES.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

EMILIE, LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

EMILIE.

ALLEZ-moy de ce pas querir la Waltoline,
Et revenez.

LE CHEVALIER.

D'où vient que vous estes chagrine ?
Qu'avez-vous ?

EMILIE.

Juste Dieu, qui ne le seroit pas ?
A-t-on rien dit de bon pendant tout le Repas ?
Sans façon, suivez-moy, si vous me voulez suivre ;
Mais je ne puis rester là-dedans, je suis yvre.
Pour peu qu'on ait de sens, se figure-t-on rien,
Qui soit plus fatiguant qu'un si sot entretien ?

Vostre

Voſtre Amy le Marquis, dont la langue eſtropie,
Eſt un Original qui n'a point de Copie:
Il emporte le prix ſur les plus éventez,
Et ne dit que fadaiſe, & qu'inutilitez.
Ce qu'il a d'aſſommant, quelque ſot qu'il puiſſe eſtre,
Aux Ouvrages d'Eſprit il prétend ſe connoiſtre;
Et n'en croyant jamais que ſon foible Cerveau,
Ce qu'il loüe eſt blâmable, & ce qu'il blâme eſt beau.
Mal avec la Raiſon, il n'eſt point de rencontre
Où, ſi-toſt qu'on en parle, il ne ſe ligue contre.
J'ai de ſon entretien autrefois fait l'eſſay:
Il eſt ſi plein de ſoy, qu'il en créve.

LE CHEVALIER.

Il eſt vray.
Qu'il ſoit ſeul à manger, d'une mine adoucie,
Il boit à ſa ſanté, puis il ſe remercie;
A ſe complimenter paſſe le tiers du jour,
Et croit qu'on s'apperçoit quand il manque à la Cour.
Mais tout fat qu'il puiſſe eſtre, une Dame galante,
Doit, quand elle régale, eſtre plus complaiſante.
Je n'ai jamais rien veu qui fût mieux ordonné
Que le pompeux Repas que vous avez donné:
Lors qu'à charmer nos ſens voſtre Eſprit s'étudie,
Et qu'au Bal qui s'appreſte il joint la Comedie,
Faut'il qu'un Etourdy, qui n'a point de raiſon,
Avec ſi peu d'Eſprit, en allarme un ſi bon?
Si vous le trouvez fat, riez-en.

EMILIE.

Que j'en rie!
Et morbleu (car enfin il m'a miſe en furie,
Et s'il faut librement vous en faire l'aveu,
Je ne puis en ſortir, ſi je ne jure un peu.)
Riez-en, dites-vous? Faudroit-il me le dire?
N'en aurois-je pas ry, ſi j'en avois pû rire?
A pluſieurs méchans mots, qu'il garantiſſoit bons,
J'ay fait ſemblant de rire, & j'enrageois au fonds.
Plein de ſon Deſpréaux qu'en loüant il déchire,

(Car ce qui n'en vaut rien est ce qu'il en admire)
Il en parle sans cesse, & prétend sottement
Que l'Univers en Corps soit de son sentiment.
J'ay bien affaire, moy, pour se faire de feste,
Que de son Despréaux il me rompe la teste;
Et qu'à brûle-pourpoint il m'attaque vingt fois
Pour piller mon suffrage, & corrompre ma voix.
Grace au babil fécond d'un Marquis ridicule,
Qui toûjours se regarde, & toûjours gesticule,
Si Monsieur Despréaux n'eût servy d'entretien,
Tant qu'a duré le jour, ont n'eût parlé de rien:
On l'a plus de cent fois conjuré de se taire,
Mais le Traistre qu'il est, n'en a rien voulu faire:
Despréaux qui l'enteste, est si fort à son goût,
Qu'il le mettoit en œuvre, & l'enchassoit par tout.
Défaites-vous-en. Fy!

LE CHEVALIER.

Je suis prest de le faire,
Il vous blesse la veuë, & je cherche à vous plaire;
Mais (& vous voulez bien que je vous parle ainsi)
Il n'est pas le seul Fat que vous soufriez icy.
Le Marquis, à mon sens, est plus sage qu'Eudoxe,
Qui se fait appeller la Marquise Ortodoxe,
Parce que dans Alger son Ayeul fait Captif,
Pour la Religion, fut empallé tout vif:
Cependant chaque jour vous soufrez sa visite,
Et, si je m'y connois, c'est un mince mérite.
Et-il rien de si fade, & de plus dégoutant,
Que les mots qu'elle affecte, & quelle estime tant?
N'est-ce pas à dessein de faire rire le monde,
Que toûjours repeter que l'on couvre sa Blonde,
Pour dire aux Gens de Cour, en des termes nouveaux,
Usez-en librement, & mettez vos Chapeaux.

EMILIE.

Et puis-je honnestement m'en débarasser? Dites:
Puis-je sans l'offenser, refuser ses visites?
Et de la qualité dont vous sçavez qu'elle est,

Luy

Luy diray-je tout franc que ſon air me déplaiſt ?

LE CHEVALIER.

Par la même raiſon, ſur la moindre matiere,
Voulez-vous qu'au Marquis j'aille rompre en viſiere ?
Et du Rang dont il eſt, (car dans tout cet Etat
On trouveroit à peine un plus illuſtre Fat)
Son Pere qui deſcend d'un Echapé de Prince,
Met dans ſes Qualitez, Gouverneur de Province,
Duc, Vicomte, Marquis, Chevalier, Mareſchal,
Comte, Baron, Vidâme, Eſcuyer, Seneſchal,
A Paris Pair de France, à Madrid Grand d'Eſpagne,
Treſorier d'Angleterre, Electeur d'Allemagne;
Et comme ſi pour luy c'eſtoit peu que cela,
Il fait encor au bout mettre un *& cætera*,
Apres vingt Qualitez d'une telle importance,
Cõme font la plûpart des grands Seigneurs de France
A des Gens de ſa ſorte ira-t-on dire au nez,
Qu'en Theatre public leurs pareils ſont bernez ?
Sûr qu'à vos ſentimens c'eſt à tort qu'il s'oppoſe,
Le Marquis eſt un fou, mais je n'en ſuis pas cauſe;
Et je ſuis étonné qu'avec tant de clartez,
Vous vouliez me charger de ſes iniquitez.

EMILIE.

Vous l'avez amené.

LE CHEVALIER.

Je l'ay dû, ce me ſemble :
Accordez aujourd'huy, pour eſtre unis enſemble.
L'honneur dont vos bontez récompenſent mes ſoins,
Me paroit aſſez grand, pour avoir des Témoins.
D'ailleurs, vous faire voir en l'eſtat où vous eſtes,
A ce qui m'a charmé c'eſt mener des Conqueſtes;
Rien n'échape à vos yeux, & je ne voulois pas
Faire tort d'un hommage à vos charmans appas.

EMILIE.

Vous voulez m'adoucir, mais enfin je m'obſtine...

SCENE II.

EMILIE, LE CHEVALIER, LA WALTOLINE, UN LAQUAIS.

EMILIE.

A La fin, grace au ciel, la Waltoline.
Mon Dieu, comme il eſt fait ! Il s'eſt battu !

LA WALTOLINE.

Pardy
Un Laquais par deux fois dit que j'avre menty :
Par mon foy, moi d'abord que luy tourne ſon teſte,
Je tiens mon Halebarde en mon main toute preſte,
Et quand il ne voit rien, pardy tout à l'inſtant
J'en donne un coup bien fort deſſus ſon dos qu'il tend,
Mais le Laquais, mon foy, qui n'eſt gueres Pagnote,
Me prend mon Halebarde, & pardy m'en tapote ;
De ſon Main, qu'il fait Poing, me caſſe tous les dans,
Mon foi, le Maiſon s'ouvre, & j'ay ſorty dedans :
J'aime encor plus que mieux qu'il déchire mõ Mãche.
Voudrois bien maintenant un petite fil blanche
Pour deux liars.

EMILIE.

Et faquin, faut-il ſe battre ?

LA WALTOLINE.

Ho, ho,
Voulez-vous que j'endure un menty tout degôt ?
Non par mon foy.

EMILIE.

Viença ; Tu ſçais lire, je penſe ?

LA WALTOLINE.

Point, pardy !

EMILIE.

Point!

LA WALTOLINE.

Ah, ah : j'avre la ſouvenance
Que cyfait. Oüy pardy. Foy de Suiſſe d'honneur.

EMILIE.

Tu ſçais lire?

LA WALTOLINE.

Mon foy, ſavre lire par cœur,
Et fort bien.

EMILIE.

Vinça-donc. La Nobleſſe ambiguë
Qui traiſne le deſorde, & qui fait la cohuë,
Me fatigue, m'aſſomme, & tout en ſera plein,
A moins que de bonne heure on n'y tienne la main:
C'eſt pourquoy, ſonges-y; Je p étens qu'aucun n'entre,
Horſmis ceux dont les Noms ſont là-deſſus.

Elle luy donne un Papier.

LA WALTOLINE.

Oh Diantre.
Si quelqu'un vient : Qui tape? Amy. Dy voſtre Nom?
Moy je veux pas le dire ; Et moy j'ouvre point.

EMILIE.

Bon.
Retourne, & ſouviens-toy de ce que je t'ordonne.

LA WALTOLINE.

Oh pardy, j'avre moy, la ſouvenance bonne:
S'il ne cline ſon nom, perſonne entre aujourd'huy.

Aprés avoir fait cinq ou ſix pas, il revient, & dit au Chevalier

Dites-moy, l'écriture eſt-ce pas le noir?

LE CHEVALIER.

Oüy.

LA WALTOLINE.

Grand-mercy.

SCE-

SCENE III.

LE MARQUIS, EMILIE, LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

LE MARQUIS, *de derriere le Theatre*,

Chevalier.

EMIILE.

Me revoila chagrine ;
L'étourdy de Marquis, dont la langue assassine,
A dessein de nous joindre, & je crains son caquet.

LE MARQUIS.

Chevalier !

EMILIE.

Pay.

LE MARQUIS.

Ma foy, je vous prens sur le fait,
Vous voila l'un & l'autre à ma misericorde :
Cõment Diable ? à l'écart dés le jour qu'on s'accorde !
A vous dire le vray, si je m'y connois bien,
Deux Amans comme vous, ne sont pas la pour rien :
Pour fausser Compagnie, il faut avoir affaire,
Dieu me damne.

LE CHEVALIER.

L'Amour n'est jamais sans mystere,
Tu le sçais.

LE MARQUIS.

Dites-moy, dansera-t-on bien-tost ?
Je m'en suis autrefois démeslé comme il faut.
Dolivet, & Beauchamp, m'en faisoient la grimace.

EMI-

EMILIE.

Les Gens faits comme vous ont par tout bonne grace.

LE MARQUIS.

Assurément.

EMILIE.

La Danse est vostre vray Talent;
Vous avez le Corps souple, & de plus l'air galant.

LE MARQUIS.

Pour souple, il est certain que je n'ay pas les gouttes;
Je saute....

EMILIE.

A quelle Danse excellez-vous?

LE MARQUIS.

A toutes
Par ma foy.

EMILIE.

Vous dansez les Menüets?

LE MARQUIS.

Oh qu'oüy;
Et qui plus est, j'espere y piper aujourd'huy.
Mais à propos de Danse, as-tu sçû des Paroles
Que je fis l'autre jour, & qui sont assez drôles?

EMILIE.

Sur quel Air?

LE MARQUIS.

Sur quel air? Sur l'Air des Menüets.

LE CHEVALIER.

Des Vers de ta façon sont, je croy, bien mal faits.
Les Autheurs de ta sorte, effarouchent les Muses.

LE MARQUIS.

Dieu me damne, mon Cher, pour le coup tu t'abuses.
Pour des Vers Cavaliers, qui toûjours sont mauvais,
Je n'en ay jamais vûs de plus joliment faits.
Les voicy.

Un jour Lisis au bord de l'Onde
Parloit d'Amour à Rosemonde;

Mais

Mais cette Blonde,
Qui toûjours gronde,
Et que jamais le Berger ne choqua,
Sans raiſon du monde
S'en eſtomaqua;
Depuis, par dépit, le Berger la troqua.

Qu'en dis-tu?

Mais cette Blonde,
Qui toûjours gronde,
Et que jamais le Berger ne choqua,
Sans raiſon du monde
S'en eſtomaqua;
Depuis, par dépit, le Berger la troqua.

M'en croyois-tu capable?

LE CHEVALIER.

Non.

LE MARQUIS.

Tu vois bien par là que je ſuis veritable.
Les trois Vers de la fin ſentent l'Homme de Cour.

Sans raiſon du monde
S'en eſtomaqua;
Depuis, par dépit, le Berger la troqua.

N'eſt-ce pas, Chevalier, que j'y mets le beau tour
Et que ſans le ſecours des préceptes frivoles,
Je fais paſſablement de méchantes Paroles?
Dy-donc.

LE CHEVALIER.

Paſſablement! Sans te flatter en rien
Tu fais de méchans Vers admirablement bien.

EMILIE.

A merveille.

LE MARQUIS.

Oh, parbleu, moderez la loüange
Touchant voſtre Repas, je vous rendrois le change

A vous congratuler je ſerois occupé ;
Mais je penſe jamais n'avoir plus mal ſoupé,
J'en enrage.

EMILIE.

Et pour moy, ce reproche me pique.

LE CHEVALIER.

Je n'ay jamais rien vû qui fut plus magnifique,
On a même trouvé bien des Mets ſuperflus ;
Il ſe moque.

LE MARQUIS.

Ma foy, ce que j'aime le plus,
Y manquoit.

LE CHEVALIER.

Sçait-on bien quels Ragouſts tu ſouhaites ?

LE MARQUIS.

Non, mais dans un Repas n'avoir point d'*Aloüettes*,
C'eſt pour moy, qui les aime, un ſuplice cruel,
Parbleu.

EMILIE.

Prenez-vous-en à mon Maitre-d'Hôtel.

LE MARQUIS.

C'eſt un manger de Prince ; elles ſont ſucculentes....

LE CHEVALIER.

Ceſt en cette Saiſon qu'elles ſont excellentes,
Il a raiſon.

LE MARQUIS.

Comment, c'eſt en cette Saiſon ?

LE CHEVALIER.

Oüy, car durant l'Eté l'on n'en mange point.

LE MARQUIS.

Bon !
Veux-tu que je te prouve, & par raiſons fort nettes,
Qu'au plus fort de l'Eté l'on voit des Aloüettes ?

LE CHEVALIER.

En l'air donc ?

EMILIE.

Comme il dit, en l'air donc ?

LE MARQUIS.

Point du tout,

EMILIE.

Voyons comme il fera pour en venir à bout,
Et comme il prouvera par des raiſons fort nettes.
Qu'au plus fort de l'Eté l'on ait des Alloüettes.

LE CHEVALIER.

Il ne ſçauroit.

LE MARQUIS.

Parbleu, nous allons voir cela.
As-tu lû Deſpréaux ?

EMILIE.

De grace, briſons-là;
Laiſſons-là Deſpréaux, & les Vers qu'il compoſe,
On n'a tout aujourd'huy diſcouru d'autre choſe.
Je ſuis laſſe à la fin d'oüir citer ſon nom.

LE MARQUIS.

Tout de bon ?

EMILIE.

Oüy.

LE MARQUIS.

Ma foy, ſoyez-en laſſe, ou non,
Je prétens vous prouver, & par raiſons fort nettes,
Qu'au plus fort de l'Eté l'on a des Alloüettes :
Vous m'en avez tous deux défié.

LE CHEVALIER.

Mais, Marquis,
Ne peux-tu le prouver, ſans citer ſes Ecrits ?
Tu n'en as pas beſoin pour ce que tu ſouhaittes.

LE MARQUIS.

Et quel autre Ecrivain a parlé d'Alloüettes,
Dy, Beneſt ?

EMILIE.

Croyez-moy ; laiſſez-le diſcourir.
C'eſt un mal qui le tient, dont il faut le guerir :
Deſpréaux qui le charme, eſt dans ſa fantaiſie,
Et j'en vais tant parler, que je l'en raſſaſie.

Des

Des Sieges, Laquais. Cà.

LE MARQUIS.

Je vous tiens, par ma foy.
N'as-tu pas les Ecrits de Despréaux ?

LE CHEVALIER.

Sur moy ?
Non.

LE MARQUIS.

Les voicy. Je ris de ton extravagance.
As-tu lû le Repas qu'il décrit ?

LE CHEVALIER.

Oüy, je pense.

LE MARQUIS.

Fort bien. Te souviens-tu des Mets qu'il fait venir ?

LE CHEVALIER.

Confusément.

LE MARQUIS.

Je vais t'en faire souvenir.

Sur un amas confus de viandes entaßées,
Regnoit un long Cordon d'Alloüettes pressées. — Vers de Des-preaux, Sat. 3.

Mot pour mot. Que t'en semble? Avois-je le goût bon?
Mange-t-on en Eté des Alloüettes ?

EMILIE.

Non.

LE MARQUIS.

Comment ? c'est Despréaux qui dans une Satyre....

EMILIE.

D'accord, mais c'est peut-estre en Hyver qu'il veut dire.

LE MARQUIS.

Bon ; par ce faux-fuyant vous croyez m'échaper,
Mais parbleu, sans courir, je vais vous r'attraper.
Dans le même Repas, *Pour comble de disgrace,*
Par le chaud qu'il faisoit l'on n'avoit point de glace,
Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'Esté !
Au mois de Juin ! Voyez, ay-je rien inventé ? — Vers de Des-preaux, Sat. 3.
Voila l'endroit, lisez.

LE CHEVALIER.

Que veux-tu qu'elle liſe ?
Tant-pis pour Deſpréaux, s'il met une ſotiſe.
Comme Amy de l'Auteur, tu pourrois repliquer,
Quand il fait ce Repas, qu'il prétend s'en moquer ?
Que c'eſt un Fat qui traite;& qu'on peut ſans ſcrupule
Orner d'un méchant Plat, un Feſtin ridicule.
A cela je répons, pour te pouſſer à bout,
Qu'en May, Juin,& Juillet, on n'en voit point du tout?
Que chez les Rotiſſeurs pas une Ame n'en trouve ?
Que c'eſt en ce temps-là que l'Alloüette couve ?
Et que tout Fat qu'il fût, le Maiſtre du Logis
N'avoit pas envoyé dénicher les Petits.

LE MARQUIS.

Mon pauvre chevalier, que ta réponſe eſt ſotte !
Tu ſçais, quand je m'y mets, de quel air je te frotte ;
Sur le raiſonnement, je ſuis plus fort que toy.





SCENE IV.

EMILIE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA WALTOLINE.

EMILIE.

QU'est-ce, la Watoline, où revas-tu?

LA WALTOLINE.

Mon foy;
Je vas apprendre à vous, qu'une Personne il tape.

EMILIE.

Qui se nomme?

LA WALTOLINE.

Bour... Bour....Pardy, son nom me chape,
Luy trois fois l'avre dit, mais je m'en dessouviens.

EMILIE.

As-tu bien consulté le Papier que tu tiens?
Est-ce Acante, Lycas, Oriane, Caliste,
Damon, Tirsis....

LA WALTOLINE.

Mon foy, luy n'est point sur mon Liste,
Cartinement.

EMILIE.

Hé bien, n'ouvre donc point.

LA WALTOLINE.

Pardy,
Luy voudroit vous, Madame, un peu voir un pety?

EMILIE.

Ouvre donc.

LA WALTOLINE.

Voule-vous? Moy suis vostre serfice. *Il sort.*

LE MARQUIS.

De quel endroit de France eſt Monſieur voſtre Suiſſe?
S'il vous plait.

EMILIE.

Hé ; mon Dieu ! point de ſubtilité ;
Parlons de Deſpréaux, vous l'avez ſouhaité ;
Ou je diray par tout, pour vous faire la guerre,
Que dés qu'on vous reſiſte, on vous jette par terre.
Défendez ce qu'il fait, je ſuis contre, & vous pour.
Voyons.



SCE-

SCENE V.

BOURSAULT, EMILIE,
LE CHEVALIER,
LE MARQUIS.

BOURSAULT.

C'Eſt un peu tard venir faire ma Cour à
Madame.

EMILIE.

Eſtoit-ce vous qui heurtiez ?

BOURSAULT.

Oüy, Madame.

EMILIE.

Un Siege.

LE CHEVALIER.

Songez-vous à noſtre Epithalame ?
L'Hymen où j'aſpirois, eſt conclu d'aujourd'huy ;
Et vous m'avez promis que vous la feriez.

BOURSAULT.

Oüy.

LE MARQUIS.

En Vers ?

EMILIE.

Monſieur en fait de fort beaux.

LE MARQUIS.

On le nomme ?

EMILIE.

Monſieur Bourſault.

LE MARQUIS.

Ah fy ! ce n'eſt pas là mon Homme.
Un pareil compliment luy doit ſembler nouveau ;
Mais des méchans Auteurs, je ſuis parbleu le fléau :
Je n'en puis ſouffrir un, s'il n'excelle.

LE CHEVALIER.

Il se moque.

LE MARQUIS.

Point, par ma foy.

LE CHEVALIER.

Point ?

LE MARQUIS.

Non.

LE CHEVALIER.

Mais ton discours le choque.

BOURSAULT.

Moy? Cōmēt voulez-vous qu'il trouve mes Vers beaux?
Monsieur est Partisan de Monsieur Déspreaux,
Je le connois.

LE MARQUIS.

Ma foy, c'est un charmant Génie.

Vers de Despreaux, Sat. 7

Lors que d'un froid Rimeur, il dépeint la manie,
Ses Vers, comme un Torrent, coulent sur le papier:
Il rencontre à la fois Perrin, & Pelletier,
Bardou, Mauroy, Boursault. Au moins sans artifice,
Boursault.

EMILIE.

C'est vous, je crois ?

BOURSAULT.

Pour vous rendre service ;
C'est moy-même.

EMILIE.

Pour moy, quand je lis Despréaux,
Je trouve en des endroits quelques Vers assez beaux ;
Mais ce qui me déplaist de sa Veine féconde,
Elle est trop Satyrique, & nomme trop de monde.
C'est pour un galant Homme, un peu s'estre oublié :
Plus son nom fait de bruit, plus il est décrié :
On court à ses Ecrits, mais chacun les achette,
Moins pour voir ce qu'il fait, que les Gens qu'il maltraitte.
Caressé d'un Libraire, à qui va le butin,

Aux dépens de sa gloire, il enrichit Barbin?
Et sûr que sans nommer son Génie est aride,
Pour un honneur frivole, il en quitte un solide.
S'il avoit des Amis, il devroit le sçavoir.

LE MARQUIS.

Avec tout le respect que je crois vous devoir,
Ce que vous dites là, Madame, est ridicule,
Parbleu. Despréaux nomme! ô le plaisant scrupule!
C'est qu'il est franc.



SCENE VI.

AMARANTE, ORTODOXE, EMILIE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, BOURSAULT.

AMARANTE, *qui de la porte apperçoit Emilie.*

MAdame, avancez, s'il vous plaist,
J'ay pris la bonne Route, & c'est icy qu'elle est ;
Avec l'Epoux futur je la vois qui s'amuse.

ORTODOXE, *de la porte.*

Ne font-ils rien de plus ? Je sçay comme on en use,
Je m'en irois.

EMILIE.

Entrez, nous vous en prions tous,
Si vous n'avez dessein que l'on coure aprés vous.
Que prétendez-vous donc que nous fissions?

ORTODOXE.

Que sçay-je ?
Les Amans de sa sorte ont un grand privilege.
Et puis, à le bien prendre, ayant trouvé son fait,
Quand on est accordé, n'est-ce pas quasi fait ?
C'est en deux oüy qu'on dit que tout l'Hymen consiste,
Et parmy le grand Monde on n'est point formaliste :
Dés qu'on est accordé, la pudeur prend l'essor.
Que je vous baise un peu, je vous en prie. Encor,
Et Monsieur l'Accordé veut-il que je le baise ?

EMILIE.

S'il le veut ? de sa vie on ne l'a fait plus aise :
Vous moquez-vous ?

ORTODOXE.

Bon Dieu ! qu'il s'en acquite bien !
Je vous en congratule.

LE MARQUIS.

Et moy, n'auray-je rien?

ORTODOXE.

Et Monſieur, quel eſt-il?

LE CHEVALIER.

Bel Eſprit.

LE MARQUIS.

Il ſe raille.

EMILIE.

C'eſt un Auteur.

LE MARQUIS.

D'accord; qui ne fait rien qui vaille.

BOURSAULT.

J'avouë ingenûment que j'ay fort peu d'Eſprit;
Mais ſi vous le ſçavez, il faut qu'on vous l'ait dit.

LE MARQUIS.

Vous enragez, parbleu, de ce qu'on vous terraſſe:
Le party de l'Eſprit eſt celuy que j'embraſſe;
Par un vœu ſolemnel je m'y ſuis engagé.

BOURSAULT

En verité, l'Eſprit vous eſt fort obligé.
C'eſt eſtre genereux autant qu'on le puiſſe eſtre,
Que prendre ſon party, ſans même le connoiſtre.

EMILIE.

Des Sieges donc, laquais, faut-il dire cela,
Petit ſot?

AMARANTE.

Hé, mon Dieu, ne demeurons point là;
Ou du moins, car pour moy j'aime la Comedie,
Avant qu'on la commence, ordonnez qu'on le die.

LE MARQUIS.

Quels Comediens ſont-ce? Eſt-ce pas Moliere?

LE CHEVALIER.

Oüy.

Et Tartuffe.

LE MARQUIS.

Ma foy, j'en ſuis bien réjoüy,

Je ne l'ay jamais vû.

ORTODOXE.

Ny moy, certes.

EMILIE, *au Laquais.*

La France,
Allez voir de ce pas quand la Piece commence:
Vous viendrez nous querir, ſi les Acteurs ſont preſts.

ORTODOXE.

Evangelizez mieux voſtre petit Laquais,
De grace

EMILIE.

Aſſeyiez-vous; cela ſuffit.

LE MARQUIS.

Marquiſe,
Sçavez-vous qu'elle, & moy, nous venõs d'avoir priſe?

ORTODOXE.

Je vous donne le droit ſans reſver. Fais-je bien?

LE MARQUIS.

Je l'ay toûjours.

AMARANTE.

Sur quoy rouloit voſtre Entretien?

LE CHEVALIER.

Sur Deſpréaux.

ORTODOXE.

Oh oüy!

EMILIE.

Qu'en dites-vous?

ORTODOXE.

Qu'en dis-je!
Qu'il ravit tout le Monde, & que c'eſt un prodige:
Quand je lis ce qu'il fait, j'ay l'Eprit ſi content!
Deſpréaux!

LE MARQUIS.

Par ma foy, j'en diſois tout autant
Mais Madame,& Monſieur,deux fâcheuſes Perſonnes
De cent ſottes raiſons ont combattu mes bonnes.
Dans leurs cruelles mains le bon Sens eſt martyr.

LE CHEVALIER.

Pour moy, je ne crois pas devoir te repartir;
Mais respecte Madame, elle est si délicate....

LE MARQUIS.

Il est vray, Dieu me damne : Elle approuve l'*Astrate.*

AMARANTE.

Quoy, *l'Astrate*?

LE MARQUIS.

L'*Astrate !*

ORTODOXE.

Ah mon Dieu ! je l'ay vû !
Que les Vers en sont forts, & que tout m'en a plû !
J'en reuins satisfaite autant qu'on le puisse estre ;
Un Ouvrage si beau, part de la main d'un Maistre ;
Bien des Gens qu'il charma, l'applaudirent tout haut.
Dites-moy, s'il vous plaît, qui l'a fait.

BOURSAULT.

C'est Quinault.

ORTODOXE.

Bon, Quinault !

EMILIE.

Oüy, vrayment: voudroit-il vous le dire ?

ORTODOXE.

Quoi, le même Quinault que Despréaux déchire,
A composé....

EMILIE.

L'*Astrate.* Où l'on donne un Anneau.

ORTODOXE.

Je suis au desespoir, de l'avoir trouvé beau.
Il me parut charmant ; j'en admiray le tendre ;
Mais si jamais j'y vais, j'en diray pis que pendre :
Il ne doit rien valoir, car Despréaux le dit.

LE MARQUIS.

Quoy que ce soit.

LE CHEVALIER

Tout-beau ; Quinault a de l'Esprit.

AMA-

AMARANTE.

Et du beau.

ORTODOXE.

Monsieur raille, ou Madame le flate.

LE MARQUIS.

S'il avoit de l'Esprit, auroit-il fait l'*Astrate* ?

LE CHEVALIER.

Parle mieux de l'Astrate, ou du moins n'en dis rien,
Il a charmé Madame.

ORTODOXE.

Ah ! je m'en repens bien.
A tous les beaux endroits que l'Acteur y rencontre,
Je fis le brouhaha, mais je proteste contre.
On doit me pardonner, si je le fis tout haut ;
Ce fut innocemment que j'applaudis Quinault :
Si l'Auteur, par l'Ouvrage, avoit pû se connoistre,
Je l'aurois trouvé laid, tout galant qu'il puisse estre,
En conscience.

EMILIE.

Et vous, depuis quand, & pourquoy,
Estes-vous gendarmé contre l'*Astrate* ?

LE MARQUIS.

Moy.

EMILIE.

Oüy, vous, oüy.

LE MARQUIS.

J'aime assez, depuis quand.

EMILIE.

Il me semble
Que dans sa nouveauté nous le vismes ensemble :
Je ne sçais depuis quand vous vous estes dédy,
Mais je sçais qu'à mes yeux vous l'avez applaudy,
Et qu'en vous démembrant pour loüer cet Ouvrage,
Comme font la pluspart des Marquis de vostre âge,
De vos bras fatiguans vous donnâtes cent coups
A ceux qui par malheur s'estoient mis prés de vous :
Vous trouvâtes la Piece admirablement belle.

LE MARQUIS.

Elle estoit belle aussi, quand elle estoit nouvelle;
Mais elle ne l'est plus à present.

LE CHEVALIER.

Ah! fort bien.
Pompée est déja vieux, il ne vaut donc plus rien?
Dans deux ans l'Alexandre,& sa Sœur l'Andromaque,
Ne seront donc plus beaux, si quelqu'un les attaque?
Le Cid, dont tout Paris admira la beauté,
A donc perdu sa grace avec sa nouveauté,
A ce compte?

ORTODOXE.

Oh! le Cid! quel Poëme en approche?
Y songez-vous?

LE MARQUIS.

Ma foy, ta comparaison cloche.
Le Cid est de Corneille, où Diable as-tu l'Esprit?
Il ne vaudroit plus rien, si Despréaux l'eût dit,
J'en demeure d'accord: mais d'assez fraische datte,
Il approuve le Cid, & condamne l'*Astrate.*

BOURSAULT.

Les Ouvrages d'Esprit cessent donc d'estre beaux,
Dés qu'ils sont attaquez par Monsieur Despréaux?

LE MARQUIS.

Qui doute de cela, Sieur Boursault?

BOURSAULT.

Moy, peut-estre,
Qui sçais rendre justice, & qui crois m'y connoistre.
Il ne faut pas avoir l'Esprit fort délicat,
Pour nommer l'un Fripon, appeller l'autre Fat.
Qu'a-t-il fait jusqu'icy qu'exciter des murmures?
Insulter des Auteurs? & rimer des Injures?
Quelle honteuse gloire, & quel plaisir brutal,
De ne pouvoir bien faire, à moins de faire mal?
A quel Homme d'honneur a-t-il vû sa manie?
Qui jamais à médire a borné son Génie?
Quand d'un si grand Génie on a l'Esprit doüé,

Sur la même matiere est-on toûjours cloüé ?
A la Satyre seule est-il beau qu'on s'amuse ?
Et n'en peut-on sortir, sans égarer sa Muse ?
Sorty d'assez bon Lieu, c'est vouloir sans raison
Prostituer sa Race, aussi bien que son Nom :
Si par malheur pour eux, ses Ecrits sont durables,
Ce qu'il a de Parens, en seront crûs coupables :
Nos Neveux, aprés nous, ne distingueront pas
Qui de cette Famille avoit le cœur si bas :
Et l'erreur populaire : ou la haine publique,
Confondra l'honneste Homme, avec le Satyrique.
Si l'*Astrate* qu'il blâme, est un Monstre à ses yeux,
Comme il est du métier, il dévroit faire mieux.
Mais je pense, ma foy, qu'il ne l'ose entreprendre.

LE MARQUIS.

S'il vouloit s'en mesler, que d'Auteurs s'iroient pendre
Corneille le premier, quoy qu'Auteur assez bon;
Je crois, s'il ne fait rien, que ç'en est la raison :
Sûr qu'il est de ravir, & de faire merveille,
Il veut bien faire grace au bon Homme Corneille,
Et luy laissant en paix achever tout son sort,
L'empescher de mourir, que de sa belle mort.
C'est ma pensée.

ORTODOXE.

Au vray ?

LE MARQUIS.

D'Homme d'honneur.

ORTODOXE.

Je meur
Si je n'allois tâcher de penser tout-à-l'heure
La même chose.

LE MARQUIS.

Oh, oüy ?

ORTODOXE.

Oüy, foy de Veuve.

LE MARQUIS.

Alle,

Il eſt aiſé de voir que vous me reſſemblez ;
Vous crevez d'Eſprit

ORTODOXE.

Moy ?

LE MARQUIS.

Pour un ſi grand ſervice,
Je veux que Deſpréaux vous accole la cuiſſe.

AMARANTE.

D'où vient qu'il ne dit rien de cet Auteur galant
Qui compoſe à la glace, & qui rime en tremblant ?

BOURSAULT.

Je ne le connois point ; quel Auteur eſt-ce ?

LE MARQUIS.

Diable,

EMILIE.

Je le connois ; la peſte ! Il eſt bien agreable,
C'eſt Boyer.

Bon, Boyer : Vous le connoiſſez peu.
Boyer, quand il compoſe, eſt toûjours tout en feu ;
Dans ſes moindres diſcours on voit ce feu qui brille ;
Et dans les Vers qu'il fait, le Salpeſtre petille.
Quand d'un crime par fois il exprime l'horreur,
La fureur Poëtique eſt ſa moindre fureur.
S'il faut peindre Bellonne au milieu du carnage ;
Son Pégaſe bondit, & ſa Muſe fait rage :
Il ſçait camper, reſoudre, aſſaillir, effrayer,
Et dans ſes Vers pompeux étaller tout Boyer :
Mais s'il faut de Vers doux embellir quelques Scenes ;
On le ſaigne d'abord de trois ou quatre veines,
Pour faire évaporer par ces canaux ouverts,
La grandeur du Génie, & la force des Vers

LE MARQUIS.

Boyer fait mal des Vers, à ce compte ?

LE CHEVALIER.

Au contraire ;
Il ſeroit mal-aiſé de pouvoir en mieux faire ;
Il écrit nettement ; & pour dire encor plus,

Ses

Ses Vers ont de la pompe, & ne ſont point confus :
Car enfin, cher Marquis, & ſouvent on s'y trompe,
Le galimatias eſt voiſin de la pompe.
La pluſpart des grands Vers qu'on devroit ſuprimer,
Reſſemblent à ces Gens que je n'oſe nommer;
A ces Sots du bel air, dont l'Eſprit eſt ſans force;
Avec qui le bon Sens eſt toûjours en divorce;
Et qui de trois grands mots ornant leur entretien,
Parleront tout un jour pour ne ſe dire rien.

LE MARQUIS.

Que ta comparaiſon eſt abſurde!

AMARANTE.

Et de grace;
Revenons à l'Auteur qui compoſe à la glace,
Je vous en prie.

LE MARQUIS.

Ah, ah; c'eſt ſans doute ...

AMARANTE.

Qui?

LE MARQUIS.

Non;
Ce ne l'eſt pas.

AMARANTE.

Mon Dieu, qu'ay-je fait de ſon nom?
C'eſt un Auteur galant, mais qui feroit ſcrupule,
De ſe lever ſans feu pendant la Canicule.
C'eſt G****

EMILIE.

Que Madame en parle comme il faut!
Quelque chaleur qu'il faſſe, il n'a jamais eû chaud:
Apollon & G**** ſont toûjours mal enſemble;
Quand tout le monde brûle, on le trouve qui tremble:
Un de ſes bons Amis que je vis hyer au ſoir,
Me ſoûtint par deux fois, que l'eſtant allé voir;
Il trouva ſon Laquais qui luy chaufoit, Dimanche,
L'épingle qu'il luy faut pour attacher ſa manche.

LE CHEVALIER.

Eſt-il poſſible ?

LE MARQUIS.

A l'autre, il la croit.

LE CHEVALIER.

Ce garent
A, pour ſe faire croire, un merite aſſez grand :
J'ay l'honneur, tu le ſçais, de groſſir ſes conqueſtes,
Et d'ailleurs....

LE MARQUIS.

Hé, morbleu, que les Amants ſont beſtes !
Regardez que G**** s'il avoit ce deffaut,
Pour chauffer une épingle, en auroit bien plus chaud.

LE CHEVALIER.

Nullement ; mais à tort ton eſprit ſe gendarme ;
Que cela ſoit ou non, la figure m'en charme :
Quand par fois à G**** le froid livre un aſſaut,
Pour chauffer une épingle, il n'en a pas plus chaud,
D'accord : mais noſtre Amy, ſans t'échauffer le foye,
Le plaiſant de l'affaire, eſt que Gilbert le croye,
Et qu'il ait pretendu ſe morfondre le bras,
S'il oſoit s'en ſervir & ne la chauffer pas.

LE MARQUIS.

Le méchant raiſonneur !

ORTODOXE.

Il faut bien qu'il conteſte ;
Qui reprend Deſpréaux, peut médire du reſte.

LE MARQUIS.

Ma foy, je voudrois bien, pendant qu'il eſt icy,
Qu'il cenſurât encor un endroit que voicy :
Jamais dans aucun Siecle on n'a vû mieux écrire ;
Et je le maintiens fou, s'il y trouve à redire.
C'eſt l'endroit de Cotin : l'as-tu vû ?

LE CHEVALIER.

Je le crois,
Mais, Cotin, tu le ſçais, eſt en bien des endroits :
Quand je lis quelquesfois ſes *Satyres* malignes,

Je rencontre Cotin presque à toutes les lignes ;
Et mes yeux voltigeans de Cotin en Cotin,
Sans m'en appercevoir, je me trouve à la fin.
Apprens-moy quel endroit tu veux dire.

LE MARQUIS.

Il est juste :
C'est l'endroit, tu sçais bien, où Despréaux l'ajuste.
Quand chacun, malgré soy, l'un sur l'autre porté,
Faisoit un tour à gauche, & mangeoit de costé :
Juge si dans ce lieu Despréaux pût se plaire,
Luy, qui ne compte rien ny le vin, ny la chere,
Si l'on n'est plus au large assis dans un Festin,
*Qu'aux Sermons de*** ou de l'Abbé Cotin.*

Vers de Despreaux, Sat. 3.

ORTODOXE.

Que cet endroit me plaist !

EMILIE.

Il me plairoit, je pense,
Si j'avois pour l'entendre assez d'intelligence.
Bien des Gens comme vous en font assez de cas ;
Mais j'ay l'Esprit si lourd, que je ne l'entens pas.
Despréaux hait Cotin ; & ce qui m'a surprise,
On ne sçait s'il le louë, ou s'il le satyrise,
N'est-il pas vray ?

BOURSAULT.

Sans doute ; & vous avez bien dit,
On ne sçait s'il critique, ou bien s'il applaudit,
Je le soûtiens.

LE MARQUIS.

Et moy, je soûtiens le contraire.
Moy qui ne compte rien ny le vin, ny la chere,
Si l'on n'est plus au large assis dans un Festin,
*Qu'aux Sermons de*** ou de l'Abbé Cotin ;*
Il veut dire par-là, j'en fais Juge Madame,
Qu'aux Sermons de Cotin il n'y va pas une Ame.
Voila ce qu'il veut dire.

LE CHEVALIER.

Oh ! d'accord en ce cas :

Il le veut dire, bon ; mais il ne le dit pas :
Au contraire, à l'entendre, on diroit qu'on s'y tuë ;
Que la foule y fatigue ; & que chacun y ſuë.
Vouloir plus eſtre au large aſſis en ce lieu-cy,
Qu'au Tartuffe qu'on joüe, on ne fut Vendredy :
Ce n'eſt, je croy, pas dire, au rapport de Madame,
Qu'au Tartuffe qu'on joüe, il n'y va pas un Ame.

LE MARQUIS.

C'eſt bien de même.

ORTODOXE.

Oh ! non, cela n'y vient pas bien.

LE MARQUIS.

Comment voudrois-tu dire autrement ? Voyons.

LE CHEVALIER.

Tien,
Si j'avois ſon eſprit, j'aurois mis, pour mieux faire,
Moy qui ne compte rien ny le vin, ny la chere,
A moins d'eſtre à mon aiſe *aſſis dans un Feſtin*,
Comme..... il auroit pû dire aux Sermons de *Cotin*,
S'il l'eût voulu : mais là, ſans faire l'habile Homme,
En la place de *plus*, il falloit mettre *comme*,
Sans contredit.

LE MARQUIS.

Oüy ?

LE CHEVALIER.

Oüy. Reſves-y quelque temps.

LE MARQUIS.

En tout cas rien n'y manque, excepté le bon ſens.
La belle affaire !

AMARANTE.

Et fy, je penſe qu'il ſe moque ;
Il n'y manque autre choſe, & cet endroit le choque !
Du bon ſens plus ou moins n'y fait rien.

LE MARQUIS.

C'eſt bien dit.

ORTODOXE.

Laiſſez-moy luy citer un endroit plein d'Eſprit.

C'eſt au Diſcours au Roy. Rien n'eſt plus agréable:
Je n'en lis pas un Vers qui ne ſoit impayable.
L'endroit que je veux dire, eſt un endroit nouveau
Si galâment tourné....

LE MARQUIS.

Madame qu'il eſt beau?
Il m'enleve.

ORTODOXE.

Avoüez que c'eſt un coup de Maiſtre.

LE MARQUIS.

Il ne me ſouvient pas quel endroit ſe peut eſtre,
Mais à mon gré, Madame, il eſt beau! Ry, mon Cher.

LE CHEVALIER.

Qui Diable, en t'écoutant, pourroit s'en empeſcher?
Quand on loüe un endroit qu'on nomme un coup de Maiſtre,
On doit dire du moins quel endroit ſe peut eſtre:
Cet endroit ſi galant que tu dis qui te plaiſt,
Peux-tu le trouver beau, ſans ſçavoir ce que c'eſt?

LE MARQUIS.

Et c'eſt donc de cela que tu ris? Je t'admire.
Qu'ay-je dit de boufon, qui t'ait dû faire rire?
Je vois dans ſes Ecrits cent endroits délicats:
Il doit peu t'importer, s'il ne m'en ſouvient pas:
Celuy que dit Madame, en doit eſtre un, je gage.

ORTODOXE.

Monſieur a le ſens bon.

LE MARQUIS.

Point du tout, mais j'enrage
De voir rire de rien, un Eſprit égaré:
Je ſuis des Idiots, l'ennemy declaré.
La Marquiſe Ortodoxe auroit dit des merveilles,
Sans ce Perturbateur du repos des oreilles.
Pour le deſarçonner, reparlez-nous icy
De l'endroit qui vous charme, & qui me charme auſſy:
Je n'ay rien vû de beau, qu'aiſément il n'efface:
Qu'il le cenſure aprés, s'il le peut.

ORTODOXE.

Qu'il le fasse,

Je l'en defie.

LE MARQUIS.

Allons, mortifiez-le un peu.

ORTODOXE.

Despréaux parle au Roy.

LE MARQUIS.

Bon.

ORTODOXE.

Et luy dit....

LE MARQUIS.

Morbleu!

Cela me touche!

EMILIE.

Et quoi? qu'a-t-on dit? Rien.

LE MARQUIS.

N'importe.

Je ne vois point d'Auteurs s'exprimer de la sorte,
Despréaux parle au Roy, ne sçauroit se payer.
J'ay beau lire Corneille, & Racine & Boyer,
Je ne vois rien d'égal.

EMILIE.

Pour cela, je l'avouë.

ORTODOXE.

Quand il parle du Roy, voicy comme il le louë:
Et tandis que ton Bras, des Peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'Equité,
Et retient les méchans, par la peur des supplices,
Moy, la Plume à la main, je gourmande les Vices.
Ces Vers sont d'une force à jamais n'égaler.

Vers de Despreaux, Discours au Roy.

LE MARQUIS.

Justement: c'est l'endroit dont je voulois parler;
Sur des Vers si pompeux je m'arrête sans cesse.
Ils sont si beaux. *Tandis que ton Bras*....Cõment est-ce?

ORTODOXE.

Et tandis que ton Bras, des Peuples redouté,

Va, la foudre à la main, rétablir l'Equité,
Et retient les méchans, par la peur des supplices....

LE MARQUIS.

Moy, la plume à la main, je gourmande les Vices.
Censure donc.

LE CHEVALIER.

Peut-estre.

LE MARQUIS.

Et censure, crois-moy;
Blâme des Vers Royaux qui sont faits pour le Roy.
Tu dois pour ton honneur, les censurer.

LE CHEVALIER.

Ecoute,
On le pourroit.

LE MARQUIS.

Madame, on le pourroit!

LE CHEVALIER.

Sans doute.
Ne me presse point tant de te rendre confus.

LE MARQUIS.

Parbleu, je t'en defie.

ORTODOXE.

Et pour moy je fais plus,
Je l'en conjure.

LE CHEVALIER.

Hé bien, il faut vous satisfaire.
Qu'ont de si beau ces Vers, qui vous puisse tant plaire?
Toy qui crois posseder un esprit plus qu'humain,
Dis-moy, dit-on qu'un *Bras va la foudre à la main*?

LE MARQUIS.

Et qu'on le die, ou non, que t'importe?

LE CHEVALIER.

Il m'importe.
Le dit-on?

LE MARQUIS.

Non.

LE CHEVALIER.

Ta foy?

LE MARQUIS.

Non, le Diable m'emporte.
Tu peux ſur ma parole, eſtre ſûr de cela
Mais pourquoy, s'il te plaiſt, cette queſtion-là?
Deſpréaux le dit-il?

LE CHEVALIER.

Oüy, vrayment.

LE MARQUIS.

Impoſture.

ORTODOXE.

Je le crois, moy.

LE CHEVALIER.

Ses Vers ſont encor en nature.
Et tandis que ton Bras, des Peuples redouté,
Va, la foudre à la main.... Je n'ay rien inventé,
Vous le voyez.

ORTODOXE, *au Marquis.*

Marquis, on le dit, ou je meure.

LE MARQUIS.

Je m'en viens, comme vous, d'aviſer tout à l'heure.
Il eſt vray, l'on le dit, il eſt meſme fort bon,
Malepeſte!

EMILIE.

Pour moy, je ne dis oüy, ny non.
Je condamne avec peine, & ſans peine j'admire:
Peut-eſtre eſt-ce bien dit; mais il eût pû mieux dire;
Et les Vers dont on parle auroient moins d'embarras,
S'il eût mis la Perſonne en la place du Bras.
Pour parler nettement, par exemple; on peut mettre,
Que la foudre à la main, le Roy tout va ſoûmettre.
Par exemple, on peut dire, en parlant de ſon Bras,
Qu'il va lancer la foudre au milieu des Combats.
En parlant de luy-meſme, on peut dire avec grace,
Que ſuivy de la foudre, il va punir l'audace:
Mais dans cette occurence, un meilleur Ecrivain
N'au-

N'auroit pas dit qu'un *Bras va la foudre à la main.*

BOURSAULT.

Je suis du sentiment de Madame.

LE MARQUIS.

Et de grace,
Diminutif d'Auteur, éxilé du Parnasse,
Laissez-nous seuls.

LE CHEVALIER.

Ho, ho ; c'est parler un peu haut !
Chez de plus grands Seigneurs on endure Boursault :
Ce qu'il a dit est juste, & n'a rien que je blâme,
C'est prendre un bon party, que celuy de Madâme.

AMARANTE.

J'en suis aussi.

ORTODOXE.

Vous ?

AMARANTE.

Oüy

LE MARQUIS.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

Tant mieux.

LE MARQUIS.

Ma foy,
C'est un foible ennemi qu'un censeur comme toy.
Viens au Sens, nostre Amy ; c'est le Sens qu'on admire.
Qui chicanne des Vers, ne sçauroit plus que dire.
Et tandis que ton Bras.... C'est-à-dire, *Grand Roy,*
Nous allons faire rage à present, Vous, & moy.
On nous craindra tous deux, Vous, de peur des supplices ;
Moy, de peur de mes Vers qui gourmandent les Vices ;
Et pourvû que tous deux nous nous entendions bien,
Vostre Nom ira loin, aussi-bien que le mien,
Quand je bats des Auteurs, vous gagnez des Batailles.
Voila ce qui s'appelle estre sensé.

LE CHEVALIER.

Tu railles.

Ces

Ces Vers, de ſon bon Sens, ſont de foibles Témoins,

ORTODOXE.

Jamais rien n'en eût tant.

EMILIE.

Jamais rien n'en eût moins,

LE MARQUIS.

Vous avez l'un & l'autre, ou je ſois miſerable,
Une abſence d'Eſprit que je trouve effroyable.
Que voit-on là-dedans qui ſoit hors de raiſon?

LE CHEVALIER

C'eſt avec un grand Roy faire comparaiſon
Simplement. Tu dirois, ſi tu ſçavois l'Hiſtoire,
Que ce ſont les Auteurs qui diſpenſent la gloire:
Que les Roys du vieux Temps qui les ont reverez,
Ont ſouffert qu'avec eux ils ſe ſoient comparez:
Mais ces comparaiſons ne ſe ſont jamais faites
Qu'entre de petits Roys, & d'excellens Poëtes:
Au lieu que dans l'exemple allegué tant de fois,
C'eſt un petit Poëte, & le plus grand des Roys.

LE MARQUIS.

Et bon, bon.

AMARANTE.

Quoy, bon, bon? cela ne veut rien dire,
Mon cher Marquis.

LE MARQUIS.

Bon, bon, doit pourtant vous ſuffire;
Je ne vous diray rien autre choſe.

ORTODOXE.

Il fait bien.
A cent bonnes raiſons on ne luy répond rien.
Par-cy, par-là, du moins, le bons Sens doit paroiſtre.

LE MARQUIS.

Je gage que Bourſault, tout Bourſault qu'il puiſſe eſtre,
De l'endroit qu'on cenſure, eſt luy-même content.

BOURSAULT.

Un Tailleur Bearnois en fit un jour autant:
Il ſe nommoit Barangue, & diſoit à quelqu'autre,

Que ceux de ſon Païs ne faiſoient rien au noſtre :
Que pour luy, grace au Ciel, il avoit le bonheur,
Quoy que né Bearnois, d'eſtre Maiſtre Tailleur :
Qu'ils eſtoient dans Paris, d'une Ville commune,
Deux adroits Bearnois, compagnons de fortune :
Mais qu'en France jamais, quoy qu'ils euſſent d'apuy,
Nul n'avoit fait fortune, hors Henry-Quatre, & luy.
Cette comparaiſon eſt égale.

LE MARQUIS.

La peſte
Soit du traiſtre d'Auteur, qui ſans ceſſe conteſte.
Je n'ay jamais rien vû de plus extravagant.
J'allois encore citer un endroit élegant,
Où Deſpréaux du Roy dit tout ce qu'on peut dire :
C'eſt l'endroit le plus beau qui ſoit dans ſa Satyre :
Mais je n'en diray rien, Dieu me damne.

ORTODOXE.

Et pourquoy ?
Pour vouloir m'en priver, que vous ay-je fait, moy ?
A Monſieur Deſpréaux je ſçais rendre juſtice :
De ſes Vers, bons ou non, je ſuis l'admiratrice :
C'eſt peut-eſtre un endroit que je n'ay point oüy.

LE MARQUIS.

Vous m'en aurez donc, ſeule, obligation ?

ORTODOXE.

Oüy.

LE MARQUIS.

Jamais à Deſpréaux rien n'acquit tant de gloire ;
Jamais plus à propos on n'a cité l'Hiſtoire ;
Lors qu'au grand Alexandre il compare le Roy, (Au Diſcours au Roy.)
Il me charme.

ORTODOXE.

On diroit qu'il s'entend avec moy.
Les endroits qu'il admire, ont tous eûs mon ſufrage,
Que vous avez d'Eſprit ! on ne peut davantage.

LE MARQUIS.

Vous vous y connoiſſez ; en ay-je ?

ORTODOXE.

Autant que dix.

LE MARQUIS.

Vous tombez dans mons ſens ſur l'endroit que je dis,
Sur la comparaiſon d'Alexandre ?

ORTODOXE.

Elle eſt belle.

LE MARQUIS.

Et Madame, qui rit, comment la trouve-t-elle?
S'il luy plaiſt.

EMILIE.

Comment ?

LE MARQUIS.

Oüy.

EMILIE.

Je la trouve là-là.

ORTODOXE.

J'ay penſé me douter qu'elle diroit cela,
Vrayment.

LE MARQUIS.

Et moy de meſme, ou je me donne au Diable.
Et fy. Morbleu, Madame, eſtes-vous raiſonnable?
Lors qu'au grand Alexandre on compare le Roy,
Dire là-là ! Tudieu ! Qu'en dites-vous ?

AMARANTE.

Qui ? moy?
Pour blâmer un endroit contre qui chacun peſte,
Le là-là de Madame, eſt un là-là modeſte.
Quoy qu'en penſe l'Auteur, il a tort ſelon moy.

LE MARQUIS.

Lors qu'au grand Alexandre, il compare le Roy,
Il a tort !

LE CHEVALIER.

Oüyda, tort; & le bon Sens en gronde.
Non de le comparer à ce Vainqueur du Monde.
Je ſçais bien que Loüis qui paroiſt ſi galant,
Eſt bien plus équitable, & n'eſt pas moins vaillant;
Et

Et qu'un Roy comme luy, dont la gloire est extrême,
Ne se peut sans erreur comparer qu'à luy-même;
De Despréaux pourtant l'on souffriroit cela,
Si son fougueux Genie en fut demeuré là :
Mais au plus fameux Roy que la Gréce ait vû naistre,
Comparer le plus grand que l'on puisse connoistre;
Et dans un autre endroit, par de sottes raisons,
Sat. 8. Vouloir mettre Alexandre aux Petites-Maisons;
N'est-ce pas du bons Sens avoir perdu l'usage?

LE MARQUIS.

Et crois-tu qu'Alexandre ait toûjours esté sage?
Il estoit quelquesfois presque aussi fou que toy.

LE CHEVALIER.

Il ne falloit donc pas luy comparer le Roy:
Ce Monarque intrépide, en qui tout est auguste,
Et qui sert de Modele à qui veut estre juste.
L'Univers étonné de ses faits éclatans,
Sçait qu'en luy la Sagesse a devancé les ans;
Et que pour faire voir ce qu'il auroit l'heur d'estre,
Les Vertus avec luy commencerent de naistre.
Aprés ces veritez, voy ta comparaison.

LE MARQUIS.

Ma foy, si tu n'as point de meilleure raison,
Tu n'es qu'un Fat.

EMILIE.

Pour Fat, pas tant Fat que l'on pense,

ORTODOXE.

En verité, Madame, il l'est à toute outrance.
Je veux qu'avec raison vous blâmiez Despréaux
Mais des flots d'Encenseurs trouvent ses Ecrits beaux:
On se fait par le Monde un tort irréparable.

EMILIE.

Tout le Monde qu'on voit n'est pas déraisonnable.
Despréaux d'Encenseurs eût-il mesme des flots,
On doit par charité desabuser les Sots.
Les endroits qu'on reprend, font bien voir sa conduite;
Il fait quelques beaux Vers, mais le reste est sans suite;
C'est

C'eſt un jeune Emporté, qui dans ce qu'il écrit,
Priſe le Jugement, moins que le bel Eſprit;
Et pour courre un bon mot que par fois il attrape,
Du bons ſens qu'il neglige, à tout moment s'échape.
Ses amis les plus chers n'en diſconviennent pas.

LE MARQUIS.

Vous eſtes, vous & luy, deux auſſi francs Ingrats....

LE CHEVALIER.

Nous, Ingrats!

LE MARQUIS.

Oüy, morbleu: Deſpréaux verſifié,
Et les fruits de ſa veine, il vous les ſacrifie:
Clairvoyant dans le Code, & ſçavant dans les Loix,
Il pouvoit obſcurcir Montauban, & Langlois,
N'eſtoit qu'il a changé, pour vous mieux faire rire,
Ses Cornes d'Avocat, en Cornes de Satyre.

ORTODOXE

A ce que dit Monſieur, il donne un tour d'Eſprit.

LE MARQUIS.

Tout de bon?

ORTODOXE.

Oüy.

LE MARQUIS.

Ma foy, bien des Gens me l'ont dit,
Que ma diſcretion ne veut pas que je nomme.
Toy qui parle, as-tu vû la Satyre de l'Homme?

LE CHEVALIER.

Oüy, je l'ay vûë.

LE MARQUIS.

Hé bien, l'endroit de l'Aſne?

AMARANTE.

Ah fy!

LE MARQUIS.

A tous les Ecrivains je vais faire un defy,
Tant à ceux qui font mal, qu'à ceux qui font merveille,
Comme depuis Bourſault, juſqu'à l'aîné Corneille,
D'en faire autant.

EMI-

EMILIE.

A peine en viendroient-ils à bout.

LE MARQUIS.

Si vous dites fy là, dites donc fy par tout ;
L'Asne de Despréaux me ravit, Dieu me damne.

ORTODOXE.

Il est vray, pour cela, que c'est un plaisant Asne.

LE MARQUIS.

Tout-à-fait. Prés de luy, s'il avoit dit un mot,
Feu l'Asne de la Fable eût passé pour un Sot :
Je crois qu'en droite ligne il descend de sa Race.

EMILIE.

Jamais façon d'écrire a-t-elle esté plus basse ?
Y songez-vous ?

LE CHEVALIER.

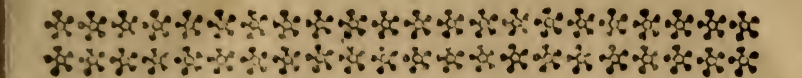
Pour moy, je ne m'y connois pas,
Ou, comme dit Madame, il n'est rien de si bas.
Cet Asne sociable, & qui n'est point farouche,
Ou plutost Despréaux qui parle par sa bouche,
Dit-il rien de passable, & n'eût-il pas mieux fait,
D'estre comme un autre Asne, imbécile, & muet?
Par les bas sentimens de sa derniere Page,
Il avilit sa Plume, & salit son Ouvrage :
Qui veut satyriser, doit moins estre étourdy.

LE MARQUIS.

Et comment prétens-tu qu'un Asne parle ? Dy.
Quoy que pour s'expliquer, il emprunte un Organe,
Ne soûtient-il pas bien son Caractere d'Asne ?
Luy voit-on démentir ce qu'il est ? Va, parbleu,
A la beauté de l'Art, tu te connois fort peu,
Si cet endroit n'est fin, pour qui veut du risible,
Je suis un Sot.

LE CHEVALIER.

Ecoute, il n'est rien d'impossible.
Je te crois habile Homme, & puis m'estre méptis :
Cet endroit,...



SCENE DERNIERE.

EMILIE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, ORTODOXE, AMARANTE, BOURSAULT, LA FRANCE.

LA FRANCE.

Les Acteurs ont mis leurs beaux habits,
Madame ils vont bien-tôt commencer.

AMARANTE.

Ah! Madame,
Allons oüir des Vers qui vous raviront l'ame:
Jamais dans une piece on n'en mit de si beaux.

ORTODOXE, *au Chevalier.*

Vous demandez quartier, concernant Despréaux,
Je le vois bien.

LE CHEVALIER.

Non pas.

LE MARQUIS.

Tu le dois.

EMILIE.

Je le nie:
Non qu'enfin Despréaux n'ait beaucoup de Génie,
Quand il aura plus d'âge, & les yeux mieux ouverts,
Pour vanger ceux qu'il choque, il relira ses Vers:
Devenu raisonnable, & ravi qu'on le croye,
Il fera son chagrin, de ce qui fait sa joye;
Et sentira dans l'ame un déplaisir secret,
D'avoir pû si bien faire, & d'avoir si mal fait.

Fin du Tome premier.



